



Le Soleil du peuple Grïne

Cécile Bouchard

Table des matières

Le commencement de quelqu'un ou de quelque chose 9

CHAPITRE UN 13

CHAPITRE DEUX 24

CHAPITRE TROIS 43

CHAPITRE QUATRE 76

CHAPITRE CINQ 91

CHAPITRE SIX 113

CHAPITRE SEPT 122

CHAPITRE HUIT 136

CHAPITRE NEUF 151

CHAPITRE DIX 163

CHAPITRE ONZE 199

CHAPITRE DOUZE 220

Le Soleil du peuple Grine

CÉCILE BOUCHARD



Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Le Soleil du peuple Grîne / Cécile Bouchard.

Noms : Bouchard, Cécile, auteur.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20210047844 | Canadiana (livre numérique)

20210047852 | ISBN 9782925049944 (couverture souple) | ISBN 9782925049951 (PDF) |

ISBN 9782925049968 (EPUB)

Classification : LCC PS8603.O9228 S65 2021 | CDD C843/.6—dc23

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.



Conception graphique de la couverture : Jim Lego

Direction rédaction : Marie-Louise Legault

© Cécile Bouchard, 2021

Dépôt légal – 2021

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1^{re} impression, août 2021

À Lou

Le commencement de quelqu'un ou de quelque chose

Le 22 juin 1960

Des murmures...

Sous la lumière d'une lanterne, apeurée par une pluie foudroyante, la sage-femme Olga ferma l'unique fenêtre de la pièce.

— Pousse, pousse, ZaZa... *Il arrive...* supplia-t-elle.

Des cris déchirants...

Il faisait nuit au village Rieur. Le tonnerre ne cessait de rouler dans les profondeurs du ciel. Cette nuit-là, il râlait comme s'il contes-tait son rôle de précurseur de la naissance de quelqu'un ou de quelque chose. L'aube s'infiltrait doucement dans la maison... ZaZa poussa, puis un bébé vit le jour. Il pleurait en agitant de très longues jambes. ZaZa poussa plus fort et finalement, accoucha d'un second enfant, qui lui, pleurait en agitant de très petites jambes. Elles étaient tellement petites qu'on aurait dit celles d'un gnome.

Le tonnerre se calma, puis se tut. Quelques jours plus tard, ZaZa se leva et déposa dans les bras d'Olga le bébé aux très longues jambes.

— Je vous le confie, Olga.

— J'ai déjà douze petits et j'en ai plein les bras ! soupira la sage-femme en regardant le bébé d'un regard inquiet. Et dis-moi, quel sera son nom ?

ZaZa laissa son regard errer dans les yeux du bébé, qui lui fit un clin d'œil. C'est alors qu'elle y perçut un petit air conquérant qui l'encouragea. Elle se souvint de son grand-père qui, malgré son ignorance, lui avait raconté l'histoire de Jules César. Une histoire qu'elle avait retenue.

— Il s'appellera César, décida-t-elle.

— D'accord, ZaZa, je prendrai soin de lui.

Olga tourna la tête vers l'autre bébé, si petit et si laid. Émue, elle demanda :

— Et que feras-tu de celui-ci ?

ZaZa réfléchissait. Que faire ?

Elle était une Grïne.

Les Grïne, un peuple de grandes et petites personnes, avaient bâti le village Rieur non loin d'une forêt bordée par un long fleuve. C'était un village magique, où il faisait toujours soleil. Depuis des décennies, des pères, des oncles, des cousins, fermiers pour la plupart, y vivaient en respectant des règles de vie bien établies.

ZaZa ignorait d'où venaient ses ancêtres. Son père n'avait jamais été en mesure de le lui dire, car en réalité, lui-même n'en avait aucune idée. On racontait que ces grandes et petites personnes étaient naïves, pures et un peu pauvres d'esprit. Qu'elles naissaient avec un énorme crâne, des yeux bridés et des cheveux de la couleur du feu. En revanche, elles possédaient un sourire radieux qui reflétait leur joie de vivre. Elles étaient rarement malades et de ce fait, mouraient très vieilles. Enfin, c'est ce qu'on racontait...

ZaZa était née petite personne. Frôlant le mètre vingt, elle était d'une simplicité à vous couper le souffle. Sa chevelure était abondante et d'un rouge flamboyant. Elle avait un frère qui s'appelait Bo Grïne. Âgé d'à peine dix-huit ans, il était très grand, possiblement un géant. Hélas, comme la plupart des grandes personnes de ce village, il était bossu.

Au village Rieur, les habitants s'aimaient entre frères et sœurs, ainsi qu'entre cousins, cousines. Par malheur, ZaZa était tombée follement amoureuse d'un Autre du village voisin. (C'est de cette façon que l'on appelait les gens qui n'étaient pas des Grïne). À l'insu de la grande famille des Grïne, la jeune femme voyait son amant en cachette. Quelques semaines plus tard, son père, après avoir découvert son secret, avait multiplié les avertissements. Un jour, à bout de ressources, il lui avait crié : « Les relations amoureuses entre une Grïne et un Autre sont strictement interdites dans notre village. Tu dois choisir ton frère ou ton cousin ». Le message était clair. Faisant fi de ces mises en garde, ZaZa poursuivit sa relation avec l'Autre du village voisin.

Les mois avaient passé, puis l'inévitable s'était produit... Son père avait découvert qu'elle était engrossée. Oh là là ! Convaincu que le bébé qu'elle portait n'était pas un Grïne, il était furieux. Comme le méchant personnage d'une bande dessinée, il avait explosé : « Tu défies nos lois ! Le bébé que tu portes n'est pas un Grïne ! » Présent dans la pièce, Bo, le frère de ZaZa, assistait à la scène sans brocher. Il était sidéré par la situation, qui pour lui, représentait un supplice.

ZaZa portait-elle le bébé d'un Autre ? Était-ce lui, le père, ou l'Autre du village voisin ? Il doutait.

Malheureusement, son père avait renié sa petite sœur en lui montrant la porte : « Sors d'ici, ZaZa ! Tu me fais honte et tu fais honte à ton frère, tes oncles, tes tantes, ainsi qu'à tes cousins et cousines ». La jeune femme avait fixé Bo un instant, avant de sortir en claquant la porte. À présent, elle était complètement seule.

Elle n'avait que quinze ans et pas un sou en poche. Prendre soin d'un seul de ses bébés lui semblait impossible. Ne doutant pas qu'il y serait nourri et bien logé, elle choisit d'abandonner sur les marches de la crèche Santa-Maria celui qui était si petit et si laid. Elle frappa à la porte, mais personne ne répondit.

— Ouvrez-moi la porte, quelqu'un ! supplia-t-elle, épuisée.

Un bruit lourd provint de l'intérieur et la porte grinça. Le cœur brisé, ZaZa profita de cet instant pour s'enfuir. Sœur Marguerite, une femme plutôt ventrue qui traînait son odeur de chef cuisinière partout avec elle, avança son nez dans l'entrebâillement de la porte. Mais elle ne vit personne. Hésitante, elle se dit : « Qui a bien pu sonner si tôt ? » Soudain, un léger gazouillement de bébé se fit entendre à ses pieds. Étonnée, elle se pencha. Une fois de plus, elle ne vit rien ni personne... Elle se releva, puis des gazouillements insatisfaits, accentués d'un charme puissant, la forcèrent à se pencher de nouveau. C'est là qu'elle fit une incroyable découverte... Une corbeille où reposait un petit bébé.

— Qu'est-ce que je vois là, ce matin ! Qui es-tu, toi ?

Sœur Marguerite prit le poupon dans ses bras, le scruta, et perçut de la détresse dans la prunelle de ses yeux, tout autant que de l'espoir. Le pauvre était démuní, exposé à mourir. Tendrement, elle s'exclama :

— Tu es si petit et si laid !

Encouragé, le bébé gazouilla de plus belle en écarquillant ses petites jambes. Une désagréable odeur monta subitement au nez de Marguerite. Sa tête eut un bref mouvement de recul.

— Ouf ! Quelle puanteur ! rigola-t-elle.

Un linge teinté de fleurs fatiguées couvrait l'enfant, qui grelotait. Elle lui toucha les mains, lesquelles étaient froides et assez im-

pressionnantes pour un nouveau-né. Celui-ci avait un énorme crâne dépouillé, un petit sourire taquin et des yeux bridés aussi brillants que le reflet de l'acier. Marguerite ouvrit doucement son œil droit, d'où émanait une lumière étincelante qui vous donnait envie de suivre ce petit être jusqu'au bout du monde. « La nuit, pour toi, brillera comme le jour », dit-elle en son for intérieur. Lui découvrant des oreilles en forme d'éventail, elle s'écria :

— Eh bien toi, on ne peut rien te cacher !

Chaleureusement, elle pressa le bébé contre sa généreuse poitrine. Elle remplaçait le linge qui le couvrait lorsqu'elle aperçut un bout de papier fripé à l'intérieur de la corbeille, qu'elle récupéra sans difficulté. Lunettes aux yeux, elle le déplia et vit qu'il y était inscrit en lettres confuses et inégales le prénom de l'enfant. Du coup, elle se laissa émouvoir.

— Enchanté, Mio !

Cela dit, elle inséra le papier dans l'unique poche de sa robe. En observant le bébé, elle aperçut, sur sa cheville droite, une minuscule tache rouge. Elle y appuya son doigt, puis sentit un renflement ballonné, couronné de fines bosselures. Une sensation qui lui chatouillait la peau du doigt.

— Comme c'est curieux ! dit-elle.

Sans y porter trop attention, elle reposa l'enfant dans la corbeille, souleva celle-ci, entra et referma brusquement la porte. Sous l'impact du bruit, Mio bougea les bras, déposa les mains sur ses oreilles et se mit à pleurer. Tout en lui caressant la joue, Marguerite, compatissante, lui dit :

— Bienvenue chez toi, bébé Mio !

Aussitôt, le petit arrêta de pleurer, s'endormit et rêva qu'il était un bébé particulier, qu'il connaîtrait le passé et prédirait l'avenir.

CHAPITRE UN

Ce matin-là, il y avait de la fièvre dans l'air. Subissait-on l'enfer ou le paradis à la crèche ? C'était plutôt l'enfer. Voilà quatre ans que sœur Marguerite avait trouvé bébé Mio sur les marches de l'établissement. Depuis ce temps, ce petit roi doté de tous les pouvoirs décidait de tout et faisait sa loi.

—Allons ! Nous n'avons pas toute la journée ! s'égosilla sœur Angèle.

Désespérée, elle avança son visage pâle et frappa des mains. Elle portait un bonnet blanc noué coïncé, ce qui poussait son menton vers l'avant et lui donnait un air sévère. Elle réunissait d'urgence quelques membres du personnel, sans oublier le curé St-Amour qui jamais ne se dérobait lorsqu'il était sollicité.

Une vingtaine de sœurs étaient présentes à cette réunion spéciale. Fébriles, alignées côte à côte sur des chaises droites, elles ne désiraient que s'exprimer. Tel le plumage de la pie, elles étaient vêtues de noir et de blanc et jacassaient bruyamment entre elles. D'un geste rapide, elles levaient le doigt, pivotaient continuellement leur tête et bavardaient avec la voisine. Le principal sujet de conversation était nul doute le *roi* de la crèche, bébé Mio, le seul dont la barboteuse portait l'étiquette D, qui signifiait *dangereux*.

C'était un enfant étrangement petit, à peine soixante centimètres. Ses jambes courtes et habiles le pilotaient et comme le lièvre, il détalait à une telle allure, qu'on ne pouvait jamais le rattraper. Lorsqu'il trottnait, ses larges mains ballottaient d'avant en arrière, ce qui lui donnait l'aspect d'un orang-outan. Ses yeux scintillaient comme les étoiles dans le ciel et parfois, sans que l'on sache pourquoi, ils se refroidissaient comme l'eau pure du fleuve. Doté d'une intuition invincible, il lisait et comprenait tout ce qui se passait dans le cœur ou dans l'esprit de ceux qui l'entouraient. Entreposés à l'arrière de son gros cerveau, il n'y avait pas que les souvenirs du passé, mais le ressentiment de l'avenir, également. Des dons uniques exceptionnellement développés et des pouvoirs réels qui faisaient de lui un être hors du commun.

Néanmoins, considérant son comportement imprévisible, ses oreilles qui rôdaient partout et ses centres d'intérêt particuliers, les

sœurs, épuisées, en avaient assez. Dans la grande salle, on entendait des expressions lancées à la légère comme : « Il faut faire quelque chose ! Que va-t-on faire de ce petit ? » Ou encore : « Il va me rendre folle ! » Et loin derrière : « Il faut reprendre le contrôle de cet enfant ! »

Assise à l'avant, sans laisser percevoir son envie de ricaner, sœur Marguerite s'exclama :

— Il faudrait peut-être lui passer les menottes !

Malgré tout, elle émit un faible ricanement et posa une main sur sa bouche comme pour s'excuser. Assis à sa droite, le curé paraissait négligé. On pouvait remarquer que sa robe noire était froissée. Convoqué à la dernière minute, il s'était empressé afin d'être présent à cette réunion inattendue. Curieux, il voulait en savoir plus. Sœur Marguerite lui avait dit que Mio était un petit être à part. Cette dernière se pencha pour lui murmurer quelque chose.

— Un matin du mois de juin 1960, quelqu'un a frappé à la porte de la crèche. Je suis allée ouvrir et... quelle surprise ! Sur une marche, on avait laissé une corbeille avec un nouveau-né à l'intérieur. Sans soins, ce petit n'avait aucune chance de survivre, monsieur le curé. Nous l'avons donc recueilli à la crèche.

Puis, de sa bouche ricaneuse, elle ajouta en chuchotant :

— Malgré sa laideur, ce petit est un prodige ! monsieur le curé.

Elle leva les yeux vers l'unique fenêtre et dit encore :

— Un rayon de soleil ! monsieur le curé...

Ni jeune ni vieux, le curé passa une main sur son crâne où les cheveux se faisaient de plus en plus rares.

— Allons donc, sœur Marguerite, qu'a-t-il de si particulier ? bougonna-t-il.

— Ce petit, monsieur le curé, voit et entend tout. Il est très doué pour lire dans les pensées et décoder l'avenir. Parfois, la nuit, il fait des mauvais rêves, comme des prémonitions. Inquiète, je cours chaque fois à son chevet pour le rassurer, et il me demande : « Ces rêves vont-ils se réaliser, Marguerite ? » Ne sachant que répondre, je me contente de le serrer dans mes bras.

Cela dit, elle regarda le serviteur de Dieu droit dans les yeux et poursuivit d'un ton mystérieux.

— C'est étonnant, monsieur le curé. Depuis qu'il a appris à marcher et à parler, il s'infiltre comme une petite souris, écoute et participe à nos conversations. En levant son index de la main gauche, car

il est gaucher, il s'impose en tapant du pied. Si on ne lui donne pas la parole, il prend un malin plaisir à émettre des croassements comme ceux de la corneille qui se trimbale en semant la terreur. Lorsqu'il émet un rire, celui-ci claironne dans toute la crèche. On croirait entendre un roulement de tonnerre qui, hélas, réveille les autres enfants. Puis une fois que le désordre est bien établi, il déguerpit à toute allure, soupira-t-elle. Et c'est comme ça depuis qu'on l'a recueilli. Si vous en avez la chance, demandez-lui de vous lire un livre. Vous verrez comment il s'y prend. Il lit en diagonale aussi vite que l'éclair, et sans que vous ayez le temps d'avaler votre salive, il connaît déjà la fin de l'histoire.

L'index sur la bouche, comme si elle confessait un secret, elle dit :

— Ce petit ne sera jamais comme les autres habitants de ce village. Je vous le dis, monsieur le curé, le monde entier parlera de son histoire. Croyez-moi !

Bien qu'impressionné, le curé ne l'écoutait qu'à moitié. Il songeait à sa propre histoire secrètement gardée. Dès l'âge de cinq ans, il avait perdu ses parents, décédés dans un tragique accident d'avion. Ne sachant que faire de lui, les membres de la famille St-Amour avaient décidé de le placer dans un orphelinat. Tout petit, il connaissait déjà ce qu'un enfant ne devrait jamais connaître et vivait ce qu'un enfant ne devrait jamais vivre. Mal aimé, Pierre St-Amour était incapable d'aimer. Constamment entouré de soutanes noires, on l'avait poussé à sortir de son innocence pour devenir un serviteur de Dieu. Par la force des choses, on l'avait influencé, si bien que sans trop savoir pourquoi, il était lui-même devenu curé.

Dans le passé, il avait péché en commettant des gestes impurs. L'Église l'avait alors expédié au village Rieur pour le rachat de ses fautes et surtout, pour éviter le scandale. Mio n'avait que trois ans lorsqu'il avait fait sa connaissance. C'était en plein cœur d'un après-midi du mois de juillet. Chaque fois que ce petit était étrange, le soleil se cachait et la pluie tombait. Cette fois-là, recouverte d'une serviette sur la tête, sœur Marguerite avait couru lentement vers le presbytère pour parler d'urgence au curé.

— Venez, monsieur le curé ! Venez voir ce que le petit est en train de faire ! s'était-elle écriée.

Préoccupé par le cas bébé Mio, le curé s'était précipité devant sœur Marguerite, qui à l'arrière, s'essouffait. Si bien qu'elle avait dû s'arrêter pour récupérer.

—Allez, monsieur le curé ! Ne m'attendez pas ! Je vous rejoins.

Comme cela lui arrivait à l'occasion, bébé Mio avait volé. Vite comme l'éclair, il s'était faulfilé pour voler les couteaux que les enfants maladroits avaient échappés sur le sol de la cuisine. Encouragé par de petites mains joyeuses et les bras débordants de couteaux, il s'était poussé à l'extérieur, presque nu, puis s'était agenouillé. De ses mains aussi frénétiques que les pattes d'un chien qui exhume un os, il s'était ensuite mis à creuser dans le sol. De l'intérieur, les sœurs, éberluées, étaient sans voix. Elles le dévoraient des yeux en se demandant : « Mais pourquoi enterre-t-il tous ces couteaux ? » Dans l'incompréhension, personne n'était intervenu.

À son arrivée, le curé, stupéfait, avait brusqué les religieuses avant d'entrer en scène. Dehors, de forts coups de vent avaient emporté sa robe, laissant entrevoir ses mollets enrobés de vieilles chaussettes de tricot. La pluie s'était arrêtée un bref instant. Sur une terre détrempeée, le curé s'était avancé en défiant la pluie qui recommençait à tomber. Après s'être accroupi près de Mio, il lui avait pris les mains, non sans ressentir leur impressionnante grosseur. Tellement, qu'il avait cru bon de baisser les yeux pour les regarder. Elles étaient plus larges que les siennes.

—C'est assez, petit, arrête de creuser.

Pieds nus enfoncés dans une vase épaisse, Mio n'avait pas bougé, se contentant de fixer le sol. Poussée par le vent, une pluie diluvienne tombait à l'horizontale. La vue de Mio s'embrouillait. Des gouttes de pluie roulaient sur son visage et se mêlaient à ses larmes. Tournant la tête de côté, il était parvenu, malgré ce désordre, à voir le curé penché vers lui pour le prendre dans ses bras. Mio s'était alors abandonné à son étreinte en nichant sa tête au creux de son cou.

—Viens, petit, nous rentrons, lui avait affectueusement dit l'homme de Dieu.

Lorsqu'ils avaient gagné l'intérieur de la crèche, les sœurs s'étaient empressées de leur faire de la place. C'était silencieux. Un mélange empreint d'impuissance et d'incompréhension. Que s'était-il passé dans la tête de ce petit ?

Le soir, alors qu'il se trouvait dans son lit, un sourire était apparu sur le visage de Mio. Celui de la confiance en la victoire. Jamais personne n'était parvenu à retrouver les couteaux.

D'une finesse remarquable, ce petit, depuis cet événement, épiait le curé, qui lui, était dérangé par son comportement pour le moins unique.

Revenant au moment présent, le curé se demandait si ce que sœur Marguerite venait de lui confier était possible Mio avait-il vraiment des dons ? Afin d'en avoir le cœur net, il décida de suivre ce bébé de près.

Soeur Angèle frappa deux fois des mains pour rappeler tout le monde à l'ordre. D'un petit son sec qui démontrait de l'impatience elle lança :

—Allons, ça suffit !

Le calme revenu, elle poursuivit.

—Nous allons discuter immédiatement du cas de Mio. S'il vous plaît, soyez raisonnables, mes sœurs.

Assise à l'arrière de la salle, ZaZa attendait patiemment, paupières closes et mains jointes comme si elle priait. Après avoir abandonné bébé Mio sur une marche de la crèche, elle avait erré pendant des heures dans les ruelles du village. Affamée et désespérée, elle avait frappé une nouvelle fois à la porte de la crèche pour s'y réchauffer. Depuis, elle n'en était jamais ressortie. Elle venait d'avoir dix-neuf ans et travaillait maintenant auprès des enfants de l'orphelinat. Son plus grand désir était de prendre soin de bébé Mio qui pour l'instant, ne savait pas qu'elle était sa mère, encore moins qu'il avait un jumeau. Elle avait gardé ce secret juste pour elle. Mais bébé Mio le savait-il déjà ? Peut-être que oui, peut-être que non. Si c'était non, sûr qu'il le découvrirait un jour. Étonnamment, sœur Angèle s'adressa à elle.

—ZaZa, seriez-vous en mesure de vous occuper de bébé Mio ?

Des regards approbateurs se tournèrent vers elle. Éberluées, toutes les sœurs attendaient sa réponse. Touchée, elle se leva et répondit en souriant :

—Vous pouvez compter sur moi, soeur Angèle.

Elle avait une attirance toute particulière envers cet enfant, attirance qui n'était pas passée inaperçue aux yeux de sœur Angèle. Un soulagement pour tout le personnel de la crèche. D'ardents applaudissements surgirent de tous côtés. On avait trouvé la solution. Finale-

ment, la crèche survivrait à ce petit monstre. Tout le personnel quitta la salle. En se rasseyant sur sa chaise, ZaZa sentit venir des larmes. Attendri, le curé s'approcha d'elle et lui saisit la main, comme pour la soutenir.

— ZaZa, vous démontrez du courage, Dieu vous le rendra.

La jeune femme leva sa tête, incapable de lui répondre. Ce regard qu'il avait la déconcertait. Ce curé qui ignorait totalement qu'elle était la mère de bébé Mio ne chercha même pas à savoir pourquoi elle désirait tant être près de lui. En posant les mains sur son visage, elle perçut un sentiment qui secoua sa poitrine douloureuse. Un sentiment apaisant, cette fois-ci. Une délivrance, comme quand on préserve un secret qui nous accable et qu'on libère enfin. D'un air soucieux, le curé ajouta :

— Il a grandement besoin de vous.

Ça, c'est ce qu'elle désirait le plus au monde. Ne sachant que répondre, elle se leva, salua le prêtre et quitta la pièce. Ce dernier resta seul à méditer.

Rêves noirs quasi incessants, Mio s'éveilla avant l'aube en sueur. Vêtu de sa barboteuse, il bondit de son lit. Ses pieds atterrirent sur le sol, sans tituber. Il était un expert dans ce domaine. Le cœur rempli de mauvais rêves qu'il ne s'expliquait pas, il prit un malin plaisir à rouler sur lui-même. Il roula, roula... Ses courtes jambes le descendirent jusqu'au rez-de-chaussée, puis il longea l'immense corridor obscur conduisant à la cuisine, où rien ne bougeait, hormis les rideaux qu'une brise légère agitait. Soudain, il s'arrêta...

Il renifla quelque chose. Une odeur de marmite qui bouille ? Non, il détecta plutôt l'odeur familière de sœur Marguerite. Obèse, des gouttes de sueur coulaient sur le front de cette dernière lorsqu'elle avait chaud. Elle transpirait. Très tôt, elle envahissait la cuisine pour préparer le déjeuner. Ça, Mio le savait. Mais ce matin-là, quelque chose clochait. Ses narines sonnaient l'alerte. Danger. Inquiet, les battements de son cœur s'accéléraient. La main moite, il actionna la poignée de la porte qui dégageait une odeur de pin que lui seul pouvait sentir. Il l'ouvrit prudemment. Elle grinça un peu. À petits pas silencieux, il se glissa ensuite discrètement dans la cuisine, où il faisait

presque noir. Au fur et à mesure que sa vision s'adaptait, son inquiétude ne faisait que grandir. Son instinct le bousculait...

Il prêta l'oreille. Puis, son énorme cerveau s'empressa de calculer ; un calcul rapide, mais cette fois-ci, inefficace. Même s'il possédait le pouvoir de prédire l'avenir, il décoda trop tard que c'était le jour du nettoyage de sa *barboteuse*, sa fidèle amie.

— Oh non ! s'écria-t-il.

Son indestructible barboteuse, qui avait déjà été blanche, lui collait à la peau. Elle se cramponnait à lui comme un nourrisson au sein de sa mère. Elle avait cinq ans, elle aussi, et avait grandi avec lui. Elle le protégeait, le réchauffait, lui parlait d'amour et l'endormait doucement. Elle était la seule chose au monde qui lui permettait d'éloigner ses rêves prémonitoires et ses cauchemars terrifiants. Il lui arrivait de l'inspecter... Avec regret, il y voyait le passage du temps, l'empreinte de ses coudes, de ses genoux, toujours plus clairs et transparents. Un jour, elle exploserait. Et quand viendra ce jour, il exploserait lui aussi. La plupart du temps, son vêtement dégageait une émanation inconstante, qui fluctuait. Agréable à certains moments, et choquante à d'autres. Affichant un air sérieux, sœur Marguerite tentait parfois de parlementer avec lui. « Bébé Mio, ta barboteuse ne sent pas très bon ! » lui avouait-elle. Ces fois-là, un peu incrédule, il reniflait sa barboteuse. « Que raconte-t-elle... ma barboteuse sent très bon ! » « C'est le grand temps de la nettoyer ! » grognait l'impitoyable Marguerite.

Voilà que ce matin-là, il entendit de faibles voix. Il tendit l'oreille pour essayer de distinguer des mots, lesquels disaient : « Chut ! Le voilà, encerclons-le. » L'ambiance étant à la bataille, son instinct lui commanda de rester silencieux. Il n'osait bouger, par crainte de déclencher une avalanche de mains blanches désireuses de le capturer. Il sentait ses jambes qui s'engourdissaient. Quelque chose roula sur le sol, ce qui causa un bruit énorme dans le silence du petit matin. Les voix se turent. « Était-il repéré ? »

Dans la cuisine mal éclairée, une lutte acharnée se préparait. Qui en sortira vainqueur ? Comme ceux d'un chat, les yeux de Mio voyaient presque dans le noir. Il apercevait ses adversaires. Face à lui, elles étaient quatre. Sœur Marguerite et trois novices. Prisonnier entre quatre murs comme une souris en quête de la sortie, il se mit à tourner sur lui-même. Les quatre paires d'yeux ne suffisaient pas à le repérer. Il tournait trop vite. Ses adversaires s'essoufflaient. Sauf que cette

fois-ci, Marguerite la malicieuse eut une idée magique. Malgré son énorme poids, elle réussit à se dissimuler derrière la porte de la cuisine. Elle allongea sa jambe et fit un croche-pied à l'enfant. Du coup, celui-ci décolla et s'étala de tout son long. À vive allure, les novices se jetèrent sur lui, alors que ses bras se débattaient et que ses jambes s'agitaient. Malheureusement, on entendit un *crac* ! La barboteuse ne tint pas le coup et se déchira. Incapable de bouger, Mio cria :

—ZaZa ! ZaZa !

Ne voyant pas sa surveillante attitrée venir à son secours, il cria encore :

—Lâchez-moi ! N'y touchez pas !

Mais nul ne l'écoutait.

—Allons, bébé Mio, calme-toi ! s'exclama sœur Marguerite. Ta barboteuse a une très mauvaise odeur ! Quelle puanteur !

Mio était un petit être doué de naissance, mais le don de la force lui faisait défaut. À bout de ressources, il s'épuisa et abandonna. À quatre, ses tortionnaires finirent par le dévêtir. Mécontent et nu comme un ver, il ne pouvait qu'exprimer des grognements. Le comble de cette histoire, c'est que la vieille barboteuse prit le chemin de la poubelle. Marguerite recouvrit donc le garçon avec une barboteuse plus récente et plus fraîche. Récupérée dans la poubelle le soir même, la vieille barboteuse reprit vie. Accrochée aux énormes mains de Mio, elle le suivait comme un vieux chiffon. Se séparer d'elle ? Jamais !

Chaque dimanche, le curé entendait le frôlement des doigts de Mio s'accroître à la porte du presbytère. N'attendant que ce moment, il se précipitait pour lui ouvrir. Sans le saluer, l'enfant se faufilait et se rendait à la bibliothèque. Les étagères, pleines à craquer de livres d'histoire, l'impressionnaient. Il s'exclamait alors, une main sur sa bouche :

—Oh ! Que d'histoires cachées dans ces livres, monsieur le curé.

Puis il s'approchait, caressait le dos des livres comme pour s'imprégner de leur vie et de leurs secrets. Il y avait des œuvres d'auteurs enterrés, des recueils de prières, de poésie, de musique et des livres d'aventure. Assis sur le grand canapé, Mio manipulait les pages et

lisait en diagonale toutes les histoires qui lui tombaient sous la main. Impressionné, le curé s'asseyait près de lui et tout au long de sa visite, le regardait bouche bée. Soeur Marguerite ne lui avait pas menti. Cet enfant était un prodige. Pour son propre plaisir, il lui demandait alors de raconter l'histoire du livre qu'il tenait dans ses mains. Avec une fausse arrogance, Mio répondait à la blague :

— Vous voulez rire de moi, monsieur le curé !

— Non, Mio, je ne plaisante pas ! Je veux que tu me racontes l'histoire de ce livre.

— Rien de plus facile, monsieur le curé !

Pour satisfaire la curiosité du curé, d'une délicatesse bien à lui, l'enfant posait le précieux livre sur le canapé. Il se levait debout, ramenait sa main sur sa poitrine et s'inclinait comme pour faire une révérence.

— Tenez-vous ! C'est parti ! s'enflammait-il.

Sans s'interrompre, il gesticulait de gauche à droite, puis de droite à gauche, et racontait. À de petits mouvements enfantins s'en suivaient de grands mouvements d'adulte. Confiant, Mio racontait l'histoire avec une clarté et une cohérence incroyables. C'était l'histoire du livre lue par lui et lui seul. Il terminait en gratifiant son spectateur d'une courbette. Déconcerté, le prêtre applaudissait comme on applaudit un chef-d'œuvre. « On dirait qu'il en est l'auteur », pensait-il en son for intérieur. Fascinant et suscitant une attention tout à fait particulière, cet enfant l'intriguait. Un drôle d'individu qui ne faisait rien comme les autres. Difforme. Un peu fou.

Mais ce dimanche-là, quelque chose d'étrange arriva...

— Tu aimes bien lire, Mio, commença le curé.

— J'aime bien écrire, aussi.

Le curé offrit au garçon quelques feuilles de papier vierge et proposa :

— Si tu veux, tu peux écrire une histoire !

— Quelle histoire désirez-vous que j'écrive, monsieur le curé ? s'emballa Mio.

Le serviteur de Dieu était éberlué par l'expression ou plutôt, le choix de mots de Mio lorsqu'il s'exprimait.

— Écris tes pensées, lui suggéra-t-il. J'essaierai de les lire et de les comprendre. Si tu les gardes au fond de toi, elles resteront piégées et ne serviront jamais à personne.

Sage, Mio baissa la tête. Il prit docilement un crayon et se mit à écrire sur la première page blanche, sur laquelle il aligna des mots entremêlés de dessins. Son front se plissait comme celui d'un penseur engagé à réfléchir profondément. Il écrivait...

Enfin, il releva la tête, déposa les feuilles sur le canapé, et sans saluer son hôte, sortit. Celui-ci demeura figé. Le soir venu, il ferma la porte de la bibliothèque à double tour et s'assied sur le siège le plus confortable pour y faire un peu de lecture. Précieusement, il s'empara des pages écrites de la main du petit, oubliées sur le canapé comme si elles n'avaient aucune importance. Curieux, une à une, le curé les examinait et dévorait sans répit tous ces mystères qui n'appartenaient qu'à Mio. Chaque page, débordante de mots, était animée de dessins significatifs comme des sentiers, des collines, des montagnes et une rivière qui coulait. Le curé, bien calé sur le canapé, n'arrivait plus à lever les yeux. Ses mains tremblaient. Il lisait et relisait assidûment chaque paragraphe d'une histoire étrange. Il était écrit :

Dans mon village, le soleil brille toujours. Les grandes et petites personnes qui l'habitent y vivent humblement. Elles ne possèdent pas grand-chose, mais elles sont heureuses et débordent d'une joie de vivre qui n'existe nulle part ailleurs.

Le prêtre se gratta le crâne et prit une pause. «Comment ce petit peut-il écrire de telles choses ? Il n'a que sept ans et parle de son village comme s'il y vivait depuis des milliers d'années». Il lâcha un long soupir et poursuivit sa lecture...

Manifestant peu de culture et de finesse, c'est un peuple pur et naïf qui se laisse facilement tromper.

Le curé plissa le front, tout en essayant de percer cette mystérieuse affirmation. N'y arrivant pas, il ouvrit grand les yeux et s'enquit de la suite...

Tel un clan secret, les habitants de mon village s'isolent. Ils protègent leurs terres, tout autant que leur progéniture. La famille est très importante et prend beaucoup de place dans leur vie. Chaque mâle prouve la descendance du sang des Grïne en épousant sa sœur ou sa cousine, lesquelles acceptent leur rôle. Les naissances sont nombreuses. Elles donnent le jour à des jumeaux, des triplets, voire plus, sans opposer la moindre résistance. Ces nouveau-nés ont été inclus dans ce jeu malgré eux, un jeu où le non-respect des règles entraînera la mort de tous, jusqu'au dernier.

Mais demain, le mal arrivera au village Rieur par l'entremise d'un Autre clandestin et sombre. Comme un esprit maléfique, il causera des bouleversements profonds dans la vie de la grande famille des Grïne.

Comme ensorcelé, l'homme de Dieu retenait son souffle. « Mais de quoi parle-t-il ? Essaie-t-il de me faire comprendre quelque chose ? » Il se cala un peu plus dans son fauteuil et se remit à lire la suite...

Dans mon village, seulement quelques jours après l'arrivée de cet Autre, l'ambiance deviendra morose. Le soleil ne brillera plus. Le temps deviendra froid. Les années délicieuses s'estomperont et les choses se mettront à divaguer. Et sans que les habitants de mon village ne puissent changer le cours de l'histoire, des Autres, aussi audacieux et maléfiques que le premier envahisseur, le rejoindront au village dans l'espoir de nous exterminer jusqu'au dernier.

Perturbé par cette histoire, le lecteur leva la tête pour aussitôt la rebaisser...

Privés de la chaleur du soleil et de leurs terres à cultiver, la joie de vivre de mon peuple s'envolera comme neige au soleil. Des familles entières feront leurs bagages et en pleine nuit, prendront le chemin de la forêt.

Le texte se terminait ainsi. Mio en avait écrit long, très long. Perplexe, le curé se gratta le front. Que penser ? « Comment avait-il pu écrire cette histoire en si peu de temps ? » Il était ébranlé. Mio annonçait la venue d'un Autre clandestin et sombre, qui changerait le cours de l'histoire du peuple Grïne. Sœur Marguerite avait raison, ce petit connaissait le passé et voyait l'avenir de son peuple. C'en était presque impossible.

Ne sachant trop que faire, le curé se tourna vers ces pages qui le hantaient. Prisonnières de sa robe noire, il les couvait. Le soir venu, il les relut avant de s'endormir en les tenant fermement, comme s'il craignait qu'elles lui échappent. Mais le lendemain et les jours qui suivirent, rien ne se produisit. Aucun être clandestin et sombre ne s'infiltra au village. Le temps passa et le curé finit par oublier cette étrange histoire...

CHAPITRE DEUX

Une fois par mois, ZaZa et Marguerite livraient des produits de la terre au village voisin. ZaZa était occupée à atteler la jument Maggie quand du coin de l'œil, elle vit Mio s'approcher près d'elle à petits pas silencieux.

— Emmène-moi avec toi, ZaZa ! l'implora-t-il.

— D'accord, grimpe, accepta-t-elle en soupirant. Mais tu me promets d'être bien sage !

— Je promets ! fit le gamin en posant une main sur son cœur avant de s'empresse de grimper.

C'était la première fois qu'il allait au village voisin où ne vivaient que des Autres. La nuit d'avant, il avait rêvé que c'était lors de cette livraison qu'il verrait l'image du monde qu'on lui avait toujours cachée. C'était la fin du mois de juin et il venait d'avoir dix ans. Il régnait encore, en ces jours-là, une mince couche d'humidité qui tapissait la route de sable. La jument Maggie se dandinait de droite à gauche en expirant profondément. Coincé entre ZaZa et Marguerite, Mio se faisait conduire au village voisin pour livrer des produits de la terre, mais aussi, pour une autre raison.

ZaZa savait que lorsque la charrette arriverait à destination, les Autres, à leur vue, se dispersaient sans daigner leur adresser la parole, tant ils craignaient d'attraper le mal dont les Grîne souffraient. Ils avaient peur d'attraper la maladie, celle qui faisait d'eux des êtres atrophiés et retardés.

Une fois sur place, ils entrèrent dans le magasin général de monsieur Boulai, le seul qui ne les fuyait pas comme la peste. Au comptoir, celui-ci discutait avec Olga, la sage-femme, près de laquelle se tenait un garçon à la chevelure d'un rouge flamboyant qui faisait quatre fois sa grandeur. ZaZa l'aurait reconnu entre mille. C'était son fils, César. Parfois, il lui arrivait de prendre des nouvelles de lui. Olga lui racontait alors que depuis les toutes premières années de sa vie, l'enfant se démarquait par son caractère fonceur. Aussi, en vieillissant, il était de moins en moins présent auprès d'elle. Paraîtrait-il qu'en parcourant la forêt, il avait fait la rencontre d'Albinos le centenaire, un aventurier qui avait choisi de vivre dans les bois. Or, Olga ne savait pas tout à propos de son protégé. Malgré son jeune âge, César se plaisait à dé-

fendre les causes qui lui étaient chères, peu importe les obstacles. À vrai dire, il était heureux lorsque les personnes qui comptaient pour lui étaient contentes. Ce matin-là, c'est par pur hasard qu'il fit la connaissance de son jumeau Mio.

Olga salua ZaZa et tourna la tête vers monsieur Boulai, qui l'interrogeait. César en profita pour s'éloigner, attiré par des sons provenant d'une boîte installée sur une table et qui ressemblaient à de la musique. C'était la première fois qu'il entendait une telle chose. Il examinait méticuleusement la boîte lorsqu'une voix enfantine s'adressa à lui.

— Ça t'intéresse de savoir ce que c'est ?

César se retourna et demeura bouche bée devant le petit garçon difforme, sans cheveux et très laid qui se tenait devant lui. Les petites personnes du village étaient étranges, mais celle qu'il avait sous les yeux battait tous les records. Mal à l'aise, il n'était plus certain que la boîte à sons l'intéressait. Néanmoins, n'ayant jamais vu un truc du genre, il était curieux de savoir ce que c'était.

— Oui ! répondit-il avec enthousiasme.

— C'est une radio. Tu veux savoir à quoi elle sert ? s'emballa le petit garçon qui sans attendre de réponse, reprit en disant : « Ça sert à garder le contact. Regarde, elle est de forme rectangulaire et possède deux postes. »

Puis, en manipulant un bouton, il fit grincer l'appareil. Du coup, César entendit un bruissement aussi étrange que son interlocuteur.

— Elle doit bien peser entre 5 et 10 livres.

Étonné, César n'en croyait pas ses yeux. Ce garçon en savait des choses. Continuant à éveiller sa curiosité, Mio s'emballa de plus belle.

— Et veux-tu savoir qui a inventé cet appareil ?

— Quelqu'un l'a inventé ? questionna César, un doigt sur la bouche, visiblement intéressé.

Voyant la lueur dans les yeux du grand garçon, Mio raconta :

— Oui, quelqu'un l'a inventé. C'est un scientifique italien appelé Marconi. Il a mis au point la liaison radio grâce à un émetteur et à un récepteur qui sont tous deux reliés à une antenne. Je crois que c'est vers les années 1900 qu'il a réussi à envoyer des messages de l'autre côté de l'Atlantique.

— WOW ! murmura César.

Mais il devint rapidement triste. Il se sentait ridicule. Jamais on ne lui avait parlé de l'invention de la radio. Impressionné par ce que ce petit garçon lui racontait, il désirait en savoir davantage, mais Olga sauta presque sur lui.

— Ne touche à rien, César, le prévint-elle.

Connaissant maintenant le prénom de son interlocuteur, Mio s'empessa de rétorquer :

— Ça va, madame, je ne fais qu'expliquer à César comment fonctionne cette radio.

Sans chercher à savoir qui était cet enfant si petit et si laid qui s'adressait à elle, Olga, empressée, prit la main de César et chuchota :

— Allez, viens, j'ai besoin de toi pour terminer ces emplettes.

César jeta un bref coup d'œil au petit garçon et suivit la sage-femme. À présent, c'est Mio qui devint triste. Ce garçon lui plaisait. Il demeura quelques minutes pensif, sortit du magasin, descendit les marches et attendit patiemment ZaZa et Marguerite, qui tardaient. Il se tenait près de Maggie la jument lorsqu'il vit approcher les enfants des Autres qui jouaient au loin.

Jusque-là, il avait toujours cru que ce n'était pas lui qui était anormal, mais bien eux qui étaient différents de lui. Il se souvint des enfants du village Rieur qui, parfois, le tournaient en ridicule. Comme la fois où ils avaient bondi sur lui comme un ressort en lançant des éclats de rire. Avant qu'il n'ait eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait, certains lui tenaient déjà fermement les bras et d'autres, les jambes. Dans un tourbillon de rire, ils versèrent sur lui un seau de métal rouillé rempli d'eau malodorante. Résigné, il les entendait rire. Mais il ne s'agissait que de rires innocents, sans méchanceté. Les enfants de son village étaient ainsi. Inutile d'essayer de camoufler quelque chose à ZaZa, lorsqu'il s'était présenté devant elle. Stupéfaite, elle avait dit : « Que t'est-il donc arrivé, Mio ? Va vite te nettoyer, tu sens l'urine ! » Il avait préféré se taire.

Malheureusement, les enfants du village de monsieur Boulai lui prouvèrent qu'ils étaient dix fois plus méchants que ceux de son village. Pour ce faire, nul besoin de le battre ou de toucher le moindre de ses vêtements. Non. Il ne leur suffit que de s'adresser à lui. Mais leurs paroles étaient tellement blessantes, que le pauvre garçon en vint à se demander dans quel univers il était tombé. Il cherchait où il avait mal, car il avait mal. Pas sur sa peau ni sur son corps, mais en dedans. Ses

détracteurs le traitèrent de tous les noms... d'ignorant, de retardé et d'enfant de l'inceste. Cloué sur place, incapable de réagir, il posa une main sur sa poitrine.

—Retourne dans ton trou, débile ! Nous ne voulons pas de toi, ici ! s'écrièrent-ils.

Mio restait immobile. Qu'on le traitât d'ignorant ou de retardé, va, mais d'*enfant de l'inceste*, ça...

Troublé, il ne savait pas très bien ce que voulait dire le mot *Inceste*. Voilà sûrement le seul dont il ne connaissait pas la signification. Soudain, César apparut. À sa vue, les enfants des Autres prirent peur et s'enfuirent. Ce qui n'empêcha pas le grand jeune homme de leur crier :

—Allez, filez, bande de froussards !

Profondément soulagé par l'arrivée inopinée de son nouvel ami, Mio l'entendit ensuite lui dire :

—En ma présence, tu n'auras jamais peur.

Le retour au village se fit en silence. Réfléchissant en grattant son énorme crâne, Mio pensait à son bon samaritain. Voilà longtemps, il l'avait déjà rencontré quelque part. Mais où et quand, exactement ? Il se gratta le crâne un peu plus fort, persuadé de ne pas se tromper. D'ailleurs, il ne se trompait jamais. Comme César portait des pantalons trop courts qui laissaient entrevoir ses chevilles, Mio, en fin observateur, avait remarqué une minuscule tache rouge à la base de sa cheville droite, une tache identique à la sienne. Du coup, il comprit que ce garçon était son jumeau et qu'il était venu au monde le premier. Même s'il n'y avait aucune ressemblance entre eux, cela n'avait pas d'importance. Ils avaient besoin l'un de l'autre. Il avait la chair de poule à l'idée de le revoir bientôt. Autre chose le tracassait. Il songeait à ce qu'il venait d'entendre, à ces mots bizarres que les enfants des Autres lui avaient criés : « Enfant de l'inceste ». Au retour à la crèche, il tapotait avec sa cuillère la nourriture dans son assiette quand ZaZa, préoccupée, lui demanda :

—Qu'y a-t-il, Mio ? Tu n'as pas touché à ton assiette. Tu devrais faire honneur au souper de Marguerite !

—Ce n'est rien, ZaZa, soupira le gamin.

—Quelque chose ne va pas ? Tu sembles pensif depuis notre retour du village voisin.

Mio ne savait pas vraiment si ZaZa connaissait la signification des mots qu'il avait entendus. Avec précaution, il déplaça sa chaise face à elle, puis lui demanda :

— Ça veut dire quoi, ZaZa, être un *enfant de l'inceste* ?

— Mais d'où sors-tu ça ? questionna ZaZa, visiblement secouée.

Tête penchée, elle mâchonna une première bouchée de son repas, et ajouta :

— On s'en reparlera dans quelques années et tu comprendras.

Mais en réalité, ce qui dérangerait ZaZa, c'est qu'elle n'en avait aucune idée. Le silence se fit, jusqu'à ce que Mio demande :

— Puis-je me lever ?

Ce à quoi il se fit répondre par l'affirmative. Cet enfant pouvait lire et comprendre n'importe quoi. Dès l'âge de quatre ans, aussi sage qu'une personne d'âge mûr, il se rendait chaque jour à la bibliothèque de la crèche pour y dévorer du début à la fin un vieux dictionnaire rempli de mots. Chez lui comme au presbytère, c'était sa pièce favorite. Marguerite affirmait d'ailleurs qu'il avait une soif insatiable de savoir.

Tôt le lendemain, il mit la main sur le vieux dictionnaire usé par des années de manipulation. Il s'assied sur le sol, déposa le livre entre ses jambes et trouva ce qu'il cherchait. La vraie signification du mot *Inceste*. Soudain, sans s'annoncer, un coup de vent violent surgit de la fenêtre et déplaça diaboliquement les pages du dictionnaire. Impatient, Mio lâcha un soupir. Persévérant, il retrouva la page et la pressa avec son doigt pour l'empêcher de s'envoler. Il lut et relut la signification d'*inceste* : *Relations sexuelles prohibées entre parents très proches de sexe différent*. Ce n'était pas écrit qu'il s'agissait d'un péché. Il relut plus lentement et répéta comme dans un murmure : « *Relations sexuelles prohibées entre parents très proches de sexe différent* ». Il comprenait très bien ce qui le troublait. Mais un mot le frappait : « *prohibées* ». Rapides, ses doigts déplacèrent les pages du dictionnaire aussi vite que Satan lui-même l'aurait fait. Puis, il trouva la signification recherchée. « *Interdire légalement* ». Son cœur se mit à battre malgré lui. Ce jour-là, il venait d'apprendre que tous les enfants Grïne du village Rieur naissaient dans le péché.

Le soir venu, sa barboteuse entre les mains, il s'allongea dans son lit. Agité, il se tournait, se retournait et se remémorait sans cesse la signification du mot *Inceste*. Soudain, tout s'illumina dans sa tête.

Cette journée, qui l'avait tout simplement mis au monde, faisait de la grande famille des Grïne une famille d'arriérés et d'incestueux qui n'avaient aucune idée du monde extérieur. Il le savait et l'avait toujours su. Cette famille n'était pas armée pour affronter ce monde inconnu qui s'étendait à l'infini. Ça lui faisait mal de penser qu'il était né de l'inceste, ainsi que tous les autres avant lui. Ça lui faisait mal de penser que ZaZa était elle aussi née de l'inceste. Cette femme qu'il aimait d'un amour inconditionnel. Ne sachant pas qu'il s'agissait d'un acte prohibé, nul doute qu'elle mettrait au monde un, deux ou trois bébés Grïne.

Mio jouissait d'une intelligence supérieure et de dons exceptionnels. Mais comme tous les habitants de son village, il s'était conformé et vivait selon des coutumes qui ne changeaient pas et qui n'avaient pas évolué depuis des centaines d'années. En fait, il était d'avis que l'évolution de son peuple était pratiquement nulle. Que la survie de sa race exigeait des règles bien établies qui pourtant, les condamnaient un jour à s'éteindre. Leur évolution achevée, il ne pourrait y avoir de progrès, pour la race, que sous une nouvelle forme. C'est à partir de ce moment que le garçon voulut changer les choses. Les visites à la bibliothèque étant devenues une nécessité, les conversations avec le curé devinrent de moins en moins fréquentes et ZaZa perdit sa première place.

Assez bizarrement, à sa onzième année, Mio vit apparaître quelques rides sur son visage, ce qui le faisait paraître plus vieux que son âge. Inquiètes, ZaZa et Marguerite avaient demandé l'avis du docteur du village, Marcus Blass, qui était venu l'ausculter. Perplexe, ce dernier n'avait émis aucun commentaire, n'ayant aucune idée du mal dont l'enfant souffrait. Vieillissait-il prématurément ? Son temps était-il compté ? Pour Mio, ça n'avait pas d'importance. Même s'il devait mourir d'une maladie incurable, il vivrait suffisamment longtemps pour empêcher le mal d'arriver jusqu'à son village.

Depuis quelque temps, il ne parvenait plus à savoir s'il rêvait du passé ou de l'avenir. Il se grattait tellement le crâne, que le sang finissait parfois par couler. Rien à faire. Il essayait pourtant de les comprendre, mais ses rêves devenaient de plus en plus embrouillés

et finissaient par s'effacer définitivement. Pour soulager ces moments angoissants, il se rendait dans la fermette située à l'arrière de la crèche pour voir les petits animaux. Il aimait leur présence et leur parler.

Un jour, alors qu'il s'affairait à nettoyer l'enclos réservé aux petites bêtes, un lapin s'approcha doucement pour lui renifler les pieds. Se gardant de tout geste brusque, il tendit lentement la main dans le but de le caresser. Au même moment, Joseph, un garçon de la crèche, courut vers lui en criant très fort :

—Aaaniiaux... aaaniiaux...

Alerté, le lapin prit peur. Il se retourna, regarda Joseph et détalait dans un coin. Peiné, celui-ci s'écroula sur le sol et se mit à pleurer. De façon attentionnée, Mio attira le pauvre idiot contre lui.

—Ne pleure pas, Jo, le consola-t-il. Un jour, tu y parviendras. Viens, je vais te montrer comment caresser un lapin.

Cela dit, il prit la main de son compagnon et l'approcha doucement d'un lapin qui se laissa caresser. Maintenant tout sourire, Jo voulut taper des mains, mais Mio s'empessa de l'en empêcher.

—Chut ! il ne faut pas taper des mains, le lapin aura peur et il s'enfuira.

Joseph Mathias Bichon, bientôt onze ans, avait lui aussi connu l'abandon. Alors qu'il était âgé de deux ans, sa maman l'avait laissé aux religieuses sans jamais revenir par la suite. Les sœurs l'avaient donc gardé définitivement à la crèche. Cent fois plus grand que Mio, le poids de Jo excédait les quarante kilos. Dévoilant en permanence un visage éteint, il s'évanouissait régulièrement.

Il caressait le lapin en compagnie de Mio lorsque ZaZa entra dans la fermette. Elle s'approcha doucement d'eux, s'agenouilla et sourit. Ce jour-là, Mio se préoccupait de l'existence des animaux sur terre.

—Dis-moi, ZaZa, qui a créé les animaux ? questionna-t-il.

Même s'il avait de grands pouvoirs, il ignorait qui avait créé les animaux. Se souvenant d'avoir posé la même question à sa mère, ZaZa se remémora la réponse de cette dernière et la répéta de son mieux.

—Quelqu'un de Grand qu'on appelle Dieu, il me semble, dit-elle avec intérêt en regardant le garçon droit dans les yeux. Quelqu'un qui les aime autant que toi.

Mio ne cherchait pas à découvrir s'il existait un Être suprême dans l'au-delà. Que celui-ci existe ou pas n'avait pas d'importance pour lui. Pensif, il reprit en disant :

— Dans les livres, on dit que Dieu n'existe pas.

— Oui, il existe. Regarde, il prend soin de toi et de Jo.

— Non, ZaZa, répliqua Mio en regardant Jo. *Celui* qui a créé les animaux de la Terre a oublié Jo.

— Mais pourquoi dis-tu ça ? interrogea ZaZa, embarrassée, en se relevant et en haussant légèrement la voix.

— Jo nous quittera un jour, confessa tristement l'enfant.

ZaZa ne comprenait pas très bien ce qu'il voulait insinuer. En voyant l'air sérieux de son fils, elle plissa le front, s'empara d'un râteau et entreprit de nettoyer le sol de la fermette.

Quelques jours plus tard, à la fermette, alors que la fin d'après-midi approchait, Jo marmonnait des choses. Ne sachant pas s'il pleurait ou s'il essayait de lui parler, Mio le prit par les épaules. En réponse, Jo l'enlaça très fort, un sourire bienheureux aux lèvres. Continuellement, on entourait ce garçon d'attention et de vigilance. Malheureusement, cette fois-ci, on avait lâché la surveillance. Entouré d'animaux, Mio finit par le perdre de vue. Soudain, des cris de frayeur se firent entendre. C'était la voix de Jo :

— Regarde, Mio, je suis un oiseau ! Regarde, Mio ! Regarde !

Mio sortit rapidement de l'enclos. Avec leurs doigts, les membres du personnel, affolés, pointaient quelque chose dans le ciel. Mio leva la tête et aperçut Jo, debout sur le rebord de la fenêtre du troisième étage de la crèche. Comme une tempête que l'on sent venir, le petit homme devina ce qui allait arriver...

— Regarde, je suis un oiseau !

Jo se prenait pour un oiseau et donnait l'impression de vouloir s'envoler vers le ciel. Stupéfait, Mio hurla :

— Non, Jo ! Arrête ! Ne fais pas ça !

Joseph entendait une voix dans sa tête qui se faisait de plus en plus constante, de plus en plus envoûtante. C'était celle d'un lapin qui disait : « Jo, je suis ton ami. Viens vers moi... » Les lèvres du garçon bougeaient et son regard se brouillait. Debout, ses bras s'agitèrent

comme les ailes d'un oiseau, et sans que personne ne puisse intervenir, il s'envola pour rejoindre le lapin. Puis brutalement, une masse de quarante kilos atterrit aux pieds de Mio. Joseph venait de chuter. S'ensuivirent une brève résonance, des bruits de fragments d'os cassés et une douleur que Mio n'oublierait jamais. On retrouva le pauvre Jo face contre terre, jambes écartées. Une mare de sang coulait de sa tête, d'où s'évaporait déjà une odeur méconnue que Mio détectait pour la première fois ; celle de la mort. Autour de lui, le personnel était sous le choc. Personne ne bougeait, pas même ZaZa. À l'écart se trouvait César qui, sortant du magasin général, s'était empressé lorsqu'il avait entendu les cris de son jumeau. Éberlué devant ce triste spectacle, il demeurait lui aussi figé.

Mio s'avança seul près du corps agonisant, puis s'agenouilla et le souleva doucement. Il approcha l'oreille et entendit des mots que Jo n'avait encore jamais prononcés.

— Le lapin est mon ami, maintenant... dit ce dernier en lui montrant son cœur avec sa main. Je n'ai plus mal...

Après que sa tête se fut doucement tournée sur le côté, il émit un dernier soupir.

— Jo, non ! s'écria Mio en secouant la dépouille. Réveille-toi !

La scène dont il venait d'être témoin toucha César jusqu'au plus profond de son cœur. Il s'approcha, se courba, et vit des larmes couler sur les joues ridées de Mio qui lui murmura :

— Jo aimait les animaux, mais aucun ne l'aimait. Il a eu mal, très mal, mais plus maintenant.

Laissant Jo entre les bras de César, le petit homme se redressa subitement. Dérouté, il chercha ZaZa, qui avait disparu. Rapidement, il détecta son odeur qui se répandait dans toute l'atmosphère. Elle courait vers le presbytère. Déterminé à la rattraper, il s'élança et s'agrippa à sa robe, ce qui fit tomber la pauvre femme au sol, dont les chevilles égratignées se retrouvèrent dénudées. C'est là que Mio remarqua ce qui lui avait échappé durant toutes ces années passées auprès d'elle. Une tache rouge située à la base de la cheville droite, identique à celle de César et à la sienne. Il se concentra...

— Aide-moi à me relever, Mio ! sanglota-t-elle.

Sorti de sa réflexion, le garçon s'exécuta. Au même moment, le curé, dérangé par des plaintes provenant de l'extérieur, s'amena vers eux. Lorsqu'il vit ZaZa en larmes, il courut à son secours. Dès qu'elle

le vit, elle se jeta dans ses bras. Incapable de parler, elle dirigea le regard du curé vers la scène du drame. Atterré, l'homme n'en croyait pas ses yeux. Cette malédiction annonçait-elle quelque chose ? Il s'approchait du corps de Jo lorsqu'il sentit que quelqu'un tirait fermement sur sa soutane. C'était Mio, qui se déchaîna sur lui.

— Pourquoi ? Pourquoi lui avez-vous fait ça ? le pressait-il.

En entendant ces mots sortir de la bouche du petit, qui affichait un air hautement sérieux, le curé décontenancé, ne put s'empêcher de reculer d'un pas.

— Mais de quoi parles-tu, Mio ? questionna-t-il.

Perplexes, quelques sœurs froncèrent les sourcils. On entendait : « Mais qu'est-ce qu'il raconte ? » Mio aurait aimé que l'homme de Dieu se mette en colère, qu'il essaie de le convaincre qu'il avait tort. Or, celui-ci y alla plutôt d'une tentative pour détendre l'atmosphère. Il se pencha, saisit le menton de l'enfant et dit :

— Écoute-moi, Joseph était différent et vivait dans un autre monde. Pour lui, rien n'avait d'importance. L'amour, la haine, tous ces sentiments lui étaient inconnus. Son geste n'en était pas un de désespoir. Il n'était pas calculé. Il croyait qu'il pouvait voler comme un oiseau.

— Vous mentez ! Vous mentez ! cria Mio en s'écroulant sur le sol.

Il doutait et pleurait... Il n'aimait plus rêver. Depuis quelques temps, ses rêves ne lui faisaient voir que le passé. Avait-il rêvé du passé du curé, de celui de Jo, ou des deux ? Dans son trop grand désir de repousser le mal qui s'annonçait au village, perdait-il la raison ? Malgré ça, il savait qu'il avait manqué à son devoir envers Jo, qui lui avait fait connaître l'abandon une deuxième fois. C'était dur à digérer. Et pourtant si réel. Les paroles du curé continuaient à affluer, mais Mio ne l'écoutait plus. Soutenant le corps de Jo, César essayait toujours de comprendre, sans toutefois y parvenir. À la maison d'Olga ou près d'Albinos, il n'avait jamais vécu une telle situation. Il trouvait le petit Mio bizarre, mais désirait de plus en plus être près de lui. Tristement, le curé déposa les mains sur le visage du petit homme et ajouta :

— Personne n'aurait pu prévenir cette tragédie.

Mio n'était pas d'accord avec cette affirmation. Il aurait pu, lui, prévenir cette tragédie. Lorsqu'il revint vers le corps de Jo, César était toujours présent.

— Je suis désolé pour ton ami Jo, soupira-t-il.

Ensemble, ils transportèrent le défunt dans la fermette, sa place préférée.

Plus tard, dans la cuisine du presbytère, le curé jonglait. Mio avait réussi à lire dans ses pensées les plus intimes, ainsi que dans son passé, aussi. Longtemps auparavant, il avait commis ce que ce petit lui avait reproché ce même jour. Parfois, son besoin d'aimer, d'aimer mal, le commandait. C'était plus fort que lui. Il s'était approché du lit de Jo, une seule fois... peut-être plus. Oui, c'était déjà arrivé et il le regrettait amèrement. Maintenant, il se repentait.

Qu'avait-il donc perçu dans les yeux du petit ? De la haine ? Non, plutôt de la déception. Mio était déçu et cette déception ne laissait pas le croyant indifférent. Persuadé que ce qui venait d'arriver était le châtiment de Dieu, il attendit minuit, l'heure de l'expiation. Seul dans la pénombre de sa chambre, il ouvrit l'unique placard qui s'y trouvait, sortit un fouet à lanières de cuir et devêtit une partie de son corps. Ceci fait, il s'agenouilla devant son imposant crucifix accroché au mur. Il se figea quand il eut l'impression que l'objet sacré venait de bouger. Or, ce n'était pas le cas. Il se flagella à répétitions, jusqu'à se lacérer la peau.

— Pardonnez-moi Seigneur ! Que Dieu ait pitié de mon âme ! implora-t-il.

Rassasié par son flot de souffrance, il se laissa tomber sur le sol.

Pendant ce temps, dans la noirceur de la nuit, Mio se leva et alla rejoindre ZaZa qui dormait. Il s'étendit près d'elle et lui murmura :

— Dis-moi, ZaZa, pourquoi avons-nous autant besoin de l'Être suprême ?

Les semaines défilaient et déjà, c'était le début du mois d'août. Le temps était lourd et noir. Parfois, lorsque Mio était étrange, un orage se préparait. Son visage n'était plus le même.

— Qui est mon papa, ZaZa ? interrogea-t-il.

Le ton de sa voix était si désespérant, que pendant un bref instant, le cœur de ZaZa faillit. Comme la foudre qui tombe sans s'annoncer, cette question qu'elle appréhendait finit par sortir de la bouche de son fils. Cela devait bien se produire un jour.

Assis sur le comptoir de la cuisine, le garçon sentait bon. Une odeur de lavande parsemait toute la pièce, comme un arôme de fleurs dans les champs. Vêtu de son pyjama à deux pièces, les barboteuses ne lui convenaient plus. Faisant balloter ses petites jambes, il attendait patiemment que ZaZa lui parle de son papa. Elle s'y était pourtant préparée. Au lieu de lui répondre, elle promena délicatement sa main sur la joue précocement ridée de l'enfant. Ce faisant, elle sentit chez lui de l'indifférence. Tiède, il la regarda longuement et lâcha prise. Elle avait beau être sa mère, elle n'était plus d'aucun attrait pour lui et ne lui convenait plus. C'était agréable de vivre à la crèche avec elle. Mais harcelé qu'il était par d'incessants cauchemars, par le malheur et le doute, il n'arrivait pas à se libérer du malaise qui l'habitait.

De temps en temps, Bo Grïne venait visiter ZaZa à la crèche. Lorsqu'il pénétrait au parloir, même courbé, son énorme crâne frôlait le plafond. Estomaqué, Mio, ne pouvait s'empêcher de le dévisager durant de longs moments. Ce géant prenait les mains de ZaZa en lui disant des paroles parfois fortes, parfois silencieuses. Cela embêtait le petit homme. Si Bo et ZaZa étaient ses parents, c'est donc dire qu'ils l'auraient conçu en commettant l'inceste. Cette situation ne le dérangeait aucunement. Même qu'il s'en foutait. Peu importe comment ils l'avaient conçu. Tout ce qu'il espérait, c'est que Bo soit son papa, au même titre que ZaZa était sa maman.

Un jour, quelqu'un avait frappé à la porte de la crèche. Intuitif, Mio s'était empressé d'aller ouvrir, avant de se retrouver face à face avec un géant qui le regardait en courbant la tête. Impressionné, Mio s'était reculé, bientôt imité par Bo. Puis, comme si ce dernier avait regretté son geste, il avait aussitôt fait un pas en avant. Il était bien le seul à ne pas avoir peur de l'enfant, qui s'était avancé plus près en demandant bravement :

— Vous n'avez pas peur de moi ?

— Et pourquoi aurais-je peur de toi ? de répondre Bo, à la fois étonné et souriant, tout en s'accroupissant pour lui prendre les mains.

—C'est vous mon papa ? avait enchaîné le petit, déterminé à savoir si cet homme devant lui était son paternel.

—Et c'est toi, le petit qui entend et voit tout ? avait répliqué Bo après s'être remis de la déroute dans laquelle la question du jeune l'avait plongé.

—Et je vois l'avenir, aussi.

Bo en était à bafouiller quelque chose quand ZaZa s'était jointe à eux.

—Ça suffit, maintenant, Mio, laisse-nous, lança-t-elle.

Et cette conversation des plus intéressantes devait s'arrêter là. Mio pouvait certes lire dans les pensées des autres, mais malheureusement, il avait manqué de temps pour lire celles de leur visiteur. Du coup, il était devenu tout triste.

Les jours s'enchaînaient les uns après les autres. De brusques idées noires s'abattaient sur Mio, non sans meubler ses nuits d'effroyables cauchemars. Il pressentait la venue de cet Autre, un être clandestin et sombre qui débarquerait au village dans probablement quelques heures. Cherchant un moyen d'éviter cette catastrophe, le jeune homme déposa les mains sur ses tempes pour mieux réfléchir. Mais, il y avait pire, encore. Et ce pire, c'était l'avenir... L'avenir incertain et si fragile de son peuple. Plus jeune, il avait déjà essayé de se confier au curé sur un bout de papier dans l'espoir qu'il intervienne, mais en vain ; rien ne s'était produit. Les habitants de son village n'avaient aucune idée de ce qui les guettait et hélas, il ne pouvait pas leur dire. Non seulement ils ne comprendraient pas, mais de plus, nul ne le croirait.

Auparavant, César et Mio, toujours heureux d'être ensemble, passaient des heures entières à discuter sur leurs goûts et leurs idées. Le plus grand, émerveillé par ce que son nouvel ami lui apprenait, s'asseyait longuement sur les marches de l'escalier de la crèche, à attendre que le petit homme en sorte. C'était ainsi, jusqu'à ce que celui-ci décide de ne plus se montrer. Devenu un enfant secret, il gardait pour lui ses intuitions et ses pressentiments. Il cherchait à se dérober, à échapper au regard des sœurs qui le traitaient comme un bibelot fragile. De même, il avait cessé de visiter le curé St-Amour. Dans ses yeux furtifs, on imaginait un complot, quelque chose de mauvais

qu'il préparait. On aurait dit une flambée de nuages noirs s'amusant à désorienter le soleil.

À la crèche, le silence aussi terrifiant qu'une tempête au loin annonçait le désastre à venir. Accroupi dans un coin de la cuisine, Mio entendait le ronronnement d'un moteur ; celui d'un autobus qui approchait du village. Malheureusement, il transportait à son bord cet Autre maléfique, celui-là même que le garçon craignait. Il se boucha les oreilles pour ne plus entendre le bruit du véhicule, puis déplaça ses mains et les regarda longuement d'un air troublé. S'il ne pouvait empêcher cet Autre maléfique d'entrer au village, il pouvait faire autre chose. Il avait lu dans un livre que le génie crée. L'idée de calmer son cœur et mettre fin à ses cauchemars terrifiants se mit à l'obséder, tout comme il était obsédé par ses petites mains aussi délicates et blanches que celles d'une poupée. Il avait ciblé sa proie.

Repoussant l'arrivée inévitable de l'autobus transportant le mal, il grimpa les marches de l'escalier et à bout de souffle, atteignit le premier étage. Il se courba et se faufila à travers les lits où des enfants plus jeunes que lui ronflaient à petits poings fermés. Une fillette dormait paisiblement dans son lit en tenant fièrement sa poupée entre ses bras. C'était de celle-ci que Mio se souciait. Doucement, il s'accroupit près du lit. Soudain, la main de la poupée bougea, mouvement qui effleura les narines du gamin. En humant profondément son arôme de rose, il ressentit un moment de bonheur. Épris, il lorgna la poupée, puis s'en empara précautionneusement.

La nuit venue, la poupée accrochée à sa main, il prit le chemin du rez-de-chaussée pour gagner la salle principale. De là, il bifurqua vers la cuisine. Confiant, il entra et regarda à gauche, dans l'espoir de trouver l'escabeau à trois marches censé se trouver près de l'armoire à balais. Il s'arrêta un instant. Après avoir repéré ce qu'il cherchait, il s'empara de l'escabeau et le traîna en essayant d'étouffer le bruit causé par le frottement du métal sur le parquet. Son échelle bien ancrée, il leva la tête et grimpa les trois marches. Ceci fait, il étira le bras et réussit à ouvrir le tiroir où se cachaient les précieux couteaux. Un faible grincement se fit entendre. Les voilà. Il s'agissait des couteaux qu'il avait enfouis dans la cour arrière de la crèche lorsqu'il était petit, beaucoup plus petit. Un sourire tortueux flotta sur ses lèvres. Il s'empara du plus gros, celui qui l'assisterait dans le délit qu'il s'appropriait à commettre et qui le soulagerait. Il le manipula prudemment. Jambes

flageolantes comme celles d'un vieillard, il descendit l'escabeau en tenant solidement son complice entre les dents et posa les pieds sur le sol froid.

Il prit le couteau dans ses mains, l'examina, et frôla délicatement la pulpe de son gros index sur la lame. Quelques gouttes de sang coulèrent à ses pieds. Il en porta quelques-unes à ses narines et aima leur odeur. Entre ses mains, manifestant un accord secret, le couteau s'inclina. Il était le parfait complice.

La salle principale était vide. Le souffle haletant, Mio s'approcha d'un miroir grandiose qui montait jusqu'au plafond. Il donnait à l'enfant l'impression d'être plus grand qu'il ne l'était en réalité. Celui-ci fit un pas en avant, puis vit le miroir bouger. Il crut même voir le reflet de cet Autre maléfique osciller comme une ombre. Il cligna des yeux, déposa une main sur sa bouche, et retint un cri. Heureusement, le reflet s'effaça aussitôt. Mio installa ensuite le couteau devant lui et scruta à nouveau ses mains. Ce n'étaient pas les siennes, mais celles du diable. Il n'avait qu'un but, les faire disparaître à jamais.

L'obscurité engloutissait la salle à une vitesse hallucinante. Le petit homme sentait une odeur qui ne lui était plus étrangère, celle de son sang. Le métal clair du couteau tombé sur le sol perlait de taches rouges. Mio essaya de s'installer en équilibre sur ses genoux, mais tituba. Il roula sur le côté, et commença à se lamenter. La poupée gisait là, couchée face à lui, et le dévisageait avec des yeux aussi ronds que des billes. Lentement, il tendit ses poignets d'où le sang jaillissait et se retourna sur le dos. Une désolante pensée lui vint à l'esprit. Il revoyait son ami Jo, alors qu'il s'envolait du troisième étage. Il se sentait coupable de ne pas avoir ressenti son désespoir. De plus, il n'avait pas su empêcher cet Autre maléfique d'atteindre le village. Il était en danger, et son peuple encore plus que lui. Ressentant soudainement un immense besoin de se retrouver auprès de sa mère, il hurla :

— Maman ! Maman !

Ce qui évidemment réveilla ZaZa, qui se leva et courut dans tous les sens pour tenter de trouver le garçon au milieu de tous ces hurlements. D'où provenaient donc ces cris ? Du coup, elle paniqua. À la cuisine ? Non. Au parloir ? Non plus. Confuse, elle lança d'une voix suppliante :

— Mio, mon petit, où es-tu ?

Elle se tenait sur le seuil de la porte de la grande salle. Résolue, elle le franchit avant d'être accueillie par un froid glacial. Des souffles étranges la firent reculer d'un pas. En s'activant à refermer les fenêtres ouvertes, elle aperçut Mio sur le sol. Aussitôt, elle se précipita pour le prendre dans ses bras.

— Mais pourquoi as-tu fait ça, mon bébé ?

Tenant son enfant dans les bras, elle courut vers l'infirmierie en soulevant quelquefois sa robe pour éviter de chuter. Rendant l'âme, la poupée oubliée dans la grande salle n'avait pu gagner la bataille. Mio était toujours vivant.

Au petit matin, le docteur Marcus Blass fut appelé d'urgence à l'infirmierie de la crèche. Malgré l'épais brouillard, le médecin, au volant de sa voiture, distinguait bien la route.

Marcus Blass était un Autre. C'est par pur hasard qu'il avait mis les pieds au village Rieur. Aussi brillant médecin que l'était son père, il éprouvait un plaisir fanatique pour la recherche. Ses idées sur la direction à donner à ses goûts et à ses passions avaient été fortement critiquées par son père, qui ne jurait que par la médecine générale. « Soulager les malades, voilà ton rôle, mon fils », disait-il.

Suspendu entre l'admiration et l'horreur, Blass devint envoûté par cet indéchiffrable peuple de grandes et petites personnes qu'étaient les Grïne. C'est pourquoi il se fit bâtir une maison située sur un monticule, un peu à l'écart du village, pour ensuite se lier d'amitié avec les habitants. Saisi d'une soif insatiable de percer l'énigme que constituaient pour lui ces derniers, il passait la majeure partie de la journée à flâner dans les ruelles du village pour les analyser. La nuit venue, ils décortiquaient tous les documents et revues qu'il recevait chez lui afin d'étudier et scruter assidûment l'origine de ce peuple, ainsi que son histoire.

Aujourd'hui veuf, la perte de ses trois fils avait contribué à son effondrement. Que leur était-il arrivé ? On racontait qu'ils avaient fornicué avec de petites personnes délurées qui transportaient une maladie honteuse, maladie qui les avait emportés tour à tour en seulement quelques mois. Même lui, médecin, n'avait pu les sauver. Il ne lui restait qu'une fille, Chanelle. Mais depuis la disparition de ses fils,

Marcus Blass la négligeait et ne s'intéressait pas à la personne qu'elle était. Alors qu'elle était âgée de quatre ans, il l'avait emmenée chez la sage-femme avec pour tout bagage une petite valise et les vêtements qu'elle portait. Pour Chanelle, c'était un aller simple. Jamais plus elle ne revit son père.

Personne au village n'était autorisé à frapper chez lui, comme s'il y cachait quelqu'un ou quelque chose. Sceptiques, certains habitants devenus méfiants envers lui s'étaient mis à l'éviter. Ce n'était toutefois pas le cas de sœur Marguerite, qui lui ouvrit lorsqu'il frappa à l'imposante porte de la crèche Santa-Maria.

— Enfin, vous voilà, docteur ! s'exclama-t-elle en gesticulant des mains.

Le dos voûté, cheveux en bataille, l'homme entra. Une lourde atmosphère empreinte de désarroi lui sauta au nez. Toujours sérieux, il ne souriait pas et ne plaisantait pas non plus.

— J'espère que vous avez une bonne raison, cette fois-ci, sœur Marguerite ! Il fait noir, dehors, vous savez !

Le visage bouffi par l'inquiétude, la religieuse leva les bras vers le ciel et s'écria :

— Faites quelque chose, docteur ! Ce petit a voulu mourir !

— Allons, allons, Marguerite, calmez-vous ! Prenez le temps de m'expliquer ce qu'il a encore fait.

Transpirante, Marguerite baissa les bras, s'avança lentement et raconta l'histoire. Marcus Blass soupira. Il connaissait ce patient. Quelque chose chez cet enfant le troublait et lui donnait la chair de poule. Chaque fois qu'il l'auscultait, il avait une drôle de sensation, comme si ce petit lisait dans ses pensées. Une fois de plus, il entendait Marguerite lui narrer ce que Mio avait fait. Il la calmait quand elle vitupérait sans mesure avant de condamner le personnel de la crèche pour le manque de surveillance. Désolée, la sœur soupira profondément. Elle se pencha, se cacha le visage et se mit à pleurer. Attendri, le docteur lui passa doucement une main dans le dos.

— Ne soyez pas si triste, Marguerite. Mio s'en sortira très bien... comme d'habitude. Allez, venez, allons le voir.

Cela dit, il pénétra dans l'infirmerie, suivi de Marguerite. Propre, d'une forme rectangulaire, un petit lit était placé au centre, entouré de comptoirs surchargés de médicaments. Cette pièce sentait les pilules de toutes sortes, d'où la raison pour laquelle tous les enfants

de la crèche l'avaient en horreur. Le petit malade était étendu sur le lit, recouvert d'une mince couverture, ZaZa à ses côtés. Ses poignets étaient enveloppés d'immenses bandages qui avaient tourné au rouge. Une main de Mio entre les siennes, la pauvre femme sanglotait. Lorsqu'elle aperçut le docteur, elle s'arrêta.

—Aidez-le, docteur ! supplia-t-elle.

Silencieux, Blass la regarda et s'approcha du lit central, sur lequel Mio gémissait. Soucieux et en sueur, le docteur passa sa main moite sur le petit corps pour tenter de prendre son pouls. Il tâta le garçon et desserra son foulard afin de lui permettre de mieux respirer. «Chaque fois que j'ausculte cet enfant, l'air est irrespirable», pensa-t-il. Comme un vieillard, le petit respirait péniblement et son pouls s'affaiblissait. Minutieusement, Blass lui retira ses bandages qui étaient tout, sauf harmonieux. Boiteux, ils avaient été faits à la va-vite, ce qui le fit maugréer. Les blessures aux poignets n'étaient pas trop affreuses. Pas trop profondes non plus. Soit Mio n'avait pas vraiment eu l'intention de se trancher les poignets, soit il avait été incapable de le faire par manque de force et qu'il avait abandonné au dernier moment. Toujours en silence, Blass sutura les bords de chaque plaie, puis changea et réajusta les bandages comme son père l'aurait fait. Lorsqu'il releva les yeux, son regard croisa celui de ZaZa qui, au bord de la folie, demanda :

—Pourquoi a-t-il fait ça, docteur ?

Plutôt que de répondre à sa question, Blass préféra lui parler de sa plus récente découverte. Ce petit jouissait de dons et de pouvoirs qui faisaient de lui un être exceptionnel. En revanche, il souffrait d'un mal grave. Une maladie rare incurable qui mettrait un terme à sa vie d'ici quelques années. Chez lui, dans une pièce horrible à faire peur, le docteur croisait les gènes de bébés mort-nés dans le but de trouver un remède à cette maladie. Même si tous les habitants de ce village étaient susceptibles d'en souffrir, Mio semblait être le seul à en avoir hérité.

Sur cette triste note, il s'approcha de la porte de l'infirmierie, prêt à en sortir, puis se retourna avant de se décider à mettre ses interlocutrices au courant de cette nouvelle pas trop agréable. Il releva la tête, prit un air mystérieux et s'adressa particulièrement à Marguerite en employant des mots clairs et simples.

—Ce n'est pas la première fois que j'ausculte Mio. À chaque visite, je constate que son pouls faiblit et que les battements de son cœur sont plutôt lents, ce qui est anormal pour un enfant de douze ans. J'ai fait des recherches et ai découvert qu'il souffre de la maladie appelée progéria.

Ne saisissant pas les propos du docteur, ZaZa mit une main sur sa bouche, tandis que Marguerite titubait au point de donner l'impression qu'elle allait s'étaler sur le sol.

—La progéria ? s'étonna cette dernière.

—Une maladie rare, sœur Marguerite. Les enfants qui en sont atteints souffrent d'alopécie.

Les mots employés par le docteur effrayaient Marguerite. Laisant couler des larmes sur ses joues, elle répliqua :

—Mais qu'est-ce que l'alopécie ?

—Il perdra tous ses cheveux et ses poils se feront rares, expliqua froidement le médecin. Mais dans le cas de Mio, c'est sans importance, car sa peau est complètement glabre. N'empêche qu'elle deviendra très fine et ridée. Il ressentira des douleurs articulaires et malheureusement, il souffrira de problèmes cardiovasculaires. Il vieillira rapidement, ce qui rend son espérance de vie très faible. Désolé de vous apprendre qu'il ne dépassera pas l'âge de quinze ans.

Blass baissa les yeux et poursuivit en disant :

—Malheureusement, tel que je l'ai précisé tout à l'heure, il n'existe encore aucun remède pour guérir de cette maladie. Outre une surveillance adéquate, je ne peux rien faire. Cet enfant ne vieillira pas comme les autres.

Désespérée, ZaZa enfouit sa tête dans la poitrine de Marguerite et pleura. De son côté, le docteur Blass repartit comme il était venu. Le soir même, ZaZa, allongée dans son lit, s'agrippa aux draps. Les dents serrées, elle réfléchissait. Le docteur lui avait précisé que l'évolution de la maladie dont Mio souffrait était rapide. Aussi, elle craignait de le perdre trop tôt, trop vite. Elle pensait aussi à César, son autre fils, dont elle ne savait pratiquement rien. Elle avait peur de le perdre lui aussi avant même de l'avoir connu. Elle pensait également à Bo qui, lorsqu'elle avait de la peine, la caressait et la consolait. Elle s'en voulait de lui avoir caché qu'il était le père de ses jumeaux. « Il faudra le lui dire avant qu'il ne soit trop tard ». Épuisée par tous ses tourments, tenant les draps entre ses mains, elle s'endormit jusqu'au matin.

CHAPITRE TROIS

Le lendemain, ce que Mio avait prédit arriva... C'était une belle journée ensoleillée qui sentait bon. Un autobus s'arrêta le long de la route de sable. Le chauffeur, un petit homme gringalet, tourna la tête vers les seuls passagers qui restaient à bord, Gédéon Gautier et son frère Brutus, le baraqué. Préoccupé, le conducteur s'adressa à Gédéon.

— Pardon, monsieur, c'est le dernier arrêt. Vous devez descendre ici.

Calé sur un siège à l'arrière, dégustant un bonbon Ours d'or Gédéon leva des yeux surpris.

— Et pourquoi dois-je descendre ici ?

— Vous voyez cette forêt... répliqua le chauffeur d'une voix tremblante en pointant d'un doigt l'immense forêt. À ce qu'il paraît, il y vit des géants et des nains qui peuvent vous attraper et vous jeter des sorts, si vous approchez de trop près.

Puis, sans reprendre son souffle, il bafouilla nerveusement :

— Descendez, s'il vous plaît, monsieur.

Gédéon Gautier haussa les épaules. Il remua le bonbon dans sa bouche, remit sa casquette sur sa tête, sans oublier les gants qui dissimulaient le bout de ses doigts brûlés. Après quoi, il se leva en traînant paresseusement ses souliers. Suivi de son frère Brutus qui transportait une tête d'orignal empaillé sur son dos, il descendit sans payer ni remercier le chauffeur. Soulagé, ce dernier reprit le contrôle de son véhicule et fit marche arrière. Gautier le regarda s'éloigner en jurant comme un possédé.

Au nord, les montagnes cisaillaient l'horizon. Les deux hommes se trouvaient sur une longue route de sable, parsemée de fins cailloux blancs. L'air était pur et les rayons du soleil les aveuglaient. Ils marchaient sans trop savoir où cette route les mènerait.

— Où sommes-nous, Gédéon ? grogna le baraqué.

La chaleur les faisait suer abondamment et trempait leurs vêtements. Exaspéré, Gédéon abaissa sa casquette pour protéger ses yeux, tout autant que son identité. Il était convaincu que dans ce trou perdu, nul ne découvrirait qui il était vraiment. Comme réponse, il esquissa un sourire diabolique à son frère.

Les blessures de Gédéon Gautier, qui était son véritable nom, ne guériraient jamais. Son passé était à faire frémir. Né dans un petit bled de France d'un père recherché par Interpol et d'une mère maladivement croyante, la famille avait fui leur pays. Les parents dépassaient la mi-quarantaine quand ils s'étaient installés définitivement au Canada en compagnie de leurs sept enfants, dont leur cadet Gédéon.

Engraissée de profondes convictions religieuses, la mère frôlait la folie et avait bouleversé la vie de ses enfants en les entraînant dans les abîmes de l'enfer. Ayant une profonde horreur de ces vices que l'Église appelait les sept péchés capitaux, elle avait la ferme conviction que ses enfants, pécheurs aux mauvaises pensées, devaient grandir en expiant leurs fautes par la prière. Chaque dimanche, croyant que c'était ce que Dieu lui commandait, elle rassemblait sa marmaille, les faisait tous mettre à genoux et leur imposait, à tour de rôle, la lecture d'un péché capital. Cette mascarade se produisait tous les dimanches, sans exception, avant d'assister à la messe. Malheureusement, Gédéon était sa proie favorite. Elle s'attaquait à lui tel un prédateur venant de détecter une proie vulnérable. Elle l'humiliait en lui infligeant la lecture des sept péchés capitaux. Or, Gédéon n'était ni malade ni vieux. Du haut de ses sept ans, il brandissait ses petits poings et criait :

— Dieu vous punira. Vous êtes méchante !

Puis il ajoutait tout bas, mais avec conviction : « Va te faire foutre ! » En colère, sa mère s'élançait et le soulevait, jusqu'à ce que ses petites jambes qui ne touchaient plus terre s'agitent. Glorieuse, elle l'entraînait ensuite dans sa chambre et lui vomissait des paroles aussi flamboyantes que le feu.

— Répète-moi ce que tu viens de blasphémer, enfant du diable !
Terrorisés par cette femme, les autres bambins écoutaient.

— Agenouille-toi et joins tes mains !

L'enfant s'exécutait et grognait des mots que Dieu n'aurait pas voulu bénir.

— J'attends toujours !

— Luxure de Satan, garde-moi du péché de luxure, finissait par articuler l'enfant, les lèvres tremblantes. Gourmandise de Satan, garde-moi du péché de gourmandise...

Tout en faisant cette prière, il serrait fermement les poings et retenait ses larmes. Dans cette atmosphère survoltée, il ne bégayait jamais.

—L'envie de Satan, garde-moi du péché de l'envie. Paresse de Satan, garde-moi du péché de la paresse...

Sans oublier l'avarice, la colère et l'orgueil... Élevé dans la prière, Gédéon subissait la lecture hebdomadaire des sept péchés capitaux jusqu'au dernier mot. Se croyant lui-même possédé par ces péchés, à l'âge de huit ans, il faisait encore pipi au lit. Quelques années plus tard, il avait pris énormément de poids. Enveloppé de graisse, les enfants de son village se plaisait à l'appeler *Bouboule*. En plus de lui faire supporter sa présence, qui était devenue aussi inévitable que le lever et le coucher du soleil, sa marâtre de mère se plaisait à lui préparer des mets susceptibles de séduire un gourmand. «J'ai préparé les gourmandises que tu préfères, mon Bouboule!» s'exaltait-elle en se dandinant.

Tourmenté, le garçon sombrait et péchait par la gourmandise. Insatiable, il ne pouvait s'en empêcher, quand bien même il savait que la gourmandise était l'un des sept péchés capitaux. Sa mère le lui vociférait chaque fois qu'il était victime de sa gourmandise.

—Vilain gourmand! Tu as le vice de gourmandise!

Un jour, Bouboule avait aperçu, au fond d'une armoire, une boîte en fer blanc décorative. Curieux, il l'avait prise et ouverte, avant d'y trouver bon nombre de beautés invitantes. Ses yeux n'avaient pu supporter l'éclat de ces bonbons gélifiés en forme d'ourson de toutes les couleurs. En silence, le glouton voleur avait inséré dans la poche de son pantalon une main débordante de ces éblouissants bonbons. Il s'était ensuite terré dans le fond d'un placard pour les déguster un à la fois. Ces bonbons étaient ses amis et lui donnaient le goût de vivre. Par malheur, sa mère l'avait surpris et terrorisé une fois de plus. Ses paroles, ennemies impitoyables, le détruisaient: «Tu es un voleur, mon pauvre Bouboule, tu me fais honte...».

Après l'avoir empoigné, elle lui avait brûlé le bout des doigts et craché dessus. Si le visage de Bouboule s'était crispé, il n'avait en revanche versé aucune larme.

À son dixième anniversaire, sa mère avait invité quelques amis. Ils avaient joué tout l'après-midi et un plus grand avait bousculé Gédéon. Tombé sur le sol, celui-ci avait tout taché son pantalon. Il tremblait, mais s'en était tout de même plaint à sa mère. Devenu un rituel, elle l'avait écouté d'un air indifférent, puis lui avait une fois de plus craché au visage. Rien de grave, pourtant. Mais à l'approche du gâ-

teau, il ne ressentait plus la faim. Par la suite, il s'était mis à rejeter la nourriture, et, plus tard, à cesser de parler. À n'en point douter, si les bonbons Ours d'or de toutes les couleurs n'avaient pas existé, il aurait refusé de vivre.

Gédéon se sentait enfermé dans une cage et n'arrivait pas à se contrôler. On aurait dit une maladie dont la cause profonde résultait d'un conflit avec son milieu familial, plus particulièrement sa mère. Même s'il l'aimait, il lui arrivait souvent de la détester et d'avoir juste envie de lui tomber dessus et de la frapper. La haine poussait en lui au même titre que les quelques pouces qu'il gagnait chaque année.

Plus tard, dans un acte de rage, Gédéon avait tué son propre père. Il n'était alors qu'un adolescent. Un ado qui avait basculé du jour au lendemain dans la folie à force d'accumuler les humiliations, de vivre dans la soumission et la rancune. Il était aujourd'hui un homme détruit. Un exilé comme son père qui changeait d'identité pour tromper la loi et la justice. Constamment pris de folie, il fuyait. Et comme le docteur Marcus Blass, il s'était lui aussi retrouvé au village Rieur par hasard...

Les deux frères empruntèrent la rue principale du village Rieur. Soudain, ils furent déconcentrés par un bruit assourdissant. Gédéon bougea la tête et Brutus plissa les yeux. Au loin, un engin à deux roues, qui semblait être un vélo, fonçait vers eux à toute allure. Sauf que ce n'était pas un vélo, mais bien un vélomoteur chevauché par une créature qui pour le moment, était indescriptible. Pendant un bref instant, Gédéon songea à se mettre à l'abri, mais la monture freina et lui barra le chemin. Il s'agissait d'un garçon de très grande taille, avec une abondante chevelure rouge qui lui flottait sur les épaules. «Mais qui est-ce?» se demanda Gédéon.

—Est-ce un géant? balbutia Brutus qui malgré son imposant physique, tremblait comme une fillette.

Gédéon ne bougeait pas.

—Nous ne voulons pas d'étrangers ici. Partez! Quittez ce village! s'écria César.

—Mais... qui es-tu? marmonna Gédéon, presque sonné.

Rien ne se passa. Laissant ces Autres stupéfaits, César fit demi-tour et repartit comme il était venu, à bord de son engin bruyant. Gédéon secoua la tête. Se gardant bien de prendre les paroles de César comme un avertissement, il se ressaisit.

—Allez, viens, reprenons la route, ordonna-t-il à son frère.

Ils avaient faim et cherchaient quelque chose à se mettre sous la dent. Exaspéré, Brutus s'exclama :

—Y a-t-il de quoi manger dans ce foutu village ?

Rien à manger. Soudain, une pluie fine se mit à tomber, puis s'intensifia comme si elle ne voulait plus s'arrêter. Maussade, Gédéon ne put réprimer une grimace de colère.

—Et voilà ! Il pleut, maintenant ! rechigna-t-il.

Presque trempés, au bout de quelques mètres, ils découvrirent d'étroites ruelles qui débouchaient des deux côtés de la rue principale. Sans trottoirs, chacune était pavée de fins cailloux blancs, comme ceux qui jonchaient la route de sable. Des maisons alignées serrées et d'une hauteur impressionnante semblaient provenir d'ailleurs. Ébloui, Gédéon leva la tête vers le ciel, ouvrit grand les yeux et entreprit de compter les étages. Elles étaient peintes de toutes les couleurs, comme l'arc-en-ciel après la pluie. Des fleurs embrasées d'orange, de rouge et de jaune ornaient les fenêtres ouvertes, d'où sortaient des rires candides d'enfants qui rendaient Gédéon fou. Se pinçant, ce dernier se demandait s'il rêvait. Il s'arrêta pour écouter ces rires enfantins qui l'ensorcelaient. Étourdi, il flancha, s'écroula sur le sol et se pinça à nouveau, comme s'il cherchait à se réveiller. Surpris, Brutus se porta à son secours.

—Que t'arrive-t-il, Gédéon ?

—Ne me touche pas, gros débile !

Gédéon se releva seul, puis promena une main sur son visage. « Est-ce réel ? » se demanda-t-il. Brutus, lui, trouvait l'endroit féérique, mais cette contemplation ne dura guère. Il regarda son frère et aperçut sur ses lèvres cet éternel sourire diabolique. C'est à ce moment qu'un sentiment affreux transperça la poitrine du baraqué, qui avait une peur bleue de son frère.

Soudain, la température baissa cruellement. Ils n'avaient plus seulement froid, ils avaient très froid et devaient croiser les bras pour tenter de se réchauffer.

—Brrr ! Et cette pluie qui n'en finit plus, ronchonna Brutus.

Ils avançaient le ventre vide, jusqu'à ce que Brutus aperçoive, au fond d'une ruelle, d'énormes pommiers et tout plein d'arbustes qui débordaient de petits fruits sauvages. Heureux, il s'exalta.

— Là, Gédéon ! Il y a de quoi manger !

Sans plus attendre, ils se précipitèrent. Sous la pluie glaciale, ils dévorèrent de belles pommes juteuses et avalèrent tous les petits fruits accrochés aux arbustes. Une fois bien gavé, Brutus émit un rot tellement sonore, que Gédéon sursauta. Alors que ce dernier traitait son frère de tous les noms, ils regagnèrent la rue principale. À cette heure du jour, tout était tranquille au village. Aux alentours, des chuchotements parcouraient les ruelles qui n'étaient pas vides. D'étranges personnages montraient du doigt les deux inconnus. Gédéon dut faire un effort pour ne pas se laisser distraire. Au fil de leur course, ils croisèrent le magasin général. Haut de deux étages, on pouvait lire sur un panneau juché :

MAGASIN GÉNÉRAL LAFRAMBOISE

Gédéon s'approcha et gravit trois marches. Rendu sur le palier, il remarqua une pancarte accrochée à la porte d'entrée. Elle était usée et pendait vers la droite. Un seul mot y était écrit : FERMÉ. Il lâcha un long soupir... Il savait que s'il voulait en connaître un peu plus à propos des étranges personnages de ce village, il devait frapper à la porte du magasin général. C'est à cet endroit que, discrètement, l'on pouvait recueillir les derniers potins sur quelqu'un ou quelque chose. Et c'était son intention.

En se penchant à la fenêtre, il aperçut à l'intérieur l'ombre d'une femme. Sans frapper et sans s'essuyer les pieds, il entra. La sonnette du magasin étant défectueuse, Françoise n'entendit rien. Gédéon s'avança. Sous ses pas, le plancher inégal grinçait. Abasourdi, il s'arrêta. Il n'avait jamais vu un magasin général comme celui-là. Il éprouvait une étrange sensation, comme s'il venait d'entrer dans un endroit fantastique. L'intérieur était grand et vieillot, alors que le parquet était parsemé de craquelures. Il observait la quantité d'allées étroites, truffées d'articles. Ça l'étourdissait. Éclairées par des tubes fluorescents, ces allées paraissaient aussi longues que des allées de quilles. Chacune arborait une affiche d'une couleur flamboyante qui clignotait sans cesse. En tournant la tête, Gédéon aperçut des petits

sacs de bonbons en gélatine de toutes les couleurs bien empilés dans un coin. C'était ça le bonheur ? Sans hésiter, il s'empara des friandises et les inséra dans les poches de son manteau, puis s'approcha de la femme. Ne sachant trop quoi dire, il tenta poliment :

— Pardon, madame !

Françoise, qui sursauta, mit une main sur la bouche. En même temps, s'échappa une tasse de café vide qui, sous l'impact, se brisa en mille morceaux.

— Oh... Dieu que vous m'avez fait peur ! s'exclama-t-elle.

Sans s'excuser, Gédéon se pencha pour ramasser les morceaux de verre, sous le regard de la propriétaire des lieux qui ne l'aida point. Elle portait une jupe et à quelques pouces de ses chevilles, il remarqua, malgré sa grande beauté, qu'elle avait une jambe de bois.

— Je suis Françoise Laframboise, propriétaire du magasin général, se présenta-t-elle.

Née ici, au village Rieur, elle avait un frère qui s'appelait Ambroise. C'étaient des Autres qui vivaient au village depuis des décennies. Acceptée et aimée de tous les habitants, grands ou petits, la famille Laframboise s'était fondue dans la masse. Au décès de leurs parents, le frère et la sœur avaient hérité du magasin général. Françoise affectionnait les Grîne, qu'elle considérait comme ses propres enfants. Et eux le lui rendaient bien. En dépit de leur état, elle ne les jugeait jamais et les respectait au plus haut point. Tous les samedis soir, enivrée par leur éternelle bonté et leur joie de vivre, elle ouvrait grand les portes du sous-sol de son magasin, où de longues heures de plaisir attendaient tout un chacun. Sans souci, les gens chantaient et dansaient jusqu'à l'épuisement.

Encore abasourdi, Gédéon, qui oublia de se nommer, répliqua d'un air intéressé :

— Ce magasin vous appartient ?

— Oui, depuis des décennies. Mon frère et moi faisons partie des meubles, précisa Françoise en rigolant, avant de changer aussitôt de sujet. Donnez-moi votre manteau, vous êtes tout trempé !

Heureux de cette attention, Gédéon s'exécuta avec plaisir, non sans penser à Brutus qui attendait patiemment dehors sous la pluie glaciale. Mais il s'en foutait.

— Venez par ici, vous pourrez vous réchauffer les mains. La pluie tombe depuis déjà quelques heures et c'est plutôt frisquet de-

hors, poursuivit Françoise d'un air soucieux. Ce qui n'est pas normal. La pluie et le froid, c'est plutôt rare, ici.

Sans se faire prier davantage, Gédéon plaça les mains au-dessus d'un feu réconfortant. La curiosité de son hôtesse ne se fit pas attendre.

— De quelle région êtes-vous ?

— Je suis né dans la pire région qui soit, répondit l'étranger en baissant la tête.

Il pensait à son petit bled de France qu'il avait quitté depuis longtemps. Son interlocutrice hésita, puis, sous l'effet de cette connivence, lança à la blague :

— Moi, je suis née ici et j'y suis toujours.

— Moi, madame, je vais où bon me semble, reprit Gédéon en affichant un sourire forcé et en luttant contre l'émotion qui lui étreignait la gorge.

Il était dérangé. N'importe qui aurait aimé en savoir plus long sur ces étranges créatures qui s'enfuyaient à sa vue.

— J'ai remarqué une quantité impressionnante de géants et de nains plutôt bizarres dans ce village.

— Soyez rassuré, dit Françoise, sourire aux lèvres, en jetant un regard par la fenêtre. Vous êtes monsieur ???

— Oh ! pardonnez-moi, madame ! J'ai complètement oublié de me présenter. Je suis Gédéon Gautier.

Françoise connaissait toute l'histoire des grandes et petites personnes du village. Elle en savait assez long pour raconter à Gédéon ce qu'il voulait savoir. Émue, elle baissa les yeux.

— Vous savez, monsieur Gautier, vous n'êtes pas le seul à trouver que ce village est étrange, raconta-t-elle. Et je ne vous cache pas que son évolution l'est aussi. Mon frère et moi avons grandi ici et nous les connaissons très bien. Au premier abord, leur apparence est plutôt surprenante.

Elle adopta un air sérieux et commença à lui parler de ce peuple. Enfin, ce qu'elle en savait. L'écoutant sérieusement, ce qu'elle disait devenait intéressant, pour Gédéon, dont la curiosité se manifestait de plus en plus.

— Mais d'où viennent-ils ? questionna-t-il.

— Nous n'en avons aucune idée, monsieur Gautier, soupira Françoise. Et eux non plus, d'ailleurs.

Gédéon avait tout gobé. Comme les aiguilles d'un tricot qui pivotent mailles à l'endroit, mailles à l'envers, tout commençait à prendre forme dans sa tête. Aussi, une idée lumineuse lui vint à l'esprit. Mine de rien, il demanda :

— Dites-moi, chère madame, connaissez-vous un endroit près d'ici où je pourrais dormir deux ou trois nuits ?

Ne se doutant aucunement qu'elle transigeait avec le diable, la femme s'approcha de la fenêtre.

— Regardez, vous n'avez qu'à traverser cette route de sable, s'empessa-t-elle de répondre.

Curieux, Gédéon s'avança près d'elle pour mieux voir ce qu'elle lui montrait. De même, il se pencha pour mieux l'entendre.

— Prenez le sentier de gauche. Vous y trouverez une maison entièrement vide, expliqua la voisine de l'immense terre de Bo Grïne. Vous pourrez vous y installer quelques jours, le temps de reprendre votre souffle. Surtout, ne prenez pas le sentier de droite, prévint-elle en levant un doigt.

« Et pourquoi pas celui de droite ? » faillit lui demander son visiteur. Mais elle le devança.

— Il vous conduira tout droit dans la forêt. Vous pourriez vous y perdre et ne plus en sortir.

Gédéon plissa les yeux en faisant bouger lentement la tête de haut en bas, ayant en mémoire ce que le chauffeur du bus lui avait raconté d'un air effrayé. Il répéta donc tout bas ce que la dame désirait entendre.

— D'accord, je prendrai le sentier de gauche.

En lui offrant cette maison, sa bienfaitrice venait de condamner ceux qu'elle chérissait tant. Elle fit une pause et ajouta autre chose. Mais Gédéon ne l'écoutait plus. Il était si concentré, qu'on aurait dit qu'il était seul et sourd. « Cette maison fera l'affaire », songeait-il. Françoise le fixa, alors qu'il faisait de même. Il la regardait si longuement et avec tant d'intensité, qu'elle en vint extrêmement mal à l'aise.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi ? finit-elle par lui demander.

— Oh ! Je vous prie de m'excuser, madame, si je me suis montré un peu trop curieux.

En réalité, il la trouvait vraiment jolie, mais d'aucune utilité. Déjà séduite, Françoise répliqua :

—Bienvenue parmi nous, monsieur Gautier. S'il vous faut quoi que ce soit, n'hésitez pas.

Charmant, Gédéon lui prit la main et la baisa comme pour dire au revoir. Or, Françoise sentit que sa main à lui était froide, très froide.

—Merci, chère madame, vous m'avez été d'un grand secours.

Cela dit, il remit son manteau, sortit, et rejoignit Brutus qui tremblait de froid. Parcourant le sentier de gauche, il se souvint des dernières paroles de Françoise, paroles qui l'avaient frappé comme l'éclair : *«D'une naïveté déconcertante, ces grandes et petites personnes ne connaissent pas le mal et se laissent facilement tromper»*.

Plus tard, grâce à la bonté, la gentillesse et la générosité de la tenancière du magasin général, il s'empara de la maison vide ; non pour quelques jours, mais pour l'éternité. Il y accueillit son frère Brutus, même si ça ne l'enchantait pas.

Au cours des semaines qui suivirent, Gédéon se lança aussi discrètement que malicieusement à la découverte des habitants du village. Au quotidien, il rencontrait des personnages tous plus bizarres les uns que les autres et qui s'enfuyaient à son approche.

—Regarde-moi ces débiles ! marmonnait-il à son frère.

Comme l'enfant croit que les géants et les nains existent dans les contes, Gédéon, lui, se rendait compte qu'ils existaient réellement. Sauf que dans son cas, il n'était plus un enfant.

La façon dont ces étranges personnages vivaient lui était insupportable. Hanté par leur joie de vivre, des souvenirs de son enfance jaillissaient instantanément. Emprisonné dans l'excitation d'un délire de persécution, il se mit à souffrir comme au temps de sa jeunesse. Il se cachait à l'arrière des maisons des ruelles et se bouchait les oreilles pour ne pas entendre les Grîne rire. Et surtout, pour ne pas entendre qu'il était lui aussi un attardé.

Convaincu que la façon de vivre de ces gens était inacceptable, qu'il devait tout faire pour expulser Satan du corps de ces indésirables, un ménage s'imposait. Pour lui, l'extermination de ces êtres débordants d'amour urgeait.

Plus tard, sans que le curé et les Laframboise ne puissent intervenir, il ouvrit une taverne qu'il baptisa *Taverne chez Gédéon* face au magasin général. Lorsque les Autres des villages voisins apprirent la chose, l'établissement se remplit d'hommes désireux de boire un coup au maximum de sa capacité.

D'autres semaines passèrent, jusqu'à ce que survienne un certain samedi du mois de juillet. Un peu après minuit, la taverne se vida. Bière à la main, Gédéon se tenait debout au comptoir et mijotait. Face à lui, Brutus observait le silence et ne bougeait pas d'un poil. Soudain, il sentit la main de son frère se poser sur son épaule.

— Nous allons nous débarrasser de ces débiles et nous emparer de ce village, annonça ce dernier.

— Et comment vas-tu t'y prendre, Gédéon ? Nous ne sommes que deux et ils sont des milliers.

— J'ai ma petite idée, maugréa le mauvais homme que Brutus adulait.

Jour après jour, l'habile manipulateur s'entourait d'Autres aussi maléfiques que lui, désireux de lui prêter main-forte. C'est là qu'il changea le cours de la vie des habitants en s'autoproclamant maire du village et en se donnant pour mission de contrôler les naissances des nouveau-nés Grïne. Aussitôt dit, aussitôt fait... Dès lors, les femelles n'avaient droit qu'à un seul enfant. Lorsqu'une accouchait d'un seul de plus, les yeux du maire ne brillaient plus, mais pétillaient comme ceux d'un dictateur. Il se trémoussait. Exalté, son regard s'allumait et son cœur palpitait. Appelant dans ses entrailles une puissante inspiration, il expirait en hurlant sa nouvelle règle aux oreilles du mâle inoffensif et de sa femelle :

— IL FAUT METTRE UN TERME À CES NAISSANCES ENGENDRÉES PAR LE DIABLE LUI-MÊME ! ELLES FONT DE VOUS DES PÊCHEURS ET VOUS BRÛLEREZ EN ENFER. PRIONS TOUS EN CHŒUR LE SEIGNEUR DIEU ET GARE À SATAN !

Puis, en mâchonnant des bonbons dans sa bouche, il signait une lettre de félicitations et présentait l'acte de naissance au mâle Grïne.

— Bravo, cher monsieur Grïne, veuillez signer ici, s'il vous plaît !

Soumis et peu renseigné, croyant que c'était la norme partout, le mâle signait d'un x l'abandon du ou des nouveau-nés. Enlevés à leurs parents, ces derniers disparaissaient. Peu de temps s'écoula avant que la population des grandes et petites personnes commence à diminuer tragiquement.

Les semaines suivantes, longues et froides, cédèrent la place à des gelées matinales, vives et piquantes. Frigorifiés, les habitants du village se terraient dans leurs maisons en ne se contentant que de l'essentiel nécessaire à leur survie. On ne se risquait à l'extérieur que lorsque c'était indispensable.

Le maire Gautier avait rendu leurs vies infiniment compliquées et dangereuses. Peu de choses avaient le pouvoir d'arrêter ces attaques. Inquiets et tendus, la peur des Grîne était à son comble. Le village Rieur, aujourd'hui désert, s'était enfoncé trop profondément. Il ne parvenait plus à respirer.

Jour après jour, vêtu de ses plus beaux atours, Gédéon, la bouche explosant de bonbons Ours d'or, parcourait les ruelles, muni de son porte-voix. Marchaient à sa suite son frère Brutus et quelques Autres qui se pétaient joyeusement les bretelles. Le maire rassemblait sa foule d'aliénés et installait une terreur permanente en clamant sans cesse cet avertissement :

— Quiconque ira à l'encontre de mes décisions, me verra dans l'obligation de sévir et d'enlever tous les enfants de la famille prise en délit. Gloire à Dieu !

Les cloches de l'église ne sonnaient plus. Croyant que les Grîne ne se battraient pas pour leur survie et sachant que leurs chances de réussite étaient pratiquement nulles, le curé St-Amour se sentait coupable, fautif et lâche. Lui non plus n'était pas un combattant de nature. Pour leur part, Ambroise et Françoise, bien qu'atterrés, ne pouvaient rien y faire.

Un matin, le curé se réveilla après avoir passé une nuit désastreuse dans sa chambre aux quatre murs blancs. Dansant un set carré, les crucifix lui avaient parlé durant d'interminables heures. La veille, les habitants, terrorisés, étaient venus frapper à sa porte pour lui demander d'intervenir auprès du maire. Toutes ces plaintes lui donnaient la nausée. Il se leva précipitamment pour se rendre à la salle de bain, et vomit son repas de la veille. Après une toilette bien méritée, il se hâta de contourner la salle à manger d'où provenait l'odeur du petit-déjeuner préparé par la cuisinière. Il s'empara du vélo appuyé contre un mur du presbytère et l'enfourcha, dans l'intention de se

rendre à la maison du maire, de l'autre côté de la route de sable, afin de régler quelque chose avec lui. Tout en pédalant, il se remémora que quelques années plus tôt...

C'était un dimanche. Assis confortablement sur le canapé, Mio avait pris le temps d'écrire sur une feuille vierge une histoire incroyable, que le curé avait lue et relue des centaines de fois. Souvent, il s'était endormi en serrant très fort dans ses mains ce bout de papier. Finalement, pour ne plus être tenté de relire ce récit qui le rendait suspicieux, il était entré dans la bibliothèque pour insérer le fameux papier entre deux livres. Depuis, il ne l'avait plus relu.

Le temps avait passé si vite... Pédalant toujours, le curé se souvenait que cette histoire annonçait la venue d'un Autre maléfique qui bouleverserait la vie de toutes les grandes et petites personnes du village Rieur. Mio l'avait prédit. Et lui, malgré son statut de curé et des pouvoirs qui lui étaient conférés, n'avait pu empêcher Gédéon Gautier d'entrer au village. Comme *Judas Iscariote*, il avait trahi les siens pour les abandonner à leur triste sort. Vraiment pas de quoi être fier de lui...

Déjà presque un an que le maire faisait régner sa loi et à présent, cela avait assez duré. Le prêtre mit de côté ces pensées démoralisantes, augmenta la cadence et parvint sans encombre à la maison du maire, reconnaissable entre mille. Peinte de couleurs sombres, elle avait été remise à neuf grâce aux Autres qui, reconnaissants envers le maire, occupaient de plus en plus de place au village. Le curé posa son vélo sur le sol, fit quelques pas, puis hésita. Il regarda sa montre. Neuf heures précises. Conscient que la situation tournerait mal, il remplaça son manteau, s'avança et frappa de petits coups secs à la porte. Anxieux, il attendit. Soudain, avec mille précautions, un homme entrouvrit la porte, passa la tête dans l'embrasure et laissa entendre :

— Et voilà notre sauveur !

Bouche bée, le curé resta figé. C'était la première fois qu'il le voyait de si près ce petit homme bedonnant au visage ordinaire et aux yeux larmoyants. Il portait sur la tête une casquette d'uniforme et tenait une canette de bière à la main. De même, le visiteur ne put s'empêcher de remarquer qu'il mâchonnait des bonbons. Au sourire qu'affichait Gédéon, nul doute que St-Amour revoyait dans sa tête le mauvais souvenir de ses années passées à l'orphelinat. Il croyait revoir le père Barthélémy, sourire complaisant, alors qu'il en avait

fini avec lui. Dieu qu'il avait détesté cet homme ! C'était la fatalité. Barthélémy le poursuivait sans cesse. Malgré les années, les efforts du prêtre pour le chasser de ses pensées n'avaient servi à rien.

St-Amour faiblit et Gautier s'élança pour l'empêcher de s'écrouler. Laissant son visiteur reposer près de la porte, il courut chercher un linge humide pour lui redonner de l'énergie. Ce pauvre homme méritait tout de même cette attention. Sentant l'effet attendu sur son front, le prêtre se reprit, puis, s'appuyant sur le bras de son hôte, se releva.

— Pardonnez-moi cette faiblesse, articula-t-il tout bas.

Il fit quelques pas et entra dans une maison obscure et glaciale. Le salon était étroit et éclairé par un lustre fait en os d'orignal qui donnait froid dans le dos. Dans un coin s'alignaient quelque cinquante bouteilles d'alcool, certaines presque vides, d'autres avec le cachet encore intact.

— Je vous attendais, monsieur le curé ! mentit le maire.

— Puis-je m'asseoir, monsieur le maire ?

— Avec plaisir !

Là encore, Gédéon mentait. Contrarié, ce dernier tira une chaise. Le curé s'y installa et alla droit au but.

— Depuis quand êtes-vous le maire de ce village ?

Bien sûr, il connaissait la réponse à sa question, mais désirait l'entendre de la bouche de Gautier. Imitant l'homme sans reproches, celui-ci répondit :

— Je vous dirais que les habitants m'ont élu maire depuis déjà quelques années.

En plus de puer l'indifférence, cet individu puait le mensonge.

— Ces habitants vous ont-ils élu maire de plein gré ou de force ? enchaîna St-Amour, visiblement irrité.

Gédéon criait sur tous les toits que les habitants l'avaient élu grâce à ses idées innovatrices qui amélioreraient leurs conditions de vie inacceptables. Choqué de l'impertinence de son visiteur, l'homme ajouta :

— Sans contrainte, j'ai été élu haut la main. Depuis ce temps, ce village est géré d'une main de fer, croyez-en ma parole, monsieur le curé.

Cela dit, Gédéon tira une autre chaise. Il s'installa face à son interlocuteur, qui eut soudain besoin d'une certaine distance entre lui et cet ignoble personnage. Le maire lui appuya fortement une main

sur l'épaule droite, de façon à le faire pencher sous son poids, puis approcha sa bouche garnie de bonbons avant de lui répéter ce qu'il disait à ses habitants.

—Écoutez-moi bien. C'est moi qui décide de tout dans ce village.

St-Amour n'eut pas le temps de répliquer qu'il lui lança d'une voix emportée :

—Ce village m'appartient. Je suis chez moi, ici, et personne ne va m'en sortir.

Le curé chancela. «Cet homme est *le mal* en personne», se dit-il. Il ouvrit grand les yeux et osa rétorquer :

—Mais c'est insensé ! Que dites-vous là ?

Sans attendre, il voulut quitter cette maison, déstabilisé par l'affront de son hôte. Dépourvu d'arguments, il se leva si précipitamment, que sa chaise se renversa. Rouge de colère, il braqua l'index et cria d'une voix tremblante :

—N'oubliez pas la loi de Dieu, monsieur le maire ! N'oubliez pas les dix commandements de la bible !

Puis, d'une voix encore plus tremblante qui surprit *Bouboule* que la faim tenaillait, il s'enflamma.

—Honore ton père et ta mère ! Tu ne tueras point ! Tu ne commettras point d'adultère ! Tu ne déroberas point !

—Arrêtez-moi ces sornettes ! grogna Gédéon, exaspéré, en posant sa main sur la bouche du prêtre. Vous me faites penser à ma mère...

—Ce n'est pas à vous de disposer de la vie ou de la mort des habitants de ce village, renchérit St-Amour qui avait retrouvé son énergie. Si certaines différences peuvent provoquer de la haine en vous, ne les laissez pas vous dominer, même si vous croyez qu'elles sont intolérables.

Voyant que le maire ricanait et se moquait de lui, il s'écria fermement :

—Dieu vous fera justice !

—Vous n'êtes pas sérieux, monsieur le curé !

La conversation se termina là, et le prêtre sortit sans même remercier son hôte. Dans l'embrasure de la porte, Gautier lui décocha un regard glacial en haussant les épaules, puis fit volte-face et ferma brusquement la porte. Il mit les mains dans ses poches et engouffra dans sa bouche des bonbons, comme pour s'empêcher de crier. Soulagé,

St-Amour se promet de ne plus jamais remettre les pieds dans cette maison. Complètement désarçonné, il se dépêcha d'enfourcher son vélo. Tel qu'il l'avait appréhendé, cette première rencontre ne s'était pas bien déroulée. Comment s'excuserait-il auprès des habitants de ne pas avoir réussi l'impossible ?

Pendant les semaines qui suivirent, il se passa des choses terribles. Gédéon commença à chercher d'autres adeptes. Quelques Autres des villages voisins, aussi maléfiques et voraces que lui, s'ajoutèrent à ceux qui se trouvaient déjà sous son commandement, histoire de profiter de son pouvoir, même si celui-ci était démoniaque et destructeur. Gédéon s'appropriait les terres des habitants sans défense et les vendait aux Autres sans le moindre scrupule. Il y avait bien quelques habitants pour lui résister, mais il s'en débarrassait d'une manière si effroyable, qu'on ne les revoyait plus jamais tant ils étaient terrifiés.

Sans relâche, les grandes et petites personnes perdaient la notion du temps. Sans les rayons du soleil, les battements joyeux de leur cœur se refroidissaient. Et comme Mio l'avait prédit, des familles entières pliaient bagage. Elles abandonnaient leurs terres aux mains des Autres et en pleine nuit, s'enfonçaient dans l'immense forêt.

Le soleil se cachait derrière les nuages et la pluie tombait souvent. Ce soir-là, bien emmitouflés, ils étaient assis côte à côte sur les marches de la crèche. Anxieux, Mio bavardait de sujets qui brouillaient l'état d'esprit de ZaZa.

— Dis-moi, ZaZa, pourquoi l'Être suprême permet-il que le soleil ne brille plus ?

— Le soleil ! Pourquoi demandes-tu ça, Mio ? Tu sais très bien que le soleil ne brille pas lorsqu'il y a des nuages dans le ciel.

L'adolescent baissa la tête. Sa mère n'avait pas complètement tort, mais en même temps, ce n'était pas entièrement la vérité. Lui seul savait pourquoi. Le soleil ne brillait plus depuis le jour où le mal avait posé les pieds au village. Il releva la tête et changea de sujet en y allant de cette question embêtante...

— Que signifie la vie pour toi ?

ZaZa n'avait pas commencé, encore moins terminé son primaire. Les sœurs avaient bien essayé de l'instruire, elle et tous les enfants de ce village, mais elles avaient dû renoncer. Les jeunes manquaient de concentration et, la plupart du temps, plutôt que d'écrire des lettres, ils dessinaient de grands cercles. Le comble de tout, c'est qu'ils oubliaient de se présenter en classe. Enfin, aucun habitant du village ne savait lire et écrire, hormis de quelques-uns dont l'intelligence était remarquable. Bo, le frère de ZaZa, en faisait partie. Mais pas elle, qui devait faire de son mieux pour argumenter avec Mio. Elle ne le rejetait jamais. Désarmée, elle l'interrompit.

— Je t'en prie, mon petit, une question à la fois, lui dit-elle, légèrement agacée. Je n'y ai jamais pensé. Pourquoi me poses-tu cette question ?

— Je n'en sais rien, répondit Mio en haussant les épaules.

Il baissa la tête et aperçut un ver de terre semblable à ceux qui sortent après la pluie. Au lieu de le mettre en bouillie comme le faisaient les enfants des Autres, il le prit doucement entre ses doigts et le déposa sur la terre humide. Ce geste frappa ZaZa, qui se remémora le jour où son père avait soigné une chauve-souris mal en point dans l'étable. Malgré son ignorance, il lui avait appris que tous les animaux jouaient un rôle très important sur Terre.

Un moment passa... Sachant qu'il aimait jouer, ZaZa colla son corps contre celui de Mio. Elle aussi aimait jouer. Comme lorsqu'elle était enfant et que son frère Bo la plongeait dans un délire. Doucement, ses doigts se posèrent sur le cœur de son fils.

— Regarde ici, c'est ton cœur, il bat. C'est ça la vie, dit-elle.

Elle riait en émettant de petites expirations saccadées. Puis, l'air de regretter ce qu'elle venait de dire, elle arrêta de rire et bougea les doigts. Mio aimait la magie de ses doigts. Ce n'était pas la première fois qu'il les remarquait. Ils étaient minuscules et aussi doux que de la soie. Ému, il murmura :

— Et la mort, ZaZa, sais-tu ce que c'est ?

Sans attendre de réponse, il enchaîna en disant :

— Pourquoi les gens doivent-ils mourir ?

La question transperça le cœur de ZaZa, qui ne savait que répondre. Elle examina le visage bouleversé que Mio levait sur elle et lui répondit de son mieux.

— Je crois que c'est parce que les gens finissent par être vieux.

Elle avait compris ce qu'était la mort. Comme une voleuse, celle-ci était venue lui faucher sa mère et son père, sans lui demander son accord. Et voilà que dans quelques années, elle lui enlèverait son bébé. Elle détestait la mort, ne l'avait jamais aimée et ne lui avait jamais fait confiance. Émotive, elle serra son enfant très fort contre elle et ajouta :

— La mort vient nous prendre ce que l'on a de plus précieux au monde.

D'une sensibilité à fleur de peau, Mio n'aimait pas la souffrance qu'il voyait dans les yeux de sa mère. Il renonça et choisit d'interpréter à sa façon les réponses qu'elle lui donnait. Aujourd'hui, la mort visitait les grandes et petites personnes du village et comme une voleuse, lui rendrait visite un jour sans s'annoncer. Un présage...

C'était un vendredi soir et il devait être à peine vingt heures. ZaZa leva la tête et vit passer le curé emmitouflé dans un manteau. Elle se souvint que la veille, Bo lui avait dit que les habitants du village, vu l'impuissance du curé, avaient frappé chez lui pour l'implorer de mettre un terme aux atrocités du maire Gautier.

Tour à tour, tous s'étaient trop facilement laissés tromper par les promesses du maire et de ses acolytes. Ils avaient compris trop tard que ces gens volaient leurs terres, les affamaient et les exterminaient. Honteux et sans défense, ils avaient sérieusement besoin d'aide, et Bo avait accepté d'y voir. Reprendre le village aux mains de ces Autres remplis de haine constituait une urgence, mais relèverait également de l'exploit... « Il vaudrait mieux faire quelque chose, Bo, avant que tout ne s'effondre », lui avait-on dit. Or, quel miracle pouvait-il accomplir ?

N'ayant jamais mis les pieds à l'intérieur de l'église, Bo se souvenait du jour où le curé, en furie, s'était présenté chez lui sans frapper. « Vous avez remonté cette église de vos propres mains, Bo, et jamais votre famille et vous n'y avez mis les pieds ! Pourquoi ? Et qui est-ce que j'y vois chaque dimanche ? Le maire, son frère Brutus, Françoise et enfin, tous ceux que vous appelez les Autres. Vous avez besoin d'être secouru, Bo ! Et Dieu est là pour ça. Ne l'oubliez pas ! ». Et St-Amour avait insisté afin que le jeune homme persuade tous les habitants du village de fréquenter l'église. Ne sachant quoi répondre, Bo avait promis, mais depuis, rien n'avait changé, hormis qu'il s'était mis à prier le soir. Il savait que la prière existait, mais n'avait jamais

prié. Un beau soir, à l'écart des habitants du village, il s'était mis à genoux, avait fermé les yeux et joint les mains pour prier.

Ce soir-là, il convoqua ses semblables au sous-sol du magasin général. Seule ZaZa ne pouvait s'y rendre, car elle refusait de laisser Mio sans protection. Le maire pouvait surgir à la crèche à tout moment et on ne voulait surtout pas qu'il connaisse l'existence de ce petit. C'était une affaire de vie ou de mort.

C'était déjà arrivé. Un jour, Gautier avait frappé à la porte de la crèche. L'ayant reconnu, ZaZa et Marguerite s'étaient empressées de cacher Mio au fond d'une armoire de la cuisine. ZaZa s'était alors penchée pour chuchoter : « Ne fais pas de bruit et reste bien tranquille. Marguerite va rester près de toi ». Plutôt confiante, elle avait ajouté : « Je reviendrai te chercher plus tard ». L'enfant avait compris et obéi. Grâce à toutes ces précautions, le maire Gautier n'eut jamais la chance ou la malchance de voir Mio. Le moment n'était pas encore venu.

Vingt heures sonnaient... Toujours assise près de Mio, ZaZa leva la tête et aperçut une quantité impressionnante de grandes et petites personnes accourir vers le magasin général pour prendre part au rassemblement. Tourmentée, elle pencha la tête vers son fils pour lui dire :

— Il est déjà très tard. Il faut aller dormir, Mio...

Le petit homme savait qu'il était tard. Mais pas trop tard. D'accord, il s'affaiblissait et ne détalait plus à vive allure. À présent, on arrivait à le rattraper. De même, ses yeux, qui ne scintillaient plus, étaient devenus bleu sombre. Par contre, il était toujours doté d'une intuition à toute épreuve. Il lisait et comprenait tout ce qui se passait dans le cœur ou dans l'esprit du maire. Il le voyait venir, de près ou de loin. Gédéon Gautier ne pouvait pas lui échapper. Mio entra, monta jusqu'au troisième étage et se recroquevilla dans son lit.

À peine vingt heures trente. À la crèche, ne régnait que le silence. Mio tournait et se retournait dans son lit, mais ne rêvait pas. Tout près, il entendait des râlements. Il plissa les yeux et tendit l'oreille. Peut-être cela provenait-il de la fermette ? Vêtu d'un pyjama à sa mesure, il se leva sans faire de bruit, descendit l'escalier et longea le rez-de-chaussée. Il sortit, se rendit jusqu'à la fermette et entra pour examiner

l'enclos des lapins. Rien à signaler. Soudain, quelque chose perturba tous ses sens. Une scène inattendue. Du coup, il tressaillit. Une bête gigantesque gisait là, en très mauvais état, près de l'enclos des lapins. Mio se ressaisit et, pour éviter d'effrayer l'animal, s'approcha à petits pas.

— Qui es-tu, toi ? demanda-t-il.

On aurait dit un chien errant, sauf qu'il ne s'agissait pas d'un chien, mais d'un loup. À part dans les livres, c'était la première fois que Mio en voyait un. La tête baissée, la bête le regardait curieusement de ses yeux rouges. Gémissant, elle se laissa caresser par la main de Mio, qui s'inquiéta lorsqu'il l'examina plus attentivement. Ce loup avait été attaqué. À preuve, les vilaines blessures sur ses flancs.

— Tu me sembles amoché. Tu as eu de la chance de t'en être tiré. Attends, je reviens !

Mio secoua son pyjama et repartit vers la crèche en courant. Là, il s'empara de l'escabeau dans la cuisine et pénétra doucement dans l'infirmerie. Pieds nus sur le comptoir, il se mit à chercher dans toutes les armoires un médicament pour soigner l'animal. Enfin, il ramassa un désinfectant pour nettoyer les plaies vives et des bandages pour les protéger. Ceci fait, il courut vers le loup, qui se trouvait toujours là.

— Je suis revenu ! Je vais te guérir, s'empressa-t-il de dire.

Avec mille précautions, il banda de son mieux les blessures. À défaut de pouvoir sourire, le loup plissa les yeux, comme pour le remercier. Mio s'allongea alors près de lui, heureux de s'être fait un nouvel ami. Il appuya sa tête sur le cou de la bête, et s'endormit.

Plus tard, lorsqu'il se réveilla, l'animal n'était plus là.

— Mais où es-tu passé ? s'étonna-t-il.

Pas de réponse. L'adolescent passa un long moment à fouiller chaque recoin de la ferme, mais en vain. Peiné, il retourna à la crèche et se rendormit. Rêvant qu'il frissonnait, il releva le col de son manteau jusqu'au cou. Après quoi, il marcha longtemps dans un couloir en faisant frôler le bout de ses doigts sur des poutrelles envahies de toiles d'araignées. Mio n'avait aucune idée de l'endroit où il avait mis les pieds. Soudain, il aboutit dans une sorte d'entrepôt qui ressemblait drôlement à une grange. Il y faisait presque noir. De grosses caisses cordées remplies de pommes de terre cachaient tous les murs de l'endroit. D'énormes poches de blé gisaient, coincées, donnant l'impression d'étouffer comme les nuages dans le ciel. « Mais où suis-je ? »

s'interrogea Mio. Il grimpa sur une, deux, puis trois caisses, et regarda à travers une petite fenêtre givrée. Il aperçut, tout près, une maison. Celle du maire ? Du coup, il comprit que ce couloir l'avait conduit dans la grange située à l'arrière de la maison de Gautier.

Curieux, Mio redescendit une à une les trois caisses. Il se laissa ensuite tomber sur les genoux et en ouvrit une au hasard. En furetant, ses mains impressionnantes s'activaient. Il y découvrit des fruits et des légumes frais, ainsi que du blé et des pommes de terre. Il y avait également des paquets d'écorce de bouleau dans lesquels se trouvait du sucre d'érable. Le garçon se gratta le crâne. Il savait maintenant que c'était dans sa grange que le maire cachait la nourriture, histoire d'affamer les habitants du village.

Rêvant toujours, il se remit à l'œuvre. Il ouvrit une autre caisse et y enfonça les doigts le plus profondément possible, pour en ressortir plein de petits cailloux. En les tâtant, il sut ce dont il s'agissait. Ce n'était pas des cailloux, mais des sous. En leur centre, il y avait autre chose, du papier doux et lisse. « De l'argent ? Pourquoi tant d'argent dans cette caisse ? » marmonna le petit homme en se grattant le crâne... « Comment le maire a-t-il pu se procurer tout cet argent ? »

En plus d'être colérique, gourmand, orgueilleux, Gédéon était un être avare qui n'en avait que pour son argent. Il vendait les terres des Grîne aux Autres et entassait l'argent dans ces caisses, à l'abri des curieux. Mio ne garderait pas cette trouvaille juste pour lui. Même si l'argent n'avait pas d'importance aux yeux des habitants du village, ceux-ci se devaient d'en être informés. Et c'est ce qu'il ferait.

Tout à coup, il ouvrit les yeux. Il était allongé dans son lit, et ZaZa touchait son visage imbibé de sueur brûlante. Il tremblait...

— Tu sors d'un mauvais rêve, Mio ? s'enquit sa mère.

Il avait déjà fait des rêves étranges, mais aucun comme celui-là. Ce n'était pas un bon rêve, mais la triste réalité. Pour ne pas perturber ZaZa, il répondit calmement :

— Ce n'était qu'un vilain cauchemar.

— Allez, rendors-toi, répliqua ZaZa sans insister davantage avant de s'éloigner.

Mio se retourna encore et encore dans l'espoir de se rendormir lorsque soudain, un caillou se heurta à l'une des fenêtres du dortoir. Intrigué, il se leva et aperçut César qui, les mains en entonnoir, criait à pleins poumons :

—Grouille-toi, Mio ! Il faut que tu voies quelque chose !

Et c'est à partir de ce moment que tout se précipita...

Curieusement, quelqu'un se tenait près de César. C'était une fille. Mio n'en n'avait jamais vu comme celle-là. Oubliant les cris de son frère, il se gratta le crâne et chercha. « Qui est-elle ? » Bouche bée, il la contempla d'un air subjugué. Elle avait de longs cheveux châains comme ceux des Autres et de grands yeux verts qui l'hypnotisaient. Elle portait une robe parsemée de fleurs de toutes les couleurs qui camouflait son corps jusqu'aux genoux. Nul doute, c'était une Autre.

En la reniflant, il nota qu'un parfum naturel s'évaporait de sa peau blanche, recouverte d'un fin duvet. Mmmm... elle sentait bon. Il l'avait déjà vue dans ses rêves, mais une seule fois. C'était la fille du docteur Blass et se nommait Chanelle. Incapable de prendre soin d'elle, son père l'avait abandonnée chez la sage-femme Olga, chez qui elle avait grandi.

—Allez, dépêche-toi, Mio ! continua de s'époumoner César en gesticulant de façon alarmante.

Retrouvant ses esprits, Mio comprit qu'il était temps d'agir. Mais sans l'aide de son jumeau, il ne pourrait y parvenir. Toujours pieds nus, il ouvrit la porte de la chambre de ZaZa, qui dormait à poings fermés. Même si elle était plutôt lente, jamais elle ne l'aurait laissé sortir à cette heure du soir. Il en profita de son sommeil pour s'éclipser tout en douceur. Dehors, la noirceur était presque tombée. Il faisait froid et le pauvre enfant ne portait qu'un pyjama deux pièces, une veste mince et des souliers trop coincés. En le voyant, César blêmit.

—Mais que t'est-il arrivé ?

—Bah... rien ! Pourquoi ?

—Regarde-toi, on dirait que tu as cent ans !

—Je suis ce que Dieu a créé de plus beau dans ce monde ! blagua Mio avec un sourire taquin et en levant les bras vers le ciel.

Voyant que sa plaisanterie était parvenue à faire rire ses interlocuteurs, il ajouta :

—Et tu le constateras bien assez tôt, crois-moi !

Confondu d'étonnement, César doutait. Surpris à son tour de l'accoutrement de son jumeau, Mio s'exclama :

—Et toi, tu portes de drôles de vêtements !

—Quoi, tu n'aimes pas mon déguisement ?

César portait un chapeau haut de forme, une cape noire et une canne, qu'il faisait parfois virevolter entre ses doigts. Impressionnés, les deux se scrutèrent en se souriant. Peu importe ce qu'ils étaient ou portaient, ils aimaient être ensemble. Mio s'approcha de la fille, plus grande et plus âgée que lui... probablement seize ou dix-sept ans. Gracieuse, elle allongea le bras et lui présenta la main. Souriant timidement, le petit homme, touché, baissa les yeux et regarda ses propres mains, avant de tendre la plus belle, que Chanelle saisit sans hésiter. Aussitôt, il sentit comme une petite décharge électrique. Conquis, il voulut tout savoir d'elle, ce qu'elle désirait, ce qu'elle rêvait, ce qu'elle mangeait. De toute sa vie, jamais il n'avait ressenti autant d'émotions. Soudain, la jeune femme baissa sur lui des yeux nébuleux et remarqua les cicatrices sur ses poignets. Avidé de savoir, elle demanda :

— Dis-moi, qu'est-ce que tu as aux poignets ?

— Rien d'important, crois-moi, répondit Mio en souriant maladroitement pour ensuite changer le cours de la conversation. Et toi, qui es-tu ?

Il désirait constamment entendre la voix de la belle inconnue, qui était aussi douce à ses oreilles que les notes d'un pianiste dans le silence de la nuit.

— Je suis Chanelle.

— Moi, je suis Mio.

— Oui, je sais qui tu es, répondit Chanelle avec un petit rire étrange.

Elle ne savait toutefois pas que le garçon devant elle jouissait de talents aussi rares qu'uniques. Une combinaison de talents aussi infinie et variée que la couleur de la peau ou les traits du visage. Elle ne savait pas non plus qu'il pouvait lire dans les pensées. Lorsqu'elle lui adressa un sourire, Mio sentit quelque chose de chaud au bas de son ventre. Impatient, César brisa cet instant magique.

— Suis-nous, maintenant, ordonna-t-il à son frère en posant une main sur son épaule.

— Pour aller où ?

Le visage aussi lisse que la surface d'un lac, César affichait cette expression imperturbable que lui seul possédait.

— Tu sauras lorsque tu verras.

Mio s'exécuta de bon gré, légèrement troublé, mais intéressé. Le trio emprunta la rue principale et bifurqua sur la route de sable.

Marchant devant, César manipulait sa canne entre ses doigts. Ses gestes étaient si rapides, qu'on aurait dit qu'il faisait tourner une roue à pleins gaz. Il s'arrêta pour prendre une pause, puis, d'un mouvement rapide, remonta sa cape sur son épaule. Il se retourna et aperçut Mio qui marchait à la suite de Chanelle. Non seulement il traînait, mais de plus, il haletait. Le pauvre aurait bien aimé avoir la force colossale de son jumeau. Or, privé dès sa naissance d'une santé de fer, il ne pouvait qu'assister à son déclin, qui s'intensifiait chaque jour davantage. Avec courage, il avança, les yeux rivés au sol.

Ils prirent le sentier de droite, celui que Gédéon n'avait jamais osé emprunté par peur d'y être attrapé par des nains et bouffé par des géants. Étroit, ce chemin était envahi d'herbes sauvages élevées. Malgré quelques minuscules traces de pas imprégnés dans le sol, il semblait peu fréquenté, comme si personne n'y avait jamais mis les pieds. Écartant les branches qui se multipliaient, le trio s'y engouffra plus profondément.

Soudain, Mio entendit un grognement. Il leva la tête afin d'en localiser l'origine. Le bruit semblait venir de nulle part et de partout à la fois. Puis, le grognement se tut et le calme revint. Plus loin, César prit un virage camouflé par des broussailles que lui seul connaissait. Après avoir remarqué une clôture placée en travers de ce virage, Mio, qui s'arrêta brusquement, sentit son cœur tressauter. Elle était hérissée de clous rouillés. Il se gratta le crâne, persuadé qu'il avait déjà vu cette clôture dans l'un de ses rêves. De ce fait, il savait que c'était le premier obstacle qu'il devait franchir. Perplexe, César souleva son chapeau et posa son œil sur son frère.

— Quelque chose ne va pas, Mio ?

— Dis-moi, pourquoi traverser cette clôture en particulier ?

Plutôt que de répondre à la question, le grand César afficha un air sérieux et dit :

— Je suis le seul à savoir que le fait de la traverser nous évitera de perdre du temps, beaucoup de temps.

Sans laisser à Mio le temps de répliquer, César s'éloigna de la clôture. Il agrippa sa canne d'une main et pressa l'autre en bas de son dos comme pour le maintenir en équilibre. Après quoi, il se pencha et s'élança d'une seule enjambée. Volant comme un chat agile, il atterrit de l'autre côté sur les deux pieds. Stupéfait, la tête de Mio fit un bond à l'arrière et son cœur se mit à palpiter. Il n'avait jamais rien

vu de pareil. Pourrait-il réussir pareil exploit ? Désirant impressionner Chanelle, il jeta un œil derrière lui pour s'assurer qu'il n'y avait personne et recula. Vers l'avant, il trotta et s'élança à son tour. Et hop ! Il sauta, roula, essaya de rebondir sur les pieds et, moins agile que le chat, prit peur et faillit hurler. Heureusement, il fut rattrapé par la main sécurisante de César, qui le souleva ensuite. Abasourdi, le petit homme se retrouva donc sur ses deux pieds. Son frère l'avait secouru.

— Désolé, mes jambes faiblissent, s'excusa-t-il, embarrassé. Grâce à toi, mes genoux ne sont pas ensanglantés !

César sourit avec un air de satisfaction. Restée à l'écart, Chanelle soupira, guère impressionnée par ces pirouettes de garçons irréflechies. Enjambrer la clôture était ce qu'il y avait de mieux à faire, et c'est ce qu'elle fit.

De nouveau sur le sentier, César ne pressait plus le pas, préférant se retourner pour observer Mio. « Pourquoi cette marche le fatigue-t-elle autant ? » se demanda-t-il. Mio se contentait d'avancer, parfois au petit trot, pour franchir les quelques pieds qui le séparaient de son frère. Tout à coup, ce dernier s'arrêta. Avec le bout de sa canne, il nettoya les broussailles tellement longtemps, qu'elles faillirent reluire. En fait, il façonnait un siège pour Mio pour qu'il s'y repose quelques instants. Une fois de plus, il rafistola le siège, étala une main et le lui présenta.

— Veuillez prendre place, votre éminence !

— Crois-tu vraiment qu'on va y parvenir ? s'enquit le garçon, un sourire affectueux aux lèvres, après s'être assis.

Il savait que son jumeau désirait tout autant que lui délivrer le village de l'emprise du mal, le maire Gédéon Gautier.

— Oui, souffla César.

— Tu es sûr de toi.

— Toujours, certifia César, songeur, en avançant le menton. Pourquoi es-tu si fatigué, dis-moi ?

Mio raconta alors qu'il souffrait d'une maladie plutôt rare, annonce qui ne fut pas sans attrister César.

— Puis-je faire quelque chose pour toi ?

— Non, je ne crois pas. Il n'existe aucun remède, répondit tristement Mio.

— Alors, tu vas mourir ? questionna César en scrutant l'horizon d'un air navré.

—Oui, mais je ne sais pas quand, fit savoir le garçon dont le grand frère admirait le courage.

—Tu n’as pas peur ? demanda Chanelle, chagrinée, en lui caressant le dos d’une main.

—Non, pas encore, répondit Mio les lèvres à demi souriantes.

—Allez venez ! Repartons avant que la nuit ne tombe, commanda César.

Quelques minutes plus tard, celui-ci s’arrêta devant une colline. Il posa sa canne sur le sol, releva la tête et lança d’une voix assurée :

—Il faut l’escalader.

«Un second obstacle à franchir ! Vais-je réussir à escalader cette montagne ? Je dois le faire», pensa Mio.

—Oh là là ! Crois-tu être capable de l’escalader seul ? chercha à savoir César, comme s’il avait lu dans ses pensées.

Cela dit, il replaça son chapeau, souleva les bras vers l’avant et ajouta :

—Moi, César le conquérant, je crois en toi ! Va ! Je te suis.

De sa gorge sortit ensuite un cri tellement puissant, que Mio, encouragé, se mit à grimper. Au tiers de la colline, il s’arrêta pour souffler, reprit son élan et grimpa à nouveau. Par malheur, une pierre sur laquelle il avait posé le pied se détacha. Du coup, il flancha. Chanelle voulut se porter à son secours, mais César la devança. Il empoigna rapidement son frère par le bras, et l’aida à se hisser jusqu’au sommet de la colline. Mio venait à peine de retrouver son souffle qu’il l’entendit dire :

—Et voilà la rivière.

Au sommet, coulait une rivière claire aussi lisse que du verre.

—Regarde-la bien. Ici, elle est moins profonde et donc, c’est le seul endroit où nous pouvons la traverser en sécurité, expliqua le grand avant d’allonger un bras vers la droite pour pointer un côté plus ombrageux de la masse d’eau. Plus loin, elle peut être surnoise et dangereuse.

Subitement, il devint soucieux. Collé contre lui, Mio sentait que quelque chose tracassait son jumeau, mais garda le silence.

—Poursuivons, enchaîna César.

À la file indienne, tout en s’agrippant aux arbustes, les trois comparses descendirent la colline pour rejoindre la rivière. Alors qu’ils étaient à mi-chemin, César leva la tête et constata que Mio zigzaguait

de gauche à droite et qu'il se dirigeait droit dans la rivière. « Où va-t-il donc ? » se demanda-t-il. Comme un professeur prévenant ses élèves, il adopta un air sérieux et cria :

— Attention ! L'eau est froide !

Tandis que les secondes s'égrenaient, Mio descendait la colline avec la plus grande des précautions. On entendait ses doigts qui grattaient la terre et qui éjectaient une fine poussière qui l'aveuglait. César, qui le regardait toujours, le taquina d'une voix pas trop rassurante...

— Lorsque tu nages dans cette rivière, il arrive souvent que le courant t'emporte ! Tu peux t'y noyer !

Alors que Mio zigzagait toujours, Chanelle, les yeux rivés sur lui, était éblouie. « Cherche-t-il à m'épater ? » se demanda-t-elle. Terrifié, il regardait la rivière qui l'avalerait bientôt comme le plus glouton des requins. C'est alors qu'un de ses pieds glissa. Alors qu'il craignait de rouler jusqu'en bas, ses longs bras parvinrent heureusement à freiner son élan juste à temps.

— Aaaaah ! hurla-t-il.

Cri qui fit s'envoler quelques corneilles éberluées. Égratigné et endolori, le petit homme se retrouva debout sur ses deux jambes. Rendu face à la rivière, il s'effondra.

— Impressionnant ! s'inclina César en l'applaudissant très lentement.

Fier de son exploit, Mio se releva en bombant le torse. Ils s'apprêtaient à rire aux éclats quand ils entendirent un bruit. Ayant aperçu quelque chose, Chanelle s'accroupit rapidement sur le sol. Alerté, César s'empressa de prendre la main de son jumeau et de le cacher derrière des buissons.

— Attention ! Regarde ce qui se passe, Mio, chuchota la jeune femme après les avoir rejoints.

C'était Brutus qui marchait en faisant balancer une corbeille accrochée à sa grosse main. Il y avait quelque chose qui bougeait à l'intérieur de celle-ci. Capable de deviner bien des choses, Mio se demandait ce qu'elle pouvait bien contenir. Dans ses rêves, il n'avait jamais rencontré Brutus. C'est pourquoi il était intrigué par sa présence...

— Qui est-il ? Et que transporte-t-il dans cette corbeille ?

— Je te présente Brutus, dit César à voix basse. Il est le frère de Gédéon Gautier. Malgré sa stupidité, il a découvert la rivière, mais ne l'a jamais traversée. Malheureusement, ajouta-t-il tristement, chaque

corbeille qu'il transporte contient un nouveau-né Grïne. Comme si de rien n'était, ce gros imbécile la dépose dans la rivière en espérant que le courant emporte l'enfant et que le pauvre se noie.

— Mais *nous* sommes là pour veiller et les secourir, poursuivit fièrement Chanelle.

— Qui ça, *nous* ? rétorqua Mio.

Chanelle n'eut pas le temps de répondre que Brutus s'arrêta subitement de marcher. À l'affût depuis quelque temps, il sentait qu'il se passait quelque chose d'anormal. Dans la rivière, il lâcha la corbeille et se sauva à la course.

— HÉ ! BRUTUS, OÙ VAS-TU ? hurla César tout en se levant.

Effrayé, Brutus courait sans se retourner. C'est là que Mio eut une vision étrange. Non pas une nouvelle, puisqu'elle avait déjà eu lieu. En fait, ce n'est que vers l'âge de sept ans qu'il avait pris conscience que ces visions concernaient l'avenir. Il avait treize ans. Il était presque un homme, maintenant. Pouvait-il empêcher ce qui arriverait bientôt ? Tout était devenu obscur. Il était prêt à sombrer dans la désolation lorsque César lui toucha la main pour le prier de se calmer. Puis il lui fit signe de grimper sur ses épaules. Mio crut qu'il blaguait, mais ce n'était pas le cas.

— Allez, grimpe ! lança son frère avec enthousiasme.

Il s'exécuta donc. À la poursuite de Brutus, César courait à grandes enjambées, pendant que Mio, le chapeau haut de forme sur la tête, se tenait fermement à son cou. Courant derrière, Chanelle, criait :

— Allez, courez ! Rattrapez-le !

Brutus avait une peur bleue de ce géant qu'il avait connu dans d'autres circonstances. Il en gardait de très mauvais souvenirs. Malheureusement, il se retourna, trébucha et tomba sur le sol. César le rattrapa, puis lui enfonça un pied dans son énorme ventre pour l'empêcher de fuir. Il n'hésita pas à rappeler à ce gros imbécile la mission que son frère Gédéon lui avait confiée.

— Alors, Brutus, crois-tu que ce soit en noyant les nouveau-nés que ton frère réussira à éteindre notre race ? Crois-tu sérieusement que nous allons vous laisser faire une telle chose ?

Chanelle arriva pendant que César pressait plus fort le ventre de Brutus, qui se lamentait. En même temps, le baraqué fixait Mio, qui lui, le regardait en se grattant le crâne. Ignorant que l'autre pouvait lire dans ses pensées, Brutus se demanda « Qui est ce petit vieillard ? »

Et pourquoi me regarde-t-il de cette façon ? » Concentré, Mio passait et repassait dans sa tête cette vision qui le torturait depuis des jours et qui se produisait à l'instant même...

— Cette fois, tu es fichu, Brutus, murmura César après s'être penché vers l'oreille du baraqué. Tu vas payer pour le mal que tu fais aux habitants de notre village.

— Laisse-moi partir, César ! pleurnicha Brutus.

Un bruissement vint interrompre ce règlement de compte. Mio leva la tête et aperçut deux étranges garçons d'une dizaine d'années qui avançaient vers eux. Tous deux déguisés en bête de foire, ils avaient une apparence pour le moins surprenante. De petite taille, ils avaient les cheveux jaunes comme le soleil et l'iris d'un rose pâle. Répondant au nom de Manchot, le premier affichait deux mains imparfaites, dotées de seulement un pouce. L'autre s'appelait Cyclope. N'ayant qu'un œil au milieu du front, il était borgne. « Des Grïne ? Mais d'où sortaient-ils ? » s'interrogea Mio. Cyclope tenait une corbeille contenant un bébé qui gazouillait, soit celle que Brutus venait de laisser tomber dans la rivière. « Ouf ! Ce bébé l'a échappé belle », se dit le petit homme. Assez étonnamment, César lâcha sa prise. Il s'occuperait de ce gros bêta plus tard. Sans demander son reste, Brutus en profita pour leur fausser compagnie.

— Sauve-toi avant que je ne me fâche ! s'écria César.

Il éclata de rire, se calma et déposa son jumeau sur le sol. Il était temps de procéder aux présentations.

— Les gars, je vous présente votre cousin Mio.

Manchot et Cyclope se regardèrent d'un air étonné. C'était la première fois qu'ils voyaient celui qui savait, voyait et entendait tout. Ensuite, César s'adressa à Mio.

— Ce sont des Grïne, tout comme toi. Ils habitent dans la forêt. Du matin au soir, ils surveillent le cours d'eau pour sauver les nouveau-nés de la noyade. Comme ils sont agiles et débrouillards, ils utilisent une longue perche pour récupérer chaque corbeille que Brutus dépose dans la rivière.

— Ils font un travail remarquable ! renchérit Chanelle.

Le temps passait et les deux garçons racontaient bravement, chacun à leur manière, tous leurs exploits. Le petit groupe se mit ensuite à plaisanter et à ricaner. Soudain, dérangé, Mio cessa de s'intéresser aux bravoures de Manchot et Cyclope. Il tourna curieusement la

tête, déposa une main au-dessus de ses yeux et plissa ces derniers. On aurait dit qu'il tentait de voir quelque chose au loin. Une bouffée d'air malsain et lourd le pénétra. Il se courba, mit une main sur son cœur, respira péniblement et s'étouffa. Il n'était pas bien. À la fois inquiet et intrigué, César l'observait attentivement. Renflant lourdement, son jumeau ne faisait aucun mouvement. La bouffée d'air malsain qui l'engourdisait se dissipa. Tremblante, Chanelle bredouilla :

— Que se passe-t-il, Mio ?

Le doigt du garçon s'éleva alors pour désigner le paysage lointain où il semblait y avoir de l'action. De sa main libre, il empoigna la jambe de César, qui se montra surpris de ce geste. Mio expulsa un faible chuchotement, comme s'il ne voulait pas qu'on l'entende.

— Regarde au loin !

— Je cherche, mais je ne vois rien ! répliqua César, intéressé.

— C'est une sensation étrange, confia Mio, comme si j'ai déjà vu ça dans un rêve. Regarde, là-bas, il y a des formes qui bougent. Tu ne les vois pas ?

César se dit que son frère devait voir vachement loin. Ce dernier déplaçait sans cesse les yeux, dotés d'une portée incomparable.

Soudain, il y eut des cris. Tout en écoutant, Mio remit une main au-dessus de ses yeux et s'efforça de voir de plus près. Il les apercevait. Alors qu'il distinguait des formes humaines, il se demandait bêtement s'il s'agissait d'êtres humains. Hésitant, il ne parvenait pas à bien distinguer le visage de ces gens, que la sueur envahissait. Puis, l'évidence lui sauta aux yeux. Sans qu'il n'y ait plus place pour l'hésitation, il pouvait maintenant voir Gédéon Gautier, qui, suivi de Brutus et des Autres, marchait sur la rue principale. Ils étaient armés de bâtons et de ceintures de cuir. Aussi, quelques-uns portaient des masques. Pourquoi ? Mio se souvenait que son peuple avait une très grande frayeur des masques. Il réfléchit, puis finit par comprendre. Dans sa tête, tout se remplaçait. Juste avant d'aller au lit, ZaZa lui avait confié un secret en lui parlant tout bas dans l'oreille, secret qui lui revint en mémoire. *« Ce soir, Bo convoque les habitants à une rencontre au sous-sol du magasin général pour trouver une façon de mettre un terme aux atrocités du maire. Ça va brasser. »*

Mio était à même de voir ce qui surviendrait dans peu de temps... Les habitants de son village étaient en danger. Le maire, Brutus et les Autres marchaient vers le magasin général pour les surprendre et les

terroriser. Était-il déjà trop tard ?

— Hé vous ! Arrêtez ! cria-t-il.

Hébétés, César et Chanelle échangèrent un regard, tandis que Manchot et Cyclope se figèrent.

— Que vois-tu donc que nous ne voyons pas ? questionna Chanelle en se tournant vers le petit homme.

Ce dernier voulut se gratter la tête, mais s'abstint. Il ne pouvait pas se permettre d'être distrait.

— Je ne sais pas dans combien de temps, mais le sang va couler au village.

Saurait-il, juste par la pensée, arrêter le massacre ? Il voulait courir pour freiner leurs ennemis, mais ceux-ci étaient trop loin. Les rejoindre ? Impossible. La distance entre eux était infranchissable. Trop tard ou pas, désireux de changer l'avenir de son peuple, il se concentra, respira longuement et cria :

— Hé ! les Autres, par ici !

Mais Gédéon et ses hommes prirent un détour et Mio les perdit de vue. D'un air mystérieux, il regarda César et dit sagement :

— Tu sens ce que je sens ? Du déjà-senti.

— Du déjà-senti ? Explique-moi...

Sachant que les habitants avaient besoin de son aide, Mio tourna le dos. Surpris, César avança le bras pour le retenir, mais malheureusement, il lui échappa. Dans un élan, Mio commença à gravir la colline.

— Reviens, ou tu auras des ennuis ! s'écria César en voyant son frère s'enfuir.

Du coup, il s'élança, puis, suivi de Chanelle, le rejoignit rapidement.

— Attends, Mio ! Nous t'accompagnons, lança-t-il.

— Tu auras besoin de notre aide ! spécifia Chanelle.

Rassuré, Mio grimpa une fois de plus sur les épaules de César. Laissant derrière eux Manchot et Cyclope, les trois rebroussèrent chemin. En cours de route, le petit homme leva les yeux vers le ciel. Inquiet, il annonça qu'il voyait venir un orage...

— Il se trame quelque chose de mauvais, ajouta-t-il. Le temps presse.

Un peu plus tôt, lorsque Brutus fut libéré du poids du grand César, il avait escaladé la colline, parcouru le sentier et traversé la route de sable sans s'arrêter. Hors d'haleine, il avait atteint la taverne. Au même moment, Gédéon, entouré des Autres, se préparait à rendre une petite visite à ces débiles qui s'étaient réunis au sous-sol du magasin général. Le maire avait été informé que cette rencontre avait pour but de comploter contre lui. À bout de souffle, Brutus était entré dans la taverne, puis s'était écroulé en bafouillant :

— Gédéon ! Gédéon ! À la rivière !

— Que se passe-t-il, encore, Brutus ? maugréa son frère.

— Ils ont tout découvert ! expliqua le baraqué en pleurnichant.

Exaspéré, Gédéon garda son calme et demanda :

— De qui et de quoi parles-tu ? Qui a tout découvert à la rivière ?

Brutus lui parla alors du grand César et d'un petit, très petit vieillard, dont il ignorait le nom.

— Crois-moi, Gédéon, cet être n'est pas un humain ! Il a un énorme crâne et des yeux sombres qui creusaient dans ma tête, baragouina-t-il, visiblement effrayé, pendant que des sueurs froides inondaient son front. Il me reniflait avec son nez, Gédéon !

Alors que Brutus se plaignait, Gédéon songeait à Françoise qui, le jour de son arrivée au village, lui avait interdit d'emprunter le sentier de droite. Or, il avait désobéi. Un bon matin, en le parcourant, son frère et lui avaient découvert la rivière, mais ne s'étaient jamais aventurés plus loin. Debout face à elle, Gédéon avait ordonné à Brutus d'y noyer les nouveau-nés dans le plus grand secret. « Je ne veux pas d'embêtements, tu as bien compris, Brutus ? Tous ces débiles doivent disparaître, ainsi que tous les Autres qui sont de leur côté, si c'est nécessaire ». « D'accord, Gédéon, ce sera fait », avait répondu le baraqué. Puis ce dernier suivit les ordres. Personne n'était au courant, ni les Laframboise ni le curé. Surtout pas ces débiles, bossus ou non. Mais ce soir-là, Brutus avait été pris sur le fait.

— Arrête de pleurnicher, le rassura Gédéon. Nous nous occupons d'eux plus tard. Suis-moi, nous allons rendre une petite visite à ces imbéciles qui se trouvent au sous-sol du magasin général.

Le maire ne voulait être atteint par aucun des habitants du village, encore moins attraper la maladie dont ils souffraient, celle de l'amour. Voilà qui lui enlèverait toute possibilité d'être le maître, celui

qui décide de tout, même du droit de vie ou de mort. Mais avant de régler le problème relatif aux bébés noyés, il fallait interrompre ce rassemblement aussi inutile que ridicule. Armés et masqués, ses hommes et lui avaient envahi la rue principale pour se rendre au sous-sol du magasin général.

CHAPITRE QUATRE

Au magasin général, dont le sous-sol était plein à craquer, la rencontre avait déjà commencé. Il n'y avait pas une seule chaise de libre. Certains avaient dû s'asseoir par terre ou rester debout au fond de la salle.

Les Laframboise avaient été invités à cette rencontre, ainsi que le curé St-Amour. Discrets, les trois avaient pris place à l'arrière, près d'un grand mâle. Bo chercha du regard le docteur Blass qui malheureusement, ne s'était jamais présenté le bout du nez.

Dehors, un furieux orage éclata et noircit le ciel. À l'avant, debout sur une simple planche de bois, Bo regarda l'heure sur une horloge grand-père accrochée au mur. Il était déjà vingt-deux heures. Le temps pressait et il perdait le contrôle. Comment calmer près de deux cents habitants empressés de donner leur opinion tous en même temps ? C'était une tâche trop lourde pour lui. Mais peu à peu, il parvint à apaiser tout le monde pour un court instant.

— Un à la fois ! s'exclama-t-il. Chacun pourra s'exprimer.

— Je ne sens plus le soleil réchauffer mes yeux ! articula très faiblement un homme aveugle.

— Il faut arrêter la pluie ! s'écria un autre, visiblement plus résistant que son prédécesseur.

— Nous allons tous mourir de faim ! se plaignit une personne située au fond de la salle.

Le ton montait. À la fois conscient et inquiet, un très grand individu se leva et lança :

— Comment les empêcher de nous enlever nos nouveau-nés ? Et que sont devenus ces derniers ?

Un silence se fit. C'était sérieux. Cet habitant avait raison. N'ayant jamais été confronté à une telle situation, Bo ne pouvait l'expliquer. De plus, comment s'y prendrait-il pour y mettre un terme ?

Ce soir-là, à la lumière de ce que lui révélaient ses semblables, il passa sa vie en revue. Dès son plus jeune âge, sa famille lui avait appris que l'amour crée et conserve, alors que la haine, au contraire, ronge et détruit. Il avait toujours considéré le mode de vie du village comme quelque chose qui allait de soi. Ses parents affirmaient que ce mode de vie avait toujours été, qu'il avait été créé par amour par ses

arrière-grands-parents bienveillants et qu'absolument tous leurs besoins étaient comblés. Bo avait un peu de mal avec cette histoire. Ses parents l'avaient prévenu qu'il ne devait jamais avoir envie de quitter le village, qu'il ne devait même pas y penser. « Ne laisse jamais cette idée te traverser l'esprit, fils, ce serait mourir sur-le-champ ».

Déconcentré par le bruit des chaises sur le plancher, Bo regarda l'horloge une seconde fois. La rencontre se prolongeait. Un habitant, ni trop bête ni trop sourd, laissa planer un doute. On soupçonnait le maire de récolter tous les produits de la terre et de les emmagasiner dans un lieu secret pour affamer le peuple Grïne.

— Paraît-il qu'il les cache dans sa maison !

— Est-ce la vérité ? s'inquiéta Bo qui n'en croyait pas ses oreilles.

On lui raconta alors que pour en avoir le cœur net, des habitants, ceux faisant partie des plus grands, avaient décidé de rendre une petite visite au maire, mais qu'à la dernière minute, gagnés par la peur, tous avaient rebroussé chemin, sauf le plus audacieux d'entre eux. Or, le maire avait terrorisé le pauvre bougre en lançant un énorme loup à sa poursuite.

— Un loup ? s'étonna Bo.

— Oui, un loup affamé, bégaya un petit habitant effrayé.

Depuis, le brave habitant était dans l'incapacité de raconter ce qu'il avait vu. Évidemment, en ce vendredi soir, il n'était pas présent dans la salle. Confus, plusieurs habitants nageaient dans le mystère.

Bo baissa les épaules. Il était acculé dans une voie sans issue. Il s'était levé le matin avec un inhabituel mal de dos, en plus de se sentir brûlant. Mais ce n'était pas la raison pour laquelle il voulait déguerpir chez lui au plus vite. C'est juste qu'il n'avait plus envie d'être là, de se trouver parmi eux. La veille, ZaZa lui avait avoué qu'il était le père de ses jumeaux. Du très grand César et du si petit Mio. Stupéfait ? Non. Même que cet aveu ne l'avait pas surpris le moins du monde, comme s'il le savait déjà. Mais en ce moment, il n'était pas certain de savoir s'il était réellement là ou s'il rêvait. Pas certain de savoir s'il faisait encore partie de cette race, de ce monde agonisant. Assommé par toutes ces confessions, il était effrayé.

Durant toute la soirée, les Laframboise et le curé s'étaient tus, préférant laisser les Grïne régler cette pénible situation entre eux. Aucune piste de solution n'avait été proposée par les habitants, qui

semblaient insatisfaits. Finalement, Bo se ressaisit. L'idée bonne ou mauvaise, farfelue ou pas, qu'il mijotait dans sa tête depuis quelques jours lui revint à l'esprit. Il prit donc la parole.

— Écoutez-moi ! J'ai quelque chose à dire.

Aussitôt, les habitants tournèrent la tête et posèrent leurs yeux plissés sur Bo qui souriait à demi. Son visage s'anima peu à peu lorsqu'il proposa :

— Et si on s'alliait aux Autres ?

Oh là ! là ! Décontenancés, ses interlocuteurs affichèrent simultanément un visage interrogateur. Plusieurs faillirent tomber de leurs chaises. Bo osa dire :

— Oui, si on s'alliait aux Autres pour construire et non détruire. Ce qu'ils sont, nous pourrions l'être ! Ce qu'ils savent, nous pourrions le savoir ! Nous pourrions partager nos terres, partager nos femelles et faire des enfants plus beaux et plus forts !

« Partagez nos terres ! Nos femelles !! Pour faire des enfants plus forts !!! Mais que veut-il dire ? » entendit-on dans la salle, alors que tous se jaugeaient du coin de l'œil. Partager ce qui leur appartenait ! Mais pourquoi feraient-ils ça ? De toute façon, ils n'avaient plus rien. Tout à coup, le silence se fit. Électrisé, Bo s'emporta.

— Que les Autres deviennent nos amis et non nos ennemis. Je crois que c'est la solution !

— Mais que dis-tu ? cria un petit habitant futé.

C'était le comble. Il fallait que quelqu'un intervienne. Du fond de la salle, la voix d'un habitant aussi intelligent que Bo se fit entendre.

— S'allier ! Partager ! explique-toi, Bo Grïne ! s'enflamma l'homme en respirant difficilement. Pour commencer, le diable Gautier m'a volé ma terre, ma propre terre, ainsi que celle de plusieurs d'entre nous. À ce moment-là, il n'était aucunement question, pour lui, de la partager avec nous. Il nous a tout volé... notre soleil, notre nourriture, nos enfants et notre joie de vivre. Nous n'avons plus rien.

Encouragé par les applaudissements, il s'emballa.

— Et de plus, nos femelles ne sont pas les femelles des Autres ! Elles sont à nous et ne donnent naissance qu'à notre progéniture. Notre race s'éteindra si nous les partageons avec les Autres.

Sous les applaudissements qui se firent plus forts, Bo reprit la parole pour empêcher son acolyte de poursuivre. Déterminé, il cria d'une voix devenue plus confiante :

—Grâce à cette nouvelle alliance, nos femelles pourraient enfanter plus rarement. Elles pourraient profiter de l'enfance de chacun de leur nouveau-né. Leur santé s'en porterait beaucoup mieux. De plus, nous pourrions manger à notre faim et récupérer tout ce que nous avons perdu, indiqua-t-il en pointant un doigt en direction d'une fenêtre. Plus loin, vit peut-être un autre monde, un monde qui nous est inconnu et qui s'offre à nous. Ensemble, nous pourrions le découvrir. Vous ne croyez pas ?

Ces derniers propos étaient désarmants. « Doit-on réellement se mélanger aux Autres ? S'ouvrir au monde ? Mais de quel monde nous parle-t-il ? » s'interrogèrent les habitants.

Il faut dire que ces êtres étranges n'avaient rien connu d'autre que le village Rieur. Non, ça ne passait pas et ça ne se passerait pas comme ça. Bo attendait. Un habitant se leva, puis avec une expression insondable dans les yeux, montra Bo du doigt.

—C'est scandaleux ce que tu viens de nous proposer ! vociféra-t-il avant de se retourner vers l'assemblée et de s'écrier : non, jamais aucun habitant de ce village ne s'unira avec le diable !

Après les applaudissements qui s'ensuivirent, l'habitant, furieux, regarda Bo droit dans les yeux et lui indiqua la sortie.

—Ce que tu proposes n'est tout simplement pas réalisable. Qui es-tu pour te permettre de nous donner de tels conseils ?

Convaincu que sa solution était la meilleure, Bo regarda le curé, qui s'épongeait le front. Déçu, il attendait de lui un appui... qui ne vint jamais. Puis, regardant Françoise, il ne lut dans les yeux que de l'impuissance. Muette depuis le début de la rencontre, elle tourna la tête vers son frère Ambroise pour lui dire :

—Ces habitants ont besoin de nous. Que faire ?

—Je n'en ai aucune idée, répliqua Ambroise en haussant les épaules. Je ne comprendrai jamais ce peuple, termina-t-il en chuchotant.

Bo n'insista pas. Penaud, il remit son manteau, et sans attendre que les habitants en furie le raccompagnent, il prit lentement le chemin de la sortie.

Il était vingt-deux heures quinze. Encouragé par l'amitié réconfortante de Françoise, Bo, lors de cette rencontre, avait amené ses semblables à partager leurs sentiments et à s'exprimer. Et quel meilleur endroit que le sous-sol du magasin général pour discuter en toute intimité ! Tous étaient persuadés qu'il s'agissait d'un lieu sûr. Ils s'y terraient comme des animaux fousisseurs dans leur abri. Or, tous se trompaient. Le mal était là, quelque part, qui les épiait...

Quand elle se leva, la chaise de Françoise émit un grincement. De même, on pouvait entendre le bruit causé par sa jambe de bois quand elle traversa la salle. Regardant par une fenêtre, elle n'entendait plus ce que disaient les habitants. Une neige mouillante venait de commencer à tomber. Dans la cour arrière du magasin, malgré la noirceur et la présence d'un petit habitant qui faisait le guet, elle apercevait les arbres recouverts de parcelles de flocons blancs. De ses yeux coulèrent des larmes aussi humides que ces flocons. Quelque chose la dérangeait, un mauvais pressentiment...

Au même moment, Bo, marchait lentement vers la maison en frappant quelques cailloux à l'aide de ses pieds. Il songeait à la réaction des habitants lorsqu'il leur avait proposé ce qu'il croyait être le mieux pour eux. Il se remémorait ces paroles de son père : « N'oublie pas, mon fils, que chaque famille Grïne doit se perpétuer à jamais ». À cette époque, Bo et tous les habitants du village acceptaient de vivre en dépendant les uns des autres. Or aujourd'hui, ce n'était plus le cas. Cette dépendance n'avait plus sa place, de même qu'elle n'était plus secrète. Les Autres existaient quelque part, comme ils avaient toujours dû exister. Bo le sentait au fond de lui-même. Leur venue au village avait changé leur mode de vie et d'une manière alarmante, on les anéantissait. Un flot de questions explosait dans la tête de Bo. Tout à coup, des bruits secs montèrent à ses oreilles. N'arrivant pas à bien saisir ce dont il s'agissait, il s'arrêta et se retourna.

Les Autres étaient là et marchaient vers le magasin général. Conscient que la bataille serait inégale, le Grïne revint sur ses pas pour alerter son peuple. Au bout d'un moment, celui qui faisait le guet leva la tête et l'aperçut.

— Ils arrivent !

Enfouis au sous-sol, les habitants reconnurent la voix de Bo Grïne. Terrorisés, ils se figèrent.

— Armés, ils arrivent !

Ces cris alarmistes engendrèrent un nouveau chaos. Dans la tête du petit mâle qui faisait le guet, tout se mélangeait. Ému, il essaya de crier quelque chose, mais rien ne sortait de sa bouche. Affolé, il se mit à courir dans tous les sens, à la recherche d'une cachette. Bo le saisit et le regarda droit dans les yeux.

— Suis-moi ! lui ordonna-t-il.

Puis les deux se précipitèrent au sous-sol du magasin. Effrayé, le petit mâle dégringola les marches et atterrit sur le sol. Personne ne vint à sa rescousse. Bo fixa ses pairs en gesticulant et hurlant :

— LES AUTRES NOUS ATTAQUENT !

Voyant la terreur sur son visage, les habitants prirent panique. Ne voulant pas rester là, ils se bousculaient et trébuchaient, dans l'espoir de trouver une porte de sortie pour échapper au diable. Toujours debout près de la fenêtre, Françoise resta figée. « Le maire savait qu'il y avait une rencontre ce soir ? Mais qui a bien pu le mettre au courant ? Suis-je la coupable ? » se demanda-t-elle.

Elle se souvenait que le matin même, elle avait crié au maire : « Vous avez volé leurs terres ! » La sachant du côté des habitants, Gédéon avait rugi : « VOLÉ ? MAIS CES TERRES SONT À MOI ». Le ton montait. « Ils les reprendront, croyez-moi ! » avait certifié Françoise avant de montrer la porte à ce vil personnage. « Sortez d'ici, monsieur le maire ! »

Gédéon souffrait. Il ne supportait pas de ne pas avoir ce que ces idiots d'habitants possédaient. Cela le renvoyait à sa propre médiocrité. Soudain, pris d'une colère noire, il s'était approché de Françoise et avait hurlé : « NON, PERSONNE NE VIENDRA JOUER SUR MES TERRES ! ELLES SONT À MOI ! »

Son interlocutrice avait reculé. « Vous allez tous me le payer cher ! » avait-il grogné avant de sortir. Les habitants *le* craignaient à cause de sa fureur, ce qui amusait Gédéon. Ils devraient plutôt *le* craindre à cause de ce qu'il avait fait et de ce qu'il pouvait faire. Les épier sans cesse...

Ce même vendredi, ses alliés et lui avaient pris le chemin le plus court pour se rendre à l'endroit où se rencontraient ces sorciers. Il voulait leur donner une leçon dont ils se souviendraient. Ces imbéciles devaient savoir que c'était lui le maître, et eux les esclaves. Faire de cette attaque un exemple, tel était le désir de Gédéon Gautier.

En envahissant le sous-sol, sachant que ces grandes et petites personnes avaient une peur effroyable des masques, quelques Autres ne se gênèrent pas pour en revêtir un. Brandissant bâtons et ceintures de cuir, emportés par une vague de haine, ils frappèrent leurs proies. « Quel gâchis ! Je suis coupable », se morfondait Françoise.

Paralysés, les habitants ne se protégeaient que le visage. Gémissants, ils ne se défendaient pas. Toujours aussi purs et naïfs, ils ne savaient même pas qu'on pouvait se défendre. Inquiet pour sa sœur, Ambroise bougea rapidement. Du regard, il fit un tour de salle, puis nota qu'elle était encore près de la fenêtre, figée comme une statue. Il la rejoignit et l'entoura de ses bras pour la protéger. Secouée de tremblements incontrôlables, la pauvre s'écroula doucement sur le sol. Des larmes brûlantes inondaient ses joues. Elle pleurait. Tout ce massacre était de sa faute.

— Viens, Françoise, sortons d'ici !

Elle se releva, mais trébucha sur un habitant écroulé sur le sol. Ambroise prit le temps de réfléchir et l'empoigna. Main dans la main, tout en évitant les fracas de vitre, ils sortirent par une porte secrète dont eux seuls connaissaient l'existence. Les cris d'effroi des habitants se faisaient entendre dans toutes les ruelles du village. Les Autres allaient les pulvériser. Françoise et son frère étaient persuadés que c'était la fin, que le sang des Grîne éclabousserait bientôt les murs. Seul Bo combattait. Ses coups pleuvaient à droite comme à gauche. En se retournant, il vit que les habitants se trouvaient dans un piteux état. En même temps, il repéra Gédéon qui se hâtait vers la porte de sortie. Sans attendre, il s'élança vers lui en boitant. Un Autre lui avait bousillé la jambe droite. Soudain, une colonne de lumière miroitante jaillit du plafond et l'aveugla. Du coup, il trébucha et tomba près du curé, qu'on avait lui aussi brusqué. Bo voulut lui venir en aide, mais St-Amour refusa.

— Ne le laisse pas nous échapper ! lui cria-t-il.

Sans se faire prier davantage, Bo se relança à la poursuite du maire qui hurla :

— NE ME TOUCHE PAS, FILS DE SATAN !

Gédéon tenta de rebrousser chemin, mais son adversaire se jeta sur lui. Le maire était pris au piège, envahi de vertiges. Les deux luttèrent brièvement, jusqu'à ce que Gautier comprenne que Bo avait le dessus. Habile manipulateur, il cacha son visage et gémit :

—Arrête ! Ne me fais pas de mal.

Mais ce n'était qu'une ruse. Pris de pitié, Bo desserra son étreinte. Soudain, Gédéon appela son frère à l'aide. Aussitôt, celui-ci lâcha la prise qu'il avait entre les mains, accourut et se jeta sur Bo, qui sous le poids de son assaillant, dut courber les jambes. Ses membres inférieurs bloqués, le Grîne ne pouvait plus bouger. D'une arrogance à faire dresser les cheveux sur la tête, Gédéon prit le temps d'essuyer le bas de ses pantalons.

—REGARDE, LE BOSSU, CE QUE TU AS FAIT DE MES PANTALONS ! vociféra-t-il avec une lueur démente dans le regard.

Dehors, le tonnerre redoublait d'efforts, au même titre que Bo, qui essayait vainement de se dégager. Le maire s'approcha de lui, le fixa dans les yeux et lui balança :

—Vous, les Grîne, et votre maladie d'amour, vous me faites pitié ! Vous êtes minables ! Qu'est-ce que vous avez dans le pantalon pour réussir à engrosser toutes ces femelles de deux, trois et même cinq bébés ? C'est à faire vomir ! Et toi, Bo Grîne, tu crois que tu me fais peur !

Cela dit, il s'approcha du visage de Bo, jusqu'à ce que leurs nez se touchent.

—Regarde-toi, maugréa le maire d'un air méprisant. Il faut quand même que je l'avoue, ajouta-t-il d'une voix mielleuse, tu me sembles un habitant courageux.

Puis il éclata de rire, non sans effrayer les grandes et petites personnes, qui reculèrent. Au même moment, une voix enfantine s'écria :

—Ça suffit, monsieur le maire !

La bataille s'arrêta aussitôt, comme si les belligérants souhaitaient prendre le temps de réfléchir avant de poursuivre. Mio se tenait dans l'embrasure de la porte, juché sur les épaules du grand César. Jusque-là, personne, au village, n'avait porté attention à ce petit pensionnaire de la crèche. Étonné, Gédéon tourna la tête. Sans qu'il n'ait le temps de répliquer, César ordonna au baraqué :

—Lâche-le, Brutus !

Stupéfaits, tous se tournèrent vers cette autre voix qui commençait à muer. Bloquant toujours les jambes de Bo, le frère du maire tremblait.

—Regarde, Gédéon ! Ce sont eux ! Tu vois, je ne t'ai pas menti ! pleurnicha-t-il.

D'un calme presque déconcertant, Gédéon s'avança lentement vers les jumeaux et grogna :

— Heureux de vous rencontrer, messieurs !

Soudain, une mouche vola et Mio l'entendit s'approcher. Le temps s'arrêta... Tout doucement, l'insecte se posa sur sa main et chatouilla sa peau ridée, ce qui lui procura une vive sensation de satisfaction. En s'émoustillant, la mouche se figeait, l'air de ne plus vouloir s'envoler. Finalement, Mio bougea la main et la mouche prit la fuite. Rêvait-il ? Non, ce qui se passait était bien réel. Sans se préoccuper du maire, le petit homme souleva le chapeau haut de forme qu'il avait sur la tête, activa ses yeux perçants et chercha Chanelle du regard. Elle était là, quelque part, mais ne se montrait pas...

Mis à l'épreuve, les sens du garçon s'enchaînèrent un à un. Du coup, il sut tout ce qu'il y avait à savoir sur le maire, y compris les rêves qu'il faisait, et même, ceux qu'il avait faits dans le sein de sa mère. En tendant une oreille, il l'entendit penser qu'à l'instant même, s'il était magicien, il les ferait tous disparaître. Gédéon sentait qu'il se passait quelque chose d'anormal, mais ignorait ce dont il s'agissait. Les jambes écartées, il avança d'un pas quand tout à coup, Bo cria :

— Ne touchez pas à ces enfants, monsieur le maire !

Il aurait plutôt voulu crier : « Ne touchez pas à *mes* enfants ! » mais s'était retenu juste à temps. Cet aveu aurait pu troubler ses jumeaux, et encore davantage les habitants, encore sous le choc. Préférant rester muets, ces derniers attendaient la suite...

L'imposante stature de César n'était pas sans impressionner le maire, qui rompit le silence.

— À qui dois-je m'adresser, au géant ou au nain ridé ? s'enquit-il en se pouléchant les lèvres. Ça devient de plus en plus intéressant, chuchota-t-il.

Puis l'ambiance devint lourde, trop lourde... Une seconde fois, César ordonna à Brutus de lâcher Bo Grine.

Ébranlé, Brutus lâcha Bo, qui une fois dégagé, se releva péniblement. Ignorant la présence de tous ces débilés autour de lui, Gédéon fit quelques pas. Une fois bien en face des jumeaux, il leva les yeux et scruta le nain juché sur les épaules du géant. Curieux, il poussa la tête presque à l'arrière et hurla :

— QUI ES-TU, PETIT VIEILLARD ?

Il avait crié si fort, que sa casquette glissa sur le sol. Avant de répondre, Mio prit le temps de demander à son jumeau de le déposer par terre. Bien qu'hésitant, César obtempéra, pendant que Chanelle s'inquiétait vivement. C'est que le maire ne pouvait faire qu'une bouchée de Mio. Elle lança un regard paniqué à César, qui répliqua d'un signe de tête pour lui signifier que malgré ses quelques centimètres, son frère savait se défendre. Celui-ci se planta devant le maire, posa les mains sur ses hanches et dit d'un ton qui se voulait pacifique :

— À l'instant même, je lis dans vos pensées, monsieur le maire.

Ce n'était pas suffisant pour apeurer Gédéon, qui plissa les yeux et se gratta le menton d'un air perplexe. Son interlocuteur était si petit qu'il dut se courber pour mieux l'examiner. Pendant ce temps, bien concentré, Mio lisait son passé et son avenir, avec l'impression de plonger un peu plus profondément dans ses sentiments. L'homme n'offrait même pas de résistance. Mio pourrait-il régler le problème à l'aide d'une simple parole ? Il tenta le coup...

— Vous ne pouvez rien me cacher, monsieur le maire.

Gédéon eut un mouvement de recul. Ce petit vieillard essayait-il de l'intimider ? « Allons, allons, reprends-toi, Gédéon. Ce n'est quand même pas cette mauviette qui te fera peur ». D'un calme presque renversant, Mio commença par lui parler de son passé.

— À cinq ans, Gédéon Gautier était un petit bonhomme qui croyait ce que lui disait sa mère : « Tu es possédé des sept péchés capitaux, tu es l'enfant du Diable ». Convaincu que c'était vrai, il obéissait aux ordres de sa mère. À douze ans, ce même petit bonhomme a tué son père. Faute de parents ou d'amis à qui se confier, il s'isolait, répétait sans cesse la prière des sept péchés capitaux et se mutilait. Plus tard, complètement désespéré, il a essayé à trois reprises de s'enlever la vie, mais sans y parvenir.

Ébranlé, Gédéon réagit. « Comment peut-il savoir tout ça ? » s'interrogea-t-il. Il voulut pleurer, mais en lieu et place, se boucha les oreilles avec ses mains. Mio en profita pour avancer d'un pas et porter un premier coup fatal...

— Vous êtes un être colérique, monsieur le maire, un avaricieux, un envieux, un orgueilleux...

La liste était si longue, que Gédéon blêmit et rougit en même temps.

— Je poursuis, monsieur le maire ? questionna Mio sans attendre de réponse pour poursuivre de plus belle. Vous êtes un gourmand, un paresseux et de plus, vous souffrez...

Essoufflé, le petit homme marqua une courte pause, puis reprit en disant :

— Vous souffrez d'une haine malade envers tout ce qui bouge, en particulier envers nous, les habitants du village Rieur. Mais pourquoi ? Qu'avons-nous fait pour que vous soyez si en colère contre nous ?

À nouveau, il s'avança vers le maire, qui lui, recula.

— En dépit de notre différence, nous sommes des êtres humains, tout comme vous. Vous nous détestez parce que nous avons ce que vous n'avez pas. De la bonté, de la générosité et de l'amour... Et c'est ça qui vous fait mal et qui vous détruit, enchaîna-t-il, tel un grand sage, en fixant l'Autre dans les yeux. Vos parents ne vous ont pas protégé. Élevé dans une famille où régnait un climat de terreur, vous n'avez pu développer aucune estime de vous-même. Vous vous sentiez nul, triste et coupable.

Gédéon ne pouvait que constater que ce petit vieillard avait tout juste. Posant un doigt sur sa bouche, il cherchait à déterminer la raison de sa haine malade envers les habitants de la terre et bien sûr, ceux du village Rieur. Tout était-il de sa faute ? Était-il né avec cette haine en lui ? Il n'en savait rien et ne le saurait jamais. Soudain, son poulx s'accéléra. Malgré la sueur qui perlait sur son front, il se donna des airs de tigre redoutable, enfonça l'index dans la poitrine de Mio et cria :

— Tu te trompes, petit vieillard ! Tu dis des sottises. Mon père me vénérât et ma mère m'adorait.

Sur la défensive, Gédéon n'avait encore jamais été confronté à la réalité qu'il redoutait ou qu'il jugeait comme étant inacceptable. Il refusait de *la* voir telle qu'elle était. Refuser la réalité l'empêchait-il d'exister ? Non, c'était son propre mécanisme de défense. Il avait mal, tout à coup. Il n'avait jamais été aimé et ça, il ne voulait même pas y penser. Ce petit vieillard le dénudait.

— ARRÊTEZ-LE ! commanda-t-il en s'époumonant.

Aussi abasourdis que lui par les propos de Mio, personne, pas même les Autres malveillants, ne bougeait. N'ayant pas le temps de digérer toute cette vérité, Gédéon reprit le dessus et dit :

—Tu peux te battre contre mes comparses, mais pas contre moi. Je suis grand et fort, alors que toi, tu n'es qu'une minuscule demi-portion.

À ces mots, tous prirent peur et reculèrent. Tous, sauf Mio, qui se souvint d'une légende qu'il avait lue et retenue. Il s'agissait d'une histoire dont la fin favorisait les petits comme lui et qui insufflait de l'espoir.

—Vous connaissez la légende de *David et Goliath* ? demanda-t-il au maire qui pour toute réponse, se contenta de plisser les yeux. Laissez-moi vous raconter...

—Je t'écoute, petit vieillard, accepta Gédéon, curieux, en se grattant le front.

Sagement, Mio narra cet incroyable récit...

—*Il s'agit d'un épisode de la Bible, également cité dans le Coran, dans lequel un adolescent, David, le plus petit des sept fils du berger Isai, a abattu le héros des Philistins, le géant Goliath, à l'aide d'un caillou lancé avec une fronde.*

Un long silence se fit. Gédéon n'avait pas du tout aimé cette histoire. À la fois anéanti et impressionné, il se tut. Comme *David*, Mio l'affrontait. Mais pas avec une fronde et un caillou. Non. Juste avec des mots.

—Vous n'êtes pas grand et fort, mais bien petit et faible, renchérit-il. Quant à votre cœur, il est cent fois plus méchant que celui de Goliath !

Personne n'osait intervenir. Il n'y avait plus rien à ajouter ni rien à faire. Ne se sentant aucunement intimidé par les derniers propos de Mio, Gédéon s'intéressa à la suite. Soucieux, il scruta malicieusement le petit être.

—Qu'est-ce que tu mijotes, petit vieillard ?

Durement affaibli par la concentration que cet affrontement verbal avait exigée de lui, Mio leva un doigt et montra la route de sable, avant de divulguer à la surprise générale :

—Ce n'est pas tout, monsieur le maire. Là-bas, dans votre grange, il y a de quoi nourrir un peuple entier. Elle déborde de caisses de pommes de terre, de poches de blé et de tout ce qui n'est pas à vous. Vous devez partager ces denrées avec nous.

Cela dit, il posa une main sur son cœur et s'arrêta de parler. Un second coup fatal pour Gédéon, qui a nouveau, recula. Estomaqués,

tous les habitants mirent une main sur leur bouche. Ce que ce petit venait de dire était incroyable. Des *Ça alors !* fusèrent de partout. Les habitants doutaient, mais en même temps, ne doutaient plus. Il y avait, dans la grange du maire, toute la nourriture pour suffire à leurs besoins. Encouragés, ils se tenaient derrière Bo et le poussèrent à agir. Revigoré, ce dernier s'exclama :

— Expliquez-vous, monsieur le maire !

Désarçonné, Gédéon, qui ne voyait aucune issue, délaissa le nain. Après quoi, il se retourna pour s'adresser au bossu en pointant Mio du doigt.

— Ce petit vieillard est un menteur ! lâcha-t-il dans une colère si rouge qu'il peinait à respirer. Il a été enfanté par le Diable, ce n'est pas un humain !

Bo ne saisissait pas très bien ce que le maire voulait insinuer. Que son fils était l'enfant du Diable ? Allons donc, impossible ! Il éprouvait du mal à réfléchir. Ce n'était pas la peur qui l'empêchait de bouger, c'était bien ce qui adviendrait de ses fils.

Mio écoutait. Même s'il pouvait impressionner par des paroles, même s'il connaissait le jour et l'heure exacte de la fin du règne du maire, il s'abstint de parler. César, qui ne bougeait plus, surveillait les réactions de Gédéon Gautier. Tout autour, malgré leur crainte, ses frères et sœurs, ainsi que ses cousins et cousines, se tenaient à l'unisson, comme ils l'avaient toujours fait. Gédéon analysa la situation. Ce n'était pas ce qu'il avait prévu. Ces minables lui tenaient tête et leur nombre le déstabilisait. Ainsi encerclé, ses chances de s'en sortir étaient nulles. Il repêcha sa casquette et la déposa calmement sur la tête. Ceci fait, il agita un doigt tremblant en direction de Mio.

— On se reverra, petit vieillard, menaçait-il avant d'avancer vers les habitants, qui reculèrent aussitôt. À partir de maintenant, ces rencontres sont interdites. Sinon, vous le regretterez amèrement. Croyez-moi !

Une lueur confuse dans les yeux, chacun essayait de comprendre ce qu'il venait de dire. Ce n'était pas clair. Mio observait le maire qui le regardait, muni d'un sourire qui arborait un air triomphant. Tel un héros, il sortit ensuite, suivi du baraqué insatisfait et des Autres mi-triomphants. Soulagé, Bo alla vers ses fils, les larmes aux yeux. Il souleva Mio et le serra fort dans ses bras, tout en empoignant César.

— Toi, César, je ne t'oublierai jamais.

C'est alors que le géant sentit un rapprochement... Bo considéra ses jumeaux avec un drôle d'air. Mio avait été parfait et ce que César avait dans le ventre lui plaisait bougrement.

— Vous deux, vous êtes incroyables.

Du plus profond de son cœur, il avait espéré les voir réunis un jour. Et voilà que la chose se produisait là, maintenant, sous ses yeux. Mio souriait, tout en se disant que Gédéon Gautier n'était toujours pas leur ami et que cette bataille n'était pas terminée. Du regard, il fit le tour de salle. Malgré leurs blessures, les habitants se donnaient la main. « La situation aurait pu être pire », pensa-t-il. Il était très tard lorsque tous les habitants, mines déçues, empruntèrent les ruelles pour se terrer dans leur maison. César et Chanelle, pensifs, rentrèrent chez la sage-femme, tandis que Bo raccompagna Mio à la crèche. Il devait être presque minuit lorsqu'il frappa à la porte, ce qui réveilla ZaZa.

— Mais c'est Mio ! s'écria-t-elle après avoir ouvert la porte.

Marguerite arriva sur-le-champ et posa les mains sur son visage.

— Qu'est-il arrivé à ce petit ? s'enquit-elle.

— Ne vous en faites pas, sœur Marguerite, ce n'est rien, la rasure Bo, sous le regard de ZaZa, qui se mit à pleurer. Mets-le au lit. Je te raconterai demain. Pour l'instant, je dois réfléchir à tout ça.

Après le départ de son frère, ZaZa ferma la porte de la crèche à double tour et garda l'œil ouvert toute la nuit.

Pendant son retour à la maison familiale, Bo se souvint des paroles de Mio. En particulier lorsqu'il avait accusé le maire de cacher dans sa grange des caisses de pommes de terre, des poches de blé et des sous. Gédéon avait nié. Or, Mio n'était pas un menteur. « Dès demain, j'irai frapper à la maison du maire pour lui sommer de nous remettre toute cette nourriture », décida-t-il. Il s'arrêta, et continua de réfléchir. Il n'aurait pas le courage de l'affronter seul. « Que faire ? Demander l'aide des Laframboise ? Oui, c'est une bonne idée ».

Un peu après minuit, le calme était revenu au village. Seul chez lui, Gédéon maudissait tous les Grîne. Sa haine contre ces bossus ne cessait de le tarauder. Il les soupçonnait d'être des sorciers et de pratiquer le rituel des maléfices avec l'aide du diable. Il les haïssait et savait pourquoi. Il détestait Bo parce qu'il était bossu, oui, mais pour d'autres raisons également. Le grand César l'impressionnait, mais c'était plutôt le petit vieillard qu'il craignait. Ce dernier, qui venait de le ridiculiser devant tous les Autres, risquait de bousiller tous ses

plans. Cette petite personne était plus dangereuse que le diable lui-même. Résolu, Gautier hurla le châiment qu'il comptait imposer à ces habitants de malheur :

— VOUS PÉRIREZ TOUS, ENFANTS DU DIABLE ! TOI, LE PREMIER, PETIT VIEILLARD !

CHAPITRE CINQ

Septembre 1973

On n'entendait que le vent frapper doucement aux carreaux de la maison de la sage-femme, qui était silencieuse. Elle était assise sur une chaise, tenait ses deux nattes avachies et se mordait les doigts dont le sang coulait. Elle se sentait horriblement coupable d'avoir participé à l'extermination des nouveau-nés. Coupable d'avoir abandonné son peuple aux mains de cet ignoble personnage. Lorsqu'une femelle donnait naissance à plus d'un nouveau-né, elle courait chez le maire pour l'en informer. Pour la récompenser, Gédéon lui remplissait les bras de nourriture et les mains de pièces qui brillaient comme de l'or. Sachant qu'elle avait mal agi, Olga ne pouvait plus vivre avec ce sentiment de trahison.

Tourmentée, elle décida donc, ce matin-là, qu'il était temps de dire la vérité aux habitants. À commencer par César. Ce dernier avait le droit de savoir qui était sa vraie famille. Il était temps qu'il sache toute la vérité. Et puisqu'il était là, face à elle, le moment ne pouvait être mieux choisi. Elle se leva, tisonna la braise du poêle, mit l'eau à chauffer et contempla les flammes du feu avant de commencer son histoire.

— J'ai toujours su qu'il fallait que je te mette au courant, dit-elle d'une voix douce. Mon César, je me demande si c'est moi qui suis la mieux placée pour te parler, mais je me sens prête à le faire.

Ayant confiance en elle, l'adolescent lui lança un regard bienveillant. Elle prit place face à lui, soupira comme si c'était son dernier potin et raconta :

— Une nuit du mois de juin 1960, ZaZa Grïne a frappé à ma porte. Elle n'avait que quinze ans, lorsqu'elle vous a donné la vie. Vous êtes nés ici, Mio et toi, dans cette maison.

Ne réagissant pas très bien, César gardait le silence. Il savait qui était ZaZa Grïne, cette femme qui l'avait toujours regardé avec un drôle d'air. Mio était son jumeau ? Était-ce là une révélation qui l'étonnait ? Non, pas vraiment. Il avait toujours ressenti le besoin d'être près de lui et de le protéger. Olga pencha la tête comme si elle songeait à quelque chose d'attendrissant et de navrant en même temps.

— Je t'ai nettoyé et remis entre les mains de ta mère, qui a déposé un baiser sur ton crâne. Il était clair que ce geste lui faisait mal. Lorsqu'elle t'a remis dans mes bras, tu n'as versé aucune larme.

Parcouru d'un frisson, César s'approcha près du feu qui crépitait. Il n'aimait pas beaucoup ce qu'il entendait et c'est pourquoi il désirait qu'Olga se taise. Or, voyant bien que cette dernière était emportée par l'envie profonde de lui apprendre toute la vérité, il se concentra et demanda :

— Et lui, qui est-il ?

Il parlait de Bo Grïne, qui la veille, l'avait serré contre son épaule comme un père reconnaissant l'aurait fait avec son fils. Il ne fut donc pas étonné, lorsqu'Olga répondit :

— Bo Grïne est ton père.

César n'eut pas le temps de réagir qu'elle se jeta à genoux pour lui encercler les jambes à l'aide de ses minuscules bras. L'heure était venue de révéler la suite.

— Il y a autre chose que je dois t'avouer.

En ayant assez entendu pour l'instant, César bougea.

— Je m'en veux énormément, poursuivit sans hésiter la sage-femme, d'avoir participé à l'extermination des nouveau-nés.

— Taisez-vous ! s'écria le garçon en lança un regard suppliant et en se bouchant les oreilles. Ne dites plus rien.

— Je suis coupable ! continua néanmoins Olga en sanglotant.

Même s'il ne voulait plus rien entendre, César entendait. Renversé, il baissa la tête et murmura tristement :

— Qu'avez-vous fait, Olga ?

Son interlocutrice se tut et baissa les yeux. Avec finesse, comme si elle voulait lui faire oublier ce dernier aveu, elle pointa sa cheville du doigt.

— Regarde cette tache rouge sur ta cheville.

César bougea la jambe, sur laquelle il n'avait porté aucune attention particulière avant ce moment.

— Cette tache vous liera tous les trois jusqu'à la fin des temps.

Comme il en voulait à Olga d'avoir abandonné sa propre race aux dépens d'un psychopathe, d'un fou furieux. Il avait mal à son cœur et n'éprouvait plus que du dédain pour elle. Lorsqu'il fit quelques pas, elle voulut le rattraper, mais il la repoussa. Désarmée, elle tomba sur le sol, triste et désolée.

—Non ! Attends, ne pars pas ! le supplia-t-elle. Ne fais rien qui puisse te nuire ou nuire à tes frères et sœurs. Promets-le-moi !

—Je ne peux rien vous promettre, répliqua-t-il après s'être arrêté et retourné vers elle.

Olga avait-elle vraiment pleuré en lui avouant sa participation à l'extermination des nouveau-nés ? Elle lui avait raconté cela comme du plus banal des gestes ? Il était confus. Tout se mélangeait dans sa tête. Cette femme l'avait adopté dès sa naissance et avait pris soin de lui. Était-elle devenue aussi vile que le maire ? En était-elle venue à représenter le mal ? Elle lui avait dit le nom de sa mère, de son père, et avoué qu'il avait un frère jumeau. Tout ça, en seulement quelques minutes. Elle lui avait raconté *son* histoire, et non *leur* histoire. César ne la haïssait pas pour autant. Comme toutes les grandes et petites personnes de son village, il ne connaissait pas ce qu'était la haine. Il lâcha plutôt vers elle un regard de pitié, se détourna et sortit.

À toute volée, il emprunta la route de sable, prit le sentier de droite et se rendit jusqu'à la rivière. Dès qu'il y fut, il souleva sa canne, la fit glisser lentement sur les épaules, puis la tint fermement avec les mains, comme s'il s'agissait d'un sac lourd. Or, ce n'était pas sa canne qui était lourde, mais bien son cœur. Le pauvre garçon était incapable de le dominer dans sa poitrine. Il s'allongea sur le sol. Ce faisant, son chapeau se frotta à la terre humide et bascula. Il n'en fit aucun cas, comme si ce chapeau ne lui appartenait pas. Ayant froid, il s'enveloppa avec sa cape en se disant que son jumeau et lui étaient aussi différents que le jour et la nuit.

Lorsqu'il avait vu Mio pour la première fois, il avait failli tomber à la renverse tant ses yeux s'étaient sidérés devant un si petit bonhomme. Il rit. Malgré tout, le géant qu'il était avait besoin du petit homme, qui incarnait son autre moitié. Ce que Mio avait, manquait à César, et ce que César avait manquait à Mio. Seraient-ils un jour en mesure de collaborer comme de vrais jumeaux ?

César s'agenouilla, posa les mains sur sa tête et regarda la rivière couler. Cette rivière où on avait englouti des centaines de nouveau-nés. D'une voix mal assurée, Olga venait de lui avouer que pendant des années, elle s'était fait la complice du maire Gédéon Gautier, moyennant de la nourriture et des sous. Quelle horreur !

Il se frotta fortement les mains sur le visage. Le fait de connaître maintenant toute son histoire l'empêchait de raisonner calmement.

Était-il intrigué, anéanti ou ennuyé ? Il remit son chapeau haut de forme sur sa tête, plus déterminé que jamais à reprendre le village des mains du mal. Mais juste avant, il devait faire une chose encore plus urgente. Son jumeau était sérieusement en danger. « Que faire pour le mettre à l'abri ? » s'interrogea-t-il. Soudain, son visage se figea. Il venait d'avoir une idée géniale...

Dans la forêt, il y a bien des années, Albinos, un centenaire, avait créé un lieu que l'on appelait le *refuge*. Ensoleillé toute la journée, c'était un lieu de délices impénétrable. Protégé d'un côté par de magnifiques montagnes et de l'autre, par un long fleuve teinté de bleu et de vert, il abritait les grandes et petites personnes qui avaient déserté le village. Loin des Autres, elles s'y sentaient à l'abri du danger, sans oublier tous les nouveau-nés sauvés de la noyade qui s'y multipliaient. Malheureusement, malgré le bien-être que ce *refuge* leur apportait, il leur manquait le village Rieur. Juste et droit, Albinos avait promis aux nouveau-nés qu'ils le reverraient sans doute.

C'est alors qu'un jour, avec César en tête, une armée de petits guerriers s'était formée au *refuge*. Tous les jours étaient consacrés à les préparer au combat. Ils n'avaient qu'un seul désir, reprendre le village Rieur qui se trouvait sous l'emprise du mal. Petit à petit, ce désir finit par prendre toute la place. Du matin au soir, on les entendait vociférer des paroles à saveur guerrière pour se pousser à aller au-delà de leurs limites. « GRÏNE ! GRÏNE ! TOUS ENSEMBLE NOUS COMBATTRONS ! GRÏNE ! GRÏNE ! TOUS ENSEMBLE NOUS REPRENDRONS NOTRE VILLAGE ! » Impatients de revoir leurs mères, les enfants piétinaient et laissaient sur la terre florissante et riche des traces de pas ignorées de tous. « Gédéon Gautier ignore tout de ce refuge. Mio y sera bien à l'abri », se dit César. Il leva les yeux au ciel et émit un son aigu avec la bouche, tel un cri de rassemblement.

Olga pleurait ses beaux espoirs perdus. Criblée de remords, il lui fallait retomber sur terre. Même si elle n'était pas plus haute que trois pommes, lorsqu'elle se revigorait, la sage-femme avait une façon bien à elle de s'exprimer. Dans un va-et-vient, elle se frappa la poitrine avec les poings et hurla comme un gorille sur le point d'attaquer :

— GÉDÉON, TU N'AURAS JAMAIS MIO GRÏNE !

Pieds nus, elle se précipita à l'extérieur et parcourut la rue principale, gagnée par un urgent besoin de lumière. Considéré autrefois comme la vie même au village, le réconfort de cette lumière l'avait abandonnée à jamais. Tandis qu'Olga courait vers la crèche, les premières lueurs du jour apparaissaient graduellement. Malgré les bouleversements de la veille, sœur Marguerite traînait à la grande cuisine. Préoccupée, elle préparait docilement les repas du jour. Pour se calmer, elle chantonnait en exécutant des mouvements saccadés de la tête. Elle essayait de faire le plus rapidement possible, car à tout instant, le petit *roi* pouvait surgir de quelque part... D'un coin de la cuisine, d'une armoire... qui sait ! Puis, Marguerite ricana. Voilà quelque temps, déjà, que Mio ne visitait plus la grande cuisine. Soudain, la sœur sursauta et arrêta de chanter lorsqu'un grand coup retentit. Un puissant *TOC ! TOC !* Du coup, l'assiette qu'elle tenait entre les mains s'échappa et finit en miettes sur le sol. « Oh ! Dieu du ciel ! Mais qui frappe à cette heure-ci ? » se demanda-t-elle.

C'était Olga qui faisait ainsi trembler l'épaisse porte de la crèche. *TOC ! TOC ! TOC !* Irritée, Marguerite sortit de la cuisine et se rendit au parloir. Au même moment, ZaZa, empressée, entra en collision avec elle.

— Oh, pardonne-moi ZaZa ! s'excusa Marguerite en la rattrapant à la hâte. Tu es si petite ! À peine si on te voit.

— Ce n'est rien Marguerite, ne vous en faites pas pour ça, sourit ZaZa en se frottant les mains avant de replacer sa chevelure.

Un *TOC ! TOC !* encore plus puissant les déstabilisa de nouveau. Elles se regardèrent, puis se dirigèrent une à la suite de l'autre vers la porte. Accoutrée de sa robe de nuit, c'est ZaZa qui ouvrit. Elle se figea en trouvant Olga toute penauda sur le pas de la porte.

— Olga, qu'est-ce que vous faites ici avec les pieds nus ? questionna Marguerite, avant de remarquer l'air coupable qu'affichait leur visiteuse. Entrez, vous allez prendre froid.

Traînant de minuscules pieds froids, Olga s'exécuta. Marguerite lui offrit un siège, mais elle préféra rester debout.

— Que se passe-t-il, Olga ? Vous êtes toute pâle, on croirait que vous avez vu un revenant, s'étonna ZaZa.

Chancelante, la sage-femme fléchit les genoux. Voyant cela, Marguerite accourut vers elle et lui agrippa un bras.

— Asseyez-vous donc, Olga.

Soutenue par Marguerite, la sage-femme s'assit sur le canapé, jambes écartées. Enfin, elle fixa ZaZa, lui prit une main et lança :

— Écoute-moi, ZaZa.

Cette dernière vit de l'effroi dans les yeux de leur visiteuse. D'une voix tremblante, Olga lui asséna tout un coup :

— Mio est en danger, *il* lui fera du mal.

— Qui ? Qui veut lui faire du mal ? paniqua ZaZa.

En entendant ces mots, Marguerite se mit une main sur la bouche, perdant à jamais le goût de sourire et de rire. En peine, elle s'effondra sur le canapé, près d'Olga, qui honteuse, pleurait de désespoir. À la surprise générale, celle-ci finit par avouer :

— Je vous ai tous trompés. Pardonnez-moi...

— Quoi ? Que dites-vous là ? s'exclama Marguerite dans un regain d'énergie.

— Vous me faites peur, Olga ! enchaîna ZaZa.

— Il m'avait tant promis, pleurnicha Olga. De la nourriture, des sous et le bonheur de connaître autre chose que ce village.

ZaZa devint soucieuse. Que s'était-il passé lors de cette rencontre ? Bo lui cachait-il quelque chose ? Ce matin-là, Olga lui apprenait que pendant des années, elle était la complice du maire et que son fils Mio était en danger. Elle se maîtrisa, soupira et prit les mains de la sage-femme entre les siennes. Éprouvant une sensation de bien-être grâce à ce contact, celle-ci poursuivit ses confessions. Lorsqu'elle en eut terminé, ZaZa lui accorda son pardon.

— Ce n'est pas votre faute, Olga. Surtout, promettez-moi de protéger Mio du mal.

Olga opina de la tête. Ancrée de tout son poids dans le canapé, Marguerite sut dès cet instant qu'elle ne reverrait plus jamais Mio. Elle se leva, prit le chemin de sa chambre et s'y terra comme un animal pour quelques jours plus tard.

Au même moment, Mio, allongé dans son lit, dormait. Il rêvait qu'il entendait Olga parler avec ZaZa. Elle lui disait qu'il devait quitter la crèche dans les plus brefs délais, qu'il devait s'éloigner de sa mère et de la bonne Marguerite. S'agrippant à sa vieille barboteuse, le petit homme tournait sans cesse dans son lit, alors que son rêve se mêlait au flot de larmes silencieuses qui coulaient abondamment sur ses joues. Dans son rêve, ZaZa était là, près de son lit, et le bordait pour la nuit. « Pourquoi dois-je partir si loin de toi ? » demanda-t-il,

malgré qu'il connaissait la réponse à cette question. Après avoir pris le temps de trouver les bons mots, ZaZa répondit tristement : « Tu vas habiter chez Olga jusqu'à nouvel ordre ». Toujours dans son rêve, Mio ne posa aucune autre question et ne leva pas non plus le petit doigt en signe de protestation, comme il l'avait fait le jour de ses six ans.

Ce jour-là, il avait tapé du pied et s'était écrié :

— *Non, ZaZa ! Je ne veux pas aller à « l'école des Autres ».*

— *Il te faut y aller pour apprendre à lire et à écrire.*

— *Je sais déjà lire et écrire !*

— *Alors, tu apprendras autre chose.*

— *Quoi donc ?*

— *Tu te feras de nouveaux amis.*

— *Non, ZaZa ! les enfants de « l'école des Autres » ne seront jamais mes amis. Ils se moquent de moi.*

Située juste à l'arrière du presbytère et créée pour instruire les enfants des Autres, Mio était le seul enfant de la crèche à fréquenter cette école. Une véritable épreuve pour lui. Les enfants des Autres le tournaient en ridicule et allaient même parfois jusqu'à le tabasser. Et si ce n'était que ça...

— *Pourquoi se moquent-ils de toi ?*

Chagriné, le garçon avait tapé du pied une seconde fois, puis haussé le ton.

— *Parce que je suis différent ! Je ne suis pas comme eux.*

Triste de constater que ZaZa portait peu d'attention à ce qu'il lui disait, il avait baissé le ton et murmuré pour lui seul :

— *Je crois qu'ils ont peur de moi, ZaZa.*

— *Monsieur le curé dit que l'école, c'est bon pour toi !*

Connaissant ZaZa, Mio savait qu'aucune de ses objections ne la ferait changer d'idée. Si le curé s'en mêlait, c'était peine perdue. Il s'était donc tu.

Bousculé, le petit homme se réveilla tout en sueur. Il avait rêvé du jour de ses six ans. Un rêve effrayant. Mais ce n'était rien. Il avait aussi fait un autre rêve, celui dans lequel il devait quitter au plus vite ZaZa et la bonne Marguerite. Le temps pressait...

Toujours couché dans son lit, il entendit des sanglots étouffés émis par ZaZa. La visite et ses aveux désastreux de la sage-femme l'avaient complètement terrifiée. Accrochant la vieille barboteuse à ses mains, Mio se leva. Souvent, il allait rejoindre sa mère. Elle le

prenait alors dans ses bras, le collait tout contre sa poitrine, puis se mettait à danser et à tourner sans cesse en chantant : « *Un... deux... trois...* » Chaque fois, le petit homme riait et lançait des cris de joie en applaudissant. « Encore ! Encore ! » s'écriait-il.

Il était très tôt lorsqu'il gratta sur la porte de la chambre de ZaZa. Des grattements aussi légers que ceux d'une petite souris. ZaZa repoussa les couvertures, se leva péniblement, s'approcha prudemment de la porte et ouvrit.

— Que fais-tu ici, Mio ? bredouilla-t-elle.

Traînant aux pieds de Mio, la vieille barboteuse attendait patiemment son sort. Dans un geste qui déconcerta ZaZa, il la tira.

— Je ne veux pas de ta barboteuse. Retourne dans ton lit, marmonna-t-elle tristement.

Sans mot dire, Mio la lui offrit quand même.

— Arrête ça. Tu me fais peur, sanglota-t-elle.

Rien ni personne, pas même la vieille barboteuse, n'aurait pu empêcher Mio de quitter la crèche. Il laissa tomber le vêtement aux pieds de sa mère qui, sidérée, resta figée un long moment. Les mains vides, le garçon tourna les talons et remonta au troisième étage. Là, il fit son maigre baluchon et revêtit le manteau de Jo, dix fois trop grand pour lui. Il sortit de la crèche et marcha en direction de la maison de la sage-femme pour y retrouver son jumeau qui le protégerait et Channele qui faisait palpiter son cœur.

C'était l'été indien. Sans être froid, l'air était sec. D'épais nuages avaient obscurci le ciel. Un orage se préparait. Triste, Mio pensait à Marguerite qui avait affirmé que cet été indien serait bientôt du passé. Heureusement, celui-ci se prolongeait.

Alors que l'adolescent parcourait la rue principale qui à cette heure, était dégagée, les pensées se bouscuaient dans sa tête. Jour après jour, il acceptait sans se plaindre la pénible progression de cette maladie qui lui enlèverait la vie dans quelques années. S'il était devenu un enfant-veillard, ce n'était pas sa faute ni celle de personne, encore moins celle des Grîne. Malgré cela, il se sentait coupable de quelque chose dont il n'était pas plus responsable que la pluie ou le beau temps. Tout autant que lui, son peuple était condamné s'il n'empêchait pas Gédéon Gautier de l'anéantir. Ce n'était pas par hasard, que ce matin-là, son destin l'envoyait à la maison d'Olga.

Des nuées de corbeaux criaient bruyamment, alors que quelques-uns tournaient sans cesse dans le ciel. Mio leva la tête en se disant que quelque chose avait dû les effrayer. Il frappa chez la sage-femme, qui épuisée, dormait à poings fermés. Chanelle ouvrit. La pauvre n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Étonnée, elle s'affola et demanda :

— Que fais-tu ici, Mio ? Le jour se lève à peine. Quelque chose ne va pas ?

Mio franchit le seuil de la porte et s'arrêta. Il voulut répondre que rien n'allait, mais murmura plutôt :

— Tout va bien.

Il transpirait et se sentait brûlant de fièvre.

— Ne reste pas là.

Il entra. Chez Olga, presque tout l'ameublement, les murs et même le plafond étaient rouge vif. Une table rectangulaire d'une longueur infinie et des chaises en bois massif occupaient le centre. À chaque fenêtre, de longs rideaux qui ressemblaient à de la guenille pendaient et remuaient discrètement. Trois petits fauteuils à bascule, également en bois, se balançaient près du poêle. Mio traversa la cuisine sous les yeux des petits voyeurs vêtus d'un pyjama à l'envers. Quelques-uns mettaient un doigt dans leur nez et d'autres dans leur nombril. En tournant la tête, le petit homme aperçut de plus grands enfants, dont le sourire était aussi inoffensif et vague que celui de Jo. De nombreux regards hébétés étaient posés sur lui. Malgré cette ambiance déconcertante, Mio ne porta aucun jugement. Il faut dire que ce n'était pas dans sa nature. Mais manifestement, il était devenu le centre d'attraction.

— Psst... psst... lança un bambin à un autre presque aveugle tout en pointant Mio du doigt. Regarde comme il est vieux !

— Où ça ? Je ne le vois pas.

Avec un sourire à la fois original et effrayé, l'enfant semi-aveugle se leva sur la pointe des pieds pour voir le nouvel arrivant de plus près.

— Es-tu un magicien ? lui demanda-t-il.

— Moi, un magicien ? s'étonna Mio. Non, je ne fais pas de magie. Je suis comme vous.

Accroupis sur le sol, d'autres petits bougeaient leurs doigts comme pour demander la parole.

— C'est vrai que tu vois dans le noir et que tu entends tout ? s'enquit un grand garçon.

—Attends, attends, ne va pas si vite, l'arrêta Mio en souriant, une question à la fois.

Au même moment, une petite silhouette aux cheveux jaunes vêtue d'une robe de nuit à l'envers apparut dans la cuisine.

—Peux-tu prédire l'avenir ? demanda-t-elle.

—Quoi ? la pria de répéter le petit homme.

—Peux-tu lire dans les boules de cristal ? reprit la fillette.

Incommodé, Mio croisa le regard de Chanelle sans répondre à la question.

—Est-ce qu'il va vivre avec nous ? voulut savoir l'un des enfants.

Sur le moment, Mio se dit que cela était écrit quelque part dans son futur. Rouge d'émotion, Chanelle sourit et répondit :

—Oui, vous avez un nouveau petit frère.

Elle avait raison. Mio ne rentrerait plus jamais à la crèche. Sans l'ombre d'un doute, sa destinée le préparait à affronter son avenir.

Plus tard, Chanelle prit sa main si doucement, que celle de Mio ne fit qu'effleurer la sienne. Malheureusement, il la sentit lui échapper. Peut-être qu'il avait hésité quelques secondes de trop... La jeune femme sortit, traversa la ruelle et longea la rue principale.

—Attends-moi Chanelle, cria le garçon en tentant de la rejoindre, où vas-tu ?

Voyant qu'elle marchait vers la route de sable, il voulut accélérer le pas. Parfois, ses jambes le gênaient. Parfois, elles ne l'écoutaient plus. Maladroit, il trébucha et tomba à la renverse. Ne souhaitant pas que Chanelle le voie dans cette position gênante, il se releva rapidement et reprit sa course. Il perdit à nouveau l'équilibre, puis retomba, cette fois pour ne plus se relever. Sur ses genoux décharnés, il vit un filet de sang glisser le long de sa jambe, avant de rejoindre la tache rouge qui se trouvait sur sa cheville. Du coup, il eut une brève pensée pour ZaZa. Il releva la tête et aperçut Chanelle au loin.

—Chanelle ! cria-t-il.

La jeune femme s'arrêta subitement, se retourna, revint vers lui et nota que de fines larmes s'échappaient de ses yeux. Elle avait devant elle un Mio différent, plus fragile.

—As-tu besoin de mon aide ? demanda-t-elle.

—Peut-être, balbutia le petit homme d'un air désenchanté.

—Allez, lève-toi, maintenant, lui commanda Chanelle en l'aidant à s'exécuter.

—Ne me lâche pas.

—N'aie pas peur, je te tiens.

Chanelle semblait intriguée. Le corps de Mio n'était pas celui d'un jeune garçon. Incapable de résister, elle laissa sa curiosité l'emporter.

—Ta peau est si ridée. Dis-moi, quel âge as-tu ?

L'adolescent voulait se cacher ou disparaître, nier l'évidence, chercher à dissimuler la triste réalité en feignant l'incompréhension. Il leva la tête. «Que m'a-t-elle demandé, au juste ?» Il aurait aimé s'imaginer que le malheur ne le voit pas, de même qu'il aurait préféré que Chanelle ne remarque pas sa peau ridée et qu'elle n'ait pas posé cette question. «Elle attend une réponse», se dit-il. Obéissant à une pudeur d'autruche, il se cacha la figure dans les mains, regarda les choses en face et cessa de se défendre.

—Treize ans, finit-il par répondre.

Chanelle savait que ce garçon était particulier, mais n'eut aucune réaction. Hautement contrarié, ce n'est qu'avec douleur que Mio continua de marcher. La jeune femme le mena dans une ouverture qui débouchait sur un passage, dans lequel on ne pouvait circuler qu'en position courbée. Le dos arqué, elle s'y engagea la première, suivie de Mio qui lui, n'avait nul besoin de se pencher. Dans la noirceur la plus totale, les deux progressaient en silence. Il avait beau faire noir, Mio était à même de remarquer les symboles anciens qui étaient gravés dans la pierre et dont il connaissait la signification. Il remarque également des traces indiquant que des insectes rampants avaient récemment défilé dans cet endroit. Il connaissait ces bestioles, qu'il avait étudiées dans des livres. Au bout du passage, Chanelle et lui débouchèrent dans une grotte humide, sombre et exiguë, qu'un ruisseau souterrain alimentait de son courant silencieux. Elle était habitée, puisqu'une couverture humide tapissait une partie du sol. «Est-ce le royaume de Chanelle ?» s'interrogea Mio, à qui l'adolescente montra une grosse bûche travaillée finement par des doigts humains.

—Allez, assieds-toi ici, le pria-t-elle.

Il obéit. Tout près, un filet de lumière s'immisçait par un petit trou qui se trouvait sur un flanc de la grotte. Le vent se mit à hurler et la température chuta brutalement. Chanelle fit un feu dont les flammes vacillaient et prit place près du petit homme. Après un moment durant lequel ni l'un ni l'autre n'avait bougé, elle baissa les yeux et observa à nouveau la peau de son ami, sans afficher la moindre réaction.

— Dis-moi, Mio, ton corps est si vieux... Que t'arrive-t-il ?

En lui posant cette question, elle avait haussé légèrement la voix. Mio releva la tête vers elle. Comme un blaireau au fond de son terrier, il était acculé. Une fois de plus, il pencha la tête, cacha une nouvelle fois son visage entre ses mains et répondit :

— Oui je sais, c'est choquant, mais je ne peux rien y faire.

Peinée, Chanelle cessa de sourire. Des larmes coulaient de ses grands yeux verts.

— Tu as mal ? chercha-t-elle à savoir après avoir pris une profonde inspiration.

— Non, le pire c'est... commença Mio avant de s'arrêter, désireux d'aborder un sujet de conversation susceptible de rendre à Chanelle ce sourire qu'il souhaitait tant revoir sur son visage. Et toi ! À te regarder, tu ne ressembles aucunement aux autres enfants de la sage-femme. Tu es grande et très belle ; tu es une Autre... crut-il deviner en la dévorant des yeux.

— Sans importance, répondit-elle en se collant contre lui.

Pour Mio, il s'agissait d'une première. La reniflant de ses narines, il constata qu'elle sentait toujours bon... C'est là que Chanelle lui apprit qu'elle était la fille du docteur Blass. Ça aussi, il le savait, mais désirait l'entendre lui raconter son histoire.

— Ton père ? feignit-il de s'étonner.

— Oui, je suis sa fille unique, lui précisa tristement la jeune femme.

Pendant un bref instant, il envia ceux qui avaient vécu avec elle...

— Mon père était un brillant médecin qui soignait tout ce qui vivait. C'était un homme bon. Lorsqu'on avait besoin de lui, il accourait et secourait les malades du quartier pauvre où je suis née. Ma mère lui a donné trois fils. Malheureusement, elle est morte après ma naissance. Mon père ne dormait plus, ne mangeait plus et passait la plupart de son temps dans ses livres. C'est ainsi qu'il a découvert tout

à fait par hasard qu'il existait un village retiré dans les montagnes, à proximité d'un long fleuve. Un beau matin, il a préparé nos bagages et nous avons abouti ici, au village Rieur. Mon père préférait ses trois fils, mais ce qu'il ne savait pas, c'est qu'ils forniquaient secrètement avec des petites femelles du village. Malades et très affaiblis, ils sont morts tour à tour. Pour oublier, mon père s'est concentré sur toutes ces grandes et petites personnes simples d'esprit qui lui souriaient sans cesse. Il voulait tout savoir : d'où elles venaient, pourquoi elles étaient si étranges... Il s'interrogeait constamment à leur sujet. Un jour, il a été demandé d'urgence chez la sage-femme. Persuadé que j'étais la cause de la mort de ma mère et de mes trois frères, il m'a emmenée et m'a abandonnée là-bas.

Chanelle avait débité son histoire d'un seul jet, sans s'arrêter pour reprendre son souffle. Embarrassée, elle détourna la tête.

— Je suis peiné pour toi, laissa entendre Mio en baissant la tête, visiblement triste pour elle.

Également intrigué par César, il désirait en savoir plus sur lui.

— Tu connais bien le grand César, je crois ? questionna-t-il.

Chanelle soupira, comme si ce sujet ne l'intéressait guère. Elle connaissait César depuis des années, mais ne le côtoyait presque pas. Elle se souvenait qu'un jour, elle l'avait vu alors qu'il avait le dos courbé, un couteau à la main gauche. Il biffait sans arrêt sur la table de cuisine, l'air de chercher à déchiffrer quelque chose. Replié sur lui-même, il affichait une expression impénétrable.

— Je m'en souviens comme si c'était hier, dit Chanelle. Ce jour-là, il s'est confié à moi pour la première fois. Alors que nous étions côte à côte, il s'est empressé de me dire quelque chose en catimini.

Des lèvres humides de César étaient sortis les mots *sentier... rivière... forêt... refuge... bataille... et victoire*. Elle avait eu peine à retenir toute l'histoire qu'il lui avait racontée. Elle ne connaissait pas tout de son passé, mais assez pour pouvoir affirmer d'une voix persuasive :

— Il est fort et vigoureux. C'est un guerrier, mais pas n'importe lequel. À la fois juste et droit, il veille sur la grande famille des Grîne. Même si Olga essaie de le retenir, il emprunte le sentier de droite et pénètre dans la forêt, puis on ne le revoit pas avant plusieurs jours.

— Et que lui fait donc cette forêt ? s'empressa de demander Mio.

—Personne ne le sait. Lorsqu'il en revient, même si son odeur est infecte et que ses vêtements sont sales et déchirés, ses yeux sont luisants. Je crois que cette forêt le comble et lui procure de l'espoir, expliqua la jeune femme en penchant sa tête de côté. Tu sais, depuis qu'il a fait ta connaissance, il n'est plus le même.

L'esprit ailleurs, Mio ne l'écoutait plus. Il avait lu dans les pensées de César. Il était un Grïne, mais ce n'était rien comparé à ce qu'il était vraiment. Doué d'un grand leadership, on avait confiance en lui et on le suivait. Plus que tout au monde, Mio désirait le côtoyer. D'ailleurs, s'il avait abouti chez la sage-femme, c'était pour partager quelque chose avec lui. Quelque chose que seul César savait.

Peu à peu, l'obscurité envahit toute la grotte. Mio ne quittait plus Chanelle des yeux. Plus grande que lui, celle-ci baissa la tête. Comme s'il ne voulait pas qu'on le surprenne, il lui donna rapidement un baiser sur la joue. Plutôt que de s'écarter, elle resta collée contre lui, le visage ravi. Mio vivait certes l'un des moments les plus étranges de sa vie. Pour l'avoir lu dans des livres, il savait ce qu'était ce genre d'étrange moment...

—Je suis désolée, murmura Chanelle.

—De quoi ?

—Tu es si jeune, dit-elle en exhibant un sourire embarrassé.

Cette timidité étouffait Mio, tout autant qu'elle le tenaillait. La bouche fermée, il fixait son interlocutrice, incapable de lui avouer qu'il avait lu bien des choses sur les échanges entre un garçon et une fille. Finalement, la jolie demoiselle remonta sa robe jusqu'aux genoux et lui lança un bref coup d'œil affectueux et tendre, de ceux qui réchauffent le cœur.

—Il y a quelque chose que je dois t'apprendre, reprit-elle en posant doucement une main sur la cuisse de Mio, dont l'étonnement devait être drôle à voir.

Elle ricana, puis lui chuchota à l'oreille :

—Tu as peut-être rêvé de faire des choses que tu n'as jamais faites... Enfin, pas encore.

Elle s'arrêta et jeta un regard sensuel au petit homme, qui se sentit aussitôt émoustillé. Ayant soudainement envie de l'embrasser, il s'abandonna et aima Chanelle comme un garçon de treize ans peut aimer, simplement et en douceur. Désormais, il se sentait encore plus proche d'elle. Il était moins seul dans sa douleur. Peu après, allongée

sur la couverture que le feu avait asséchée, Chanelle inspira profondément. Puis elle reprit ses distances, en s'emparant tout de même de la main de Mio.

—Excuse-moi, dit-elle. J'espère ne pas t'avoir mis dans l'embarras.

—Ne t'inquiète pas pour moi, murmura Mio.

Rêvait-il qu'il se trouvait dans cette grotte? De ce moment si agréable? Non, il ne dormait pas. Il était bel et bien avec Chanelle, qu'il avait aimée. Ils restèrent un moment immobiles, à écouter le vent qui au-dehors, se déchaînait. Après un instant, ils se résignèrent à ramper vers la sortie, puis à affronter le vent glacial. Une fois à l'extérieur, Mio chercha du regard le grand César. Ce dernier avait-il déserté à la suite de l'attaque du maire et des Autres? Le petit homme n'en croyait rien. Si son jumeau ne se trouvait pas près de lui, c'est qu'il devait y avoir une raison.

—Viens avec moi, lança-t-il à Chanelle.

Comme il s'y attendait, la jeune femme réagit en lui demandant :

—Dis-moi, Mio, tu as accusé le maire de cacher de la nourriture dans sa grange. Ce n'était qu'un rêve, pas vrai?

—De quoi parles-tu?

—De ces caisses de pommes de terre et de poches de blé qui se trouvent apparemment dans la grange du maire, précisa Chanelle après s'être assise.

—C'était un rêve, oui, mais pas vraiment un rêve, lui expliqua Mio en tirant sur sa robe. Allez, suis-moi! Tu verras.

Elle se leva et secoua sa robe froissée à l'aide d'un vif mouvement. Quelques broussailles tombèrent sur le sol, sous le regard rêveur de son compagnon.

—Que veux-tu que je voie? demanda-t-elle.

—Ces caisses de pommes de terre et de poches de blé existent vraiment. Je t'assure qu'elles sont bien cachées dans la grange du maire. Il est temps... Il faut s'y rendre.

—Mais cet endroit me fait peur!

—Tu n'as qu'à prendre ma main, proposa fièrement Mio.

—D'accord, soupira Chanelle, allons-y.

Au-dessus de leurs têtes, les nuages s'accumulaient et emprisonnaient les terres du village dans leur étreinte presque glaciale. Ce n'était pourtant que la fin de l'été...

Empressé, Mio, même s'il ne le désirait pas, laissa tomber la main de sa copine. Non par hasard, il emprunta le sentier de droite envahi par d'énormes broussailles, le même qu'il avait emprunté avec César à peine quelque temps auparavant. Pressant le pas, il s'y engageait sans peur. Hésitante, Chanelle s'arrêta sec de marcher.

— Où vas-tu, Mio ? Je n'aime pas ce sentier ! s'écria-t-elle.

Faisant fi de cette question, le petit homme poursuivit sa route, alors que les nuages qui s'étaient accumulés tourbillonnaient sans répit et qu'un vent frais rafraîchissait son visage. Il était conscient de cette puissante intuition qui le poussait à agir. Du déjà-visité ? Avait-il déjà visité cet endroit dans l'un de ses rêves ? Parfois, il se retournait pour s'assurer que Chanelle marchait toujours derrière lui.

— Attends, Mio ! cria-t-elle en se déplaçant d'un pas rapide pour tenter de le rejoindre.

Constatant que le sentier de droite était en mauvais état, le garçon hésita. De la rosée incolore s'était déposée sur les vignes sauvages, ce qui laissait voir une sorte de miroitement humide. Il avait plu, récemment, sur ce sentier. Mio se courba, toucha le sol du bout des doigts et porta ceux-ci à ses narines. Du coup, il fut assailli par différentes odeurs humaines qui le troublèrent. « Cet étrange sentier mènerait-il quelque part ? » se questionna-t-il. Il se retint de pousser un cri.

— Chanelle ! appela-t-il.

— Que fais-tu, Mio ? s'inquiéta l'adolescente en courant vers lui. Ce n'est qu'un vieux sentier ! Allez, viens, repartons. Je crois qu'il est l'heure de rentrer, maintenant.

Or, ce n'était pas qu'un vieux sentier...

— Là, Chanelle, regarde ici ! lance discrètement Mio.

Ce qu'il montrait était des traces de pas d'humains, et non d'animaux sauvages. Chanelle tomba à genoux, l'air de chercher ce dont il s'agissait.

— Mais qu'est-ce que c'est ? questionna-t-elle. Des traces de pas ? Comme ils sont petits !

Elle s'apprêtait à prendre la main de son compagnon lorsque celui-ci leva la tête. Une odeur animale, cette fois-ci, s'échappait des environs. Mio renifla... Il délaissa les traces de pas et regarda autour de lui, comme s'il espérait apercevoir un écriteau qui lui indiquerait le bon passage. Soudain, il leva un doigt.

— Là, là-bas ! s'écria-t-il.

Son visage prit soudain une teinte verdâtre. Aspiré par cette odeur animale, Mio quitta le sentier de droite pour suivre celui de gauche, là où se trouvait la sombre maison du maire.

— Où vas-tu, Mio ? chercha à savoir Chanelle. Je ne crois pas que ce soit une bonne idée d'y aller seul.

Plutôt que de répondre, son ami s'arrêta devant la maison du maire. L'odeur animale le guida vers l'arrière, où se trouvait, plantée sur un terrain en pente, une grange défraîchie. Il avait rêvé de cette grange. Dissimulée entre d'énormes arbres, elle cachait aux gens qui défilaient sur la route de sable une panoplie de fleurs sauvages bien vivantes. Voilà longtemps que Mio n'avait pas vu des fleurs comme celles-ci. Il s'éleva sur la pointe des pieds et en cueillit quelques-unes pour Chanelle. Ce faisant, il tourna la tête et repéra, sur un côté de la grange, une minuscule fenêtre. Il s'approcha et sautilla pour essayer de voir à l'intérieur. Mission impossible, il était trop petit.

Il délaissa donc la fenêtre pour se concentrer sur les portes de la grange. La main remplie de fleurs, il ouvrit une porte, qui grinça. Lorsqu'il entra, une volée de chauves-souris faillit le renverser. Sous l'effet de la surprise, sa main céda, laissant s'abîmer les fleurs sauvages sur le sol. Déçu, il se ressaisit. Dans la grange, l'air était confiné. Il faisait sombre, aussi, mais Mio y voyait comme en plein jour. Le plafond était bas et des meules de foin mi-mouillées, mi-sèches jonchaient le sol dans les recoins de la grange. Le petit homme sentit une odeur de blé. Il avait rêvé de ce blé. Il jeta un coup d'œil aux alentours, puis détourna aussitôt les yeux.

— Regarde, dit-il à Chanelle, qui l'avait rejoint et qui à présent, se tenait tout juste derrière lui.

— Mais qu'est-ce que c'est Mio ?

Comme lui, elle fut émerveillée de découvrir des caisses de pommes de terre bien fraîches et d'énormes poches de blé. Sous le poids de ces tonnes de nourriture, la grange semblait étouffer.

— Les habitants du village meurent de faim depuis des années et voilà pourquoi, se désola Mio.

— Tu n'as pas rêvé, répliqua Chanelle. Ce que tu as dit au maire est la vérité. Récupérons cette nourriture avant qu'il ne soit trop tard.

Le garçon s'appêtait à répondre lorsqu'il fut à nouveau attiré par l'odeur animale. Il oublia sa copine et les denrées, se courba juste

un peu et tendit son oreille à gauche. Un grognement sourd, mais bien vivant, lui effleura le tympan. Il renifla de nouveau, avança et s'arrêta.

— Reste où tu es, Chanelle.

Un loup gigantesque remplissait tout l'espace d'une cage placée dans un coin sombre de la grange. Emprisonné dans des conditions déplorables, il était horriblement coincé. Son museau flairait Mio en frémissant avec avidité. Alors qu'ils se fixaient dans les yeux, chacun lisait la vie de l'autre. Mio se souvenait de ce loup.

— Je te connais, toi !

C'était la bête qu'il avait soignée à la ferme de la crèche Santa-Maria. Ils restèrent un moment silencieux, toujours à se fixer.

— C'est bien toi ! Alors, monsieur le loup, que fais-tu ici ? Qui t'a enfermé dans cette cage ?

Naturellement, l'animal laissa Mio lire dans ses yeux son désir irrésistible de recouvrer la liberté. Sentant une boule monter et descendre bêtement dans sa gorge, comme un morceau de glace coincé qui n'en finit plus de fondre, le petit homme avait mal.

— Écoute-moi, dit-il calmement d'un air confiant, je ne te veux aucun mal. Je veux juste te redonner ta liberté et te laisser rejoindre les tiens.

— Ne fais pas ça Mio ! paniqua Chanelle, les yeux rivés sur la bête. Ce que tu t'apprêtes à faire est très dangereux.

Pour la rassurer, Mio prit sa main dans la sienne. Mines perplexes, comme s'ils avaient pris racine, ils demeurèrent cloués. Soudain, l'adolescent lâcha la main de sa copine, ouvrit doucement la cage et hurla :

— Cours, va-t'en le loup !

La bête fit un dernier tour de cage, puis s'en évada comme un courant d'air. En levant les yeux, Mio le vit courir à l'horizon.

Le crépuscule tomba. Deux jours s'étaient écoulés depuis l'attaque du maire et des Autres au sous-sol du magasin général. On était dimanche soir, moment où la taverne était toujours vide. Gédéon appuya les coudes sur le comptoir encrassé, alors que ses yeux fixaient la tête de l'original empaillé, celui-là même que Brutus transportait sur son dos le jour de leur arrivée au village. Il se souvint que c'était le ca-

deau que lui avait offert son père le jour de ses douze ans. Le jour où il lui avait tiré une balle en pleine tête. Son crime commis, il avait crié : « Tu peux l'emporter au paradis, je n'en veux pas de ton cadeau ! » Après quoi, son paternel s'était écroulé pour l'éternité. Gédéon haussa les épaules, tourna la tête à gauche et zyeuta une fois de plus une photo ancienne. Celle-ci pendait comme un clin d'œil à côté de l'original empaillé. On y voyait la merveilleuse famille du maire. Son père tenait dans ses bras un Brutus immense, aux longues jambes qui touchaient presque le sol. Lui, Gédéon, petit et grassouillet, coincé entre papa et maman, affichait déjà un air de névrosé. Ses autres frères et sœurs, qui avaient fait leurs bagages des années plus tôt, n'étaient pas présents le jour où cette photo avait été prise. Personne n'y souriait, exception faite de sa mère qui exhibait un rictus diabolique.

Rongé par de pitoyables regrets, Gautier sortit de ses songes. Avec un vieux chiffon, il frottait sans cesse le comptoir, dans le but de déloger la saleté incrustée dans les ciselures du bois depuis des lustres. Au bout d'un moment, il s'arrêta et regarda ses ongles noircis. Assoiffé, il s'empara d'une bouteille de whisky *John Walker*. C'était la boisson préférée de son père et la sienne depuis qu'il avait célébré ses douze ans. Il la but cul sec, la reposa sur le comptoir, effleura avec sa main ce qui coulait de sa bouche et lâcha un rot dégoûtant. Gédéon buvait pour oublier ce que Dieu ou Satan lui commandait, pour oublier son passé, pour oublier qu'il n'aimait pas exister dans la notion du temps qui passait. En revanche, l'effet de la boisson lui donnait des ailes. Elle lui donnait le pouvoir d'anéantir tout ce qui lui faisait du mal.

Ce soir-là, il était sérieusement préoccupé. Dans la journée, le curé était venu lui rendre visite et ça l'avait dérangé. Il l'avait sermonné. « Vous êtes le mal, Gédéon Gautier, pourquoi avez-vous commandé ce massacre ? Pourquoi affamez-vous tous ces habitants ? » Gédéon n'était pas homme à aimer les surprises et les choses tournaient mal. Il vérifia si la porte de la taverne était bien verrouillée. Resté seul dans la pièce embourbée de caisses de bière, il s'accroupit dans un coin, s'empara d'une autre bouteille, l'ouvrit, la porta à sa bouche et l'enfila d'un trait. Embêté, il se remémora ce que l'homme de Dieu lui avait balancé avant de prendre la porte. « Je connais très bien ce petit. Il a lu dans vos pensées. Il connaît déjà tout de vous, de votre passé et de votre avenir ». Cela dit, le curé avait sorti une feuille de

papier froissée de sa poche et l'avait brandie devant lui en ajoutant : « Lisez ce qui est écrit sur ce papier, monsieur le maire. Il y est écrit que ce petit avait prédit votre présence malsaine au village. Il voulait que je vous empêche d'y entrer. Mon rôle était de protéger tous ces habitants, mais j'en ai été incapable. Lorsqu'il frappera... » Furieux, Gédéon l'avait empêché de terminer sa phrase, avant de le pousser hors de sa taverne et de lui crier : « Sortez d'ici, monsieur le curé ! »

Il avait failli perdre le contrôle, comme le jour où il avait assassiné son père. Le curé n'avait pas terminé ce qu'il avait à dire, mais pas fâché de sortir de cet endroit démoniaque, il avait foncé vers la porte, puis s'était retourné. Visant le maire avec l'index, il avait ajouté : « Vous êtes l'incarnation du Diable ! Vous irez droit en enfer ! »

Et le tout s'était terminé avec des menaces. L'instant d'après, Gédéon revoyait dans sa tête les yeux de ce petit vieillard qui avait lu dans ses pensées. Ce petit lui avait parlé de son passé. Il ne s'était pas trompé. Connaissait-il son avenir ? À part les caisses, les poches de blé et quelques sous dorés, avait-il découvert autre chose dans sa grange ?

La nuit venue, allongé dans son lit, Gédéon tournait sur lui-même en grognant. Un bruit sec et lent le dérangeait. On aurait dit une porte entrouverte qui claquait. « Mais qu'est-ce que c'est encore ! » Contraint, il se leva. Malgré le froid, il sortit sans rien sur le dos, puis s'aperçut qu'une porte de la grange était ouverte. Il s'approcha, ouvrit celle qui claquait, entra et resta stupéfait. La cage de *son* loup était vide. Il avait disparu. En furie, il hurla :

— PERSONNE N'A LE DROIT DE S'EMPARER DE MON LOUP !

Il se remémora le jour où ce loup était entré dans sa vie. Il ne l'avait même pas capturé. Ayant mis du temps à l'apprivoiser, il l'avait nourri quand il criait famine. Sans pouvoir jurer qu'il s'agissait d'un ami, il était à même de pouvoir dire que cette bête comblait son exécrable vie. Il ne l'avait même pas baptisé. « *Loup* fera l'affaire », s'était-il dit. Devant la cage vide, il posa les mains sur sa tête en se demandant : « Qui a bien pu l'ouvrir ? »

Sa fureur commença à se dissiper lorsqu'il constata que ses caisses de pommes de terre et ses poches de blé n'avaient pas bougé. Du coup, son cœur cessa de palpiter. Méthodiquement, il se mit à les compter. Il n'en manquait pas une seule. Elles étaient intactes et pleines à ras bord. Il se fit la promesse de récupérer son loup, qui lui

serait encore très utile. Guéri pour l'instant de sa rage de vengeance, il sortit de sa grange, retourna au lit et s'endormit rapidement.

Le lendemain, Gédéon se réveilla en sueur. Il avait chaud et froid en même temps. Il rêvait souvent de ce qu'il avait fait subir à son père pour faire plaisir à sa mère. Un vrai cauchemar...

Aidée de Gédéon, sa mère avait enveloppé le corps de son père dans une couverture et l'avait descendu au sous-sol. Elle avait ensuite fait un trou dans la terre pour y déposer le cadavre, avant de recouvrir le tout avec du ciment. Elle qui avait vécu un calvaire avec cet homme cruel, était enfin parvenue à se débarrasser de lui. À cette époque, Gédéon n'avait que douze ans. C'était lui qui avait commis le meurtre. Quelques jours plus tard, il avait essayé de s'en prendre à sa mère, mais sans succès. Désespéré, il avait tenté de s'enlever la vie, sans plus de succès.

Étant mineur, on l'avait placé dans un établissement pour délinquants psychopathes. Jamais aucune visite de sa mère. Gédéon se disait qu'elle avait dû partir au loin et qu'elle reviendrait le chercher un jour, mais ce jour n'était jamais arrivé. Libéré à dix-huit ans, il était pire et plus seul que jamais. Personne n'était venu le chercher à la sortie de l'établissement. Il a dû se débrouiller seul. Quant à sa vie de jeune adulte, elle ne fut guère plus reluisante.

Fiévreux, Gédéon se leva, fit couler l'eau du bain et s'y étendit de tout son long. La tête sous l'eau, les yeux fermés, il n'avait qu'une envie, rester là pour ne pas avoir à affronter son avenir. Soudain, il sentit un besoin urgent de respirer. Sans plus attendre, il sortit la tête de l'eau et frotta brusquement ses deux mains sur son visage afin d'y voir plus clair. «Ce petit vieillard doit disparaître. Faut-il le mettre en garde ou lui donner la mort? Calme-toi, Gédéon, tu trouveras un moyen», se dit-il. Il s'apprêtait à sortir du bain lorsque tout à coup, il entendit la voix de sa mère suggérer une idée. «Noie-le! Noie-le!» Ce qui le fit sourire. Pour enrayer ce nouveau problème, il suffisait de noyer le petit. Voilà, aussi simple que ça! Le sourire diabolique qui se dessinait sans cesse sur son visage se raviva. Subitement, il souleva le couvercle de la toilette, se pencha et essaya de vomir.

Incapable de manger ne serait-ce qu'une miette de pain, il engouffra une quantité considérable de bonbons appétissants dans sa bouche et les savoura. Puis il sortit, entra dans la grange, recompta ses caisses, ses poches, ses sous, et sourit. Mais lorsqu'il revit la cage vide de son loup, son sourire s'estompa.

CHAPITRE SIX

Ce même lundi matin, Bo, qui s'était levé très tôt, songeait toujours à *la* solution, celle qu'il avait proposée aux habitants presque scandalisés. Croyant Mio en sécurité, il n'était pas retourné à la crèche pour le revoir et n'avait pas revu César qui avait apparemment pris le chemin de la forêt. Complètement dérouté, il éprouvait un besoin urgent de connaître l'avis des Laframboise, gens qu'il connaissait depuis son enfance et qu'il croyait dignes de confiance. Il s'emmitoufla, sortit et se rendit au magasin général, dont les portes ouvraient à huit heures.

Le frère et la sœur ne s'étaient pas encore remis de ce fameux vendredi noir. Non seulement avaient-ils été témoins de la bêtise humaine dans toute sa laideur, mais ils n'arrivaient pas à chasser de leur tête ce que ces grandes et petites personnes, si pures et naïves, avaient vécu. Les deux nettoyaient encore le sous-sol lorsqu'ils entendirent tinter la sonnette de la porte du magasin. Soucieux, ils se regardèrent. Balai à la main, Françoise grimpa l'escalier à la hâte, laissant son frère terminer le travail qu'ils avaient commencé. Sur le palier, elle aperçut Bo marcher vers elle en position courbée. Affectueusement, elle s'empressa de le saluer.

— Comment vas-tu, ce matin ?

Bo lui adressa un maigre sourire, puis posa doucement sa large main sur celle de son hôtesse, avant de l'emprisonner dans la sienne. Résistant à l'impulsion de la retirer et voyant bien que le Grïne n'avait pas l'intention de la libérer, Françoise le laissa commencer...

— Il faut que je vous parle.

La dame était fascinée par la stature impressionnante de cet homme. Il avait beau être bossu, elle aurait pu le contempler pendant des heures sans lui adresser la moindre parole. Hélas, cette visite en était une à caractère sérieux.

— Je t'écoute, dit-elle.

— Ça ne va pas bien, dans ma tête, confessa Bo en baissant le ton, pas bien du tout. Je suis complètement dérouté. Que faire, madame Françoise ?

— Écoute-moi, Bo, chuchota Françoise que tous savaient douée d'un bon sens. Depuis des générations, les Grïne vivent selon des

règles de vie qu'ils respectent jusqu'à leur mort. Mais aujourd'hui, ces règles n'ont plus leur place. Ne ferme pas les yeux. Au fond de votre cœur, vous n'avez pas ce sentiment de haine qui nourrit les Autres. Vous n'avez pas d'armes et n'avez jamais frappé ou tué qui que ce soit. Jamais vous ne vaincrez ces gens par la force. Ils vous anéantiront. La seule arme que vous avez en votre possession, c'est l'amour, celui-là même que vous ont transmis vos ancêtres. Il est grand temps, maintenant, de ramener la paix au village.

— Mais comment, madame Françoise ? interrogea Bo en penchant la tête sur le côté.

— Si mon souvenir est bon, lors de la rencontre de vendredi soir, tu as proposé la bonne solution aux grandes et petites personnes. Celle de s'allier aux Autres. Tu n'as pas tort, tu sais.

Bo se souvenait. Il voulut répondre quelque chose, mais l'arrivée subite d'Ambroise le déranga. Cheveux en bataille, sincère et les idées bien claires, le frère de Françoise renforça les propos de celle-ci.

— Elle a raison. Nous sommes des Autres et vous nous avez bien acceptés parmi vous. J'ai la ferme conviction que malgré nos différences, il est inévitable que votre peuple s'allie au nôtre pour que nous vivions enfin en harmonie.

Pour le réconforter, Françoise déposa son autre main sur la peau de Bo, qui sentit sa chaleur.

— Ça marchera, souffla-t-elle.

S'ensuivit un moment de silence, durant lequel Ambroise se gratta la joue avec les ongles. Visiblement, quelque chose qui le tracassait.

— Dites-moi, Bo, le docteur Blass n'était pas présent à cette rencontre. Avez-vous omis de l'inviter ?

— Je l'ai bien invité, croyez-moi ! s'empressa de répondre Bo d'un air étonné, avant de hausser les épaules et de reprendre en disant : mais il ne s'est jamais présenté.

— Lorsque je lui adresse la parole, il me semble nerveux, confia Amboise en affichant des traits soucieux. Et quand je frappe chez lui, il ne répond pas. Nous cacherait-il quelque chose ?

— Allons donc, tu dis des sottises, Ambroise ! Pourquoi nous cacherait-il quelque chose ? lança Françoise en avançant le menton.

— Il ne laisse jamais personne entrer chez lui. Ça me semble bizarre, rétorqua Ambroise, plutôt préoccupé.

Bo devint confus. Ce qu'Ambroise venait d'insinuer le dérangeait. C'était vrai que Blass était un Autre discret. Mais depuis quelque temps, il était renfermé et d'une nature plutôt obscure. Même que cela commençait à gêner tous les habitants du village. « Mais qui est vraiment le docteur Blass ? » s'interrogea-t-il en se grattant le front.

— Le docteur Blass est peut-être bizarre, mais son aide pourrait nous être précieuse, lui fit savoir Amboise en le prenant par le bras. Nous pourrions lui rendre une petite visite très bientôt. Qu'en penses-tu, Bo ?

Ravivé, le Grîne fit un signe de la tête. Heureux d'avoir obtenu l'accord des Laframboise pour s'allier aux Autres et de l'idée de réclamer l'aide du docteur, il remercia ses interlocuteurs et sortit.

Pendant ce temps, César marchait en faisant de grandes enjambées dans les ruelles du village. Convaincu que le *refuge* constituait l'endroit idéal pour abriter son jumeau, il s'empressait. Soudain, il leva la tête et vit Chanelle courir vers lui. Son regard insistant disait : « Enfin, te voilà ! » alors que sa bouche lança plutôt :

— Il t'attend près du jardin de la sage-femme.

Mio, qui était bien là, savait que son jumeau était revenu pour lui. Lorsqu'il devenait fébrile, il manquait d'air. Il prit donc une profonde inspiration et parvint à expirer. À présent, cette façon de respirer lui était familière. Il baissa les yeux et remarqua que le jardin était envahi de jouets entremêlés ou enfouis dans le sol, ce qui ne fut pas sans lui rappeler le jardin de la crèche Santa-Maria, où les couteaux qu'il y avait enterrés n'avaient jamais été retrouvés.

César s'approcha, lui fit face, et se positionna debout en plantant sa canne au centre de ses longues jambes. Mio leva la tête, étira le cou pour tenter de voir quelque chose qui se trouvait très haut, puis flaira César qui lui avoua d'un air bienveillant :

— Je ne sais ni lire ni écrire. Je ne suis pas comme toi, je n'ai pas la tête remplie de connaissances. Comme le loup, tu peux détecter une piste grâce à ton flair. Tu peux pressentir les bonnes ou mauvaises choses et deviner l'avenir. Ce n'est pas *notre* cas. Toi, tu ne perdras jamais la tête et tu ne deviendras jamais fou. Tu connais tes forces et tes capacités. Sans effort, tu entrevois le futur et tu parviens à te projeter

ailleurs par le simple biais de la pensée. Dons que *nous* n'avons pas non plus. Tes sens sont un cadeau du ciel.

Tout en écoutant, Mio se sentait bien. César parlait à la première personne du pluriel. Mais qui était ce *nous*? Sans plus attendre, le grand ajouta sans grande surprise :

— Tu ne peux pas demeurer chez la sage-femme. Tu n'y es pas en sécurité. *Il* te cherche.

Effectivement, il n'était pas en sécurité, car le maire du village voulait sa peau.

— Je ne le crains pas, répondit-il courageusement.

— C'est le maire qui devrait plutôt *te* craindre, rigola César.

Tout en penchant la tête vers l'arrière, celui-ci lâcha un puissant rire, qu'il interrompit brusquement au bout d'un long moment.

— Il faut partir ! ordonna-t-il à son jumeau en le saisissant par le bras pour l'inviter à le suivre.

Or, il ne s'agissait pas vraiment d'un ordre. Mio opina de la tête et s'exécuta en silence.

Se déplaçant à nouveau sur le sentier de droite, ils traversèrent la clôture et marchèrent pendant plus d'une heure. Régulièrement, César se retournait pour jeter un œil sur Mio, qui avançait lentement. Depuis leur départ, Chanelle le tenait par la main, ce qui n'était pas sans inquiéter César. Mais peu importe la distance à parcourir, son jumeau connaîtrait le *refuge*.

Finalement, ils escaladèrent la colline. Au sommet, le soleil caché par des bancs de nuages géants jaillissait par instants pour baigner la rivière d'une lumière spectaculaire. Mio contempla la scène. La rivière où Brutus avait déposé des centaines de nouveau-nés était bien réelle. Contraint par César, il devait maintenant la traverser. Mio savait bien des choses, mais voler n'était pas ce qu'il avait envisagé.

— Comment allons-nous traverser cette rivière ? s'enquit-il.

À voir la mine translucide de son interlocuteur, Mio devina qu'il avait la solution.

— Nous allons la traverser ensemble. Allez, grimpe sur mon dos !

Le petit homme sourit. La canne sous le bras, César s'accroupit. Mio posa les mains sur les épaules de son jumeau, puis Chanelle l'aïda à s'y hisser. Le grand se releva. Baissant la tête, Mio constata que le sol était bien bas, tout à coup. Il sentit le vide.

—Alors, tu es prêt ? lui demanda César.

—Je suis prêt, répondit-il d'une voix confiante.

Suivi de Chanelle, César descendit la colline, avança et posa les pieds dans l'eau froide. Soudain, un bruit sec venant de l'autre côté de la rivière étonna Mio, qui leva ses yeux. Du coup, il aperçut un canot qui oscillait doucement.

—Regarde, César ! s'écria-t-il en pointant l'embarcation du doigt.

César tourna la tête. Pour étancher sa soif, Manchot, assis à l'avant, faisait aller ses moignons et s'abreuvait, tandis que Cyclope lui faisait un signe de la main. Poussé par l'excitation, le grand César leva la voix :

—Hé ! Venez par ici, les gars.

—Regarde, ils viennent vers nous, murmura fébrilement le grand Grïne en attendant patiemment les deux autres.

Inerte sur les épaules de son jumeau, Mio les regardait traverser la rivière pour venir les rejoindre. Le canot tanguait, emporté par les caprices d'une rivière courante, mais calme. Vieux routier, seul Cyclope payait très fort pour éviter un malheur. Comme Manchot n'avait que des moignons, il ne pouvait faire autrement que de ramer avec la jambe droite en suivant la cadence. Finalement, ils arrivèrent à destination. « Habiles rameurs », pensa Mio.

Sans attendre, César se courba et posa une main ferme sur le canot pour éviter que le courant l'emporte. De son autre main, il caressa l'épaule de Cyclope en guise de remerciement, pendant que Chanelle aidait Mio à s'installer au milieu de l'embarcation. César poussa celle-ci pour lui donner de l'élan et se hissa à bord. Alors que le groupe voguait, le temps était froid et s'écoulait lentement. Assis entre les jambes de Chanelle, Mio se laissait bercer par le clapotis de l'eau. Après avoir parcouru une centaine de mètres, les deux garçons cessèrent de ramer. Ils venaient tout juste d'accoster lorsque Mio renifla l'odeur du loup qu'il avait libéré de la cage. Mais il n'en dit rien aux autres. César se leva et enjamba le bord du canot. Heureux d'avoir traversé la rivière sans encombre, il saisit son jumeau par les aisselles, le posa sur la terre ferme et remercia les garçons.

—Allez, venez ! lança-t-il ensuite à Chanelle et Mio. Nous repartons dès maintenant.

Et le trio se remit en route, laissant derrière lui les deux gardiens de la rivière. En début d'après-midi, ils s'engouffrèrent dans la forêt qui s'étendait sur plusieurs kilomètres, entre la rivière et d'imposantes montagnes d'allure infranchissables. Il n'y avait aucune route, aucun panneau, pas même une simple ouverture. Pour Mio, ce serait une lourde tâche que s'y frayer un chemin. Mais heureusement, César savait exactement où aller.

— Marche dans mes pas, indiqua-t-il.

Mio obéit, puis s'appliqua à poser ses petits pieds dans les énormes empreintes de son jumeau. César à l'avant, Chanelle à l'arrière, il était en sécurité. Le vent se leva et se mit à les ballotter avec douceur. L'après-midi était sur le point de s'achever lorsque César décida :

— Nous passerons la nuit ici.

La noirceur ayant envahi la forêt, ils ne virent bientôt même plus les étoiles au-dessus de leurs têtes.

— Il faut s'abriter maintenant, commanda César. Il y a des animaux étranges, ici, la nuit.

Après qu'ils se furent étendus sur le sol, un petit vent frisquet les poussa à se camoufler. D'un mouvement gracieux, César recouvrit les deux autres à l'aide de sa longue cape noire, histoire qu'ils soient bien au chaud. Cette nuit-là, alors que leurs haleines se mêlaient, Mio se dit qu'il s'habituerait à son jumeau. Comme l'homme et la bête, ils devenaient moins farouches l'un envers l'autre, et plus sages. Ils s'étaient rencontrés et maintenant, ils s'unissaient. Ils unissaient leurs différences, leurs idées, leurs forces et mettaient tout en commun dans un but déterminé. Malheureusement, les événements des derniers temps l'amenuisaient. Chaque fois qu'une nouvelle aube se levait, il se fragilisait. Tous ces efforts de concentration lui demandaient énormément d'énergie. Devenue rare, elle s'effritait au fur et à mesure que le temps passait. Chanelle, qui ne dormait pas, murmura à son oreille :

— César et toi êtes maintenant réunis à tout jamais.

Comme il aimait entendre cette voix...

À l'aube, meurtrie par la disparition de son fils, ZaZa fut tirée de son sommeil par les sentiments brouillons qui l'envahissaient de par-

tout. Sa nuit avait été un véritable enfer. Voilà presque trois jours que son petit avait quitté la crèche. Elle se leva précipitamment, puis, une fois debout, elle se mit à trembler dans sa chemise de nuit. Non pas de froid, mais de frayeur. Peut-être bien de colère, aussi. Elle n'aurait su le dire, puisqu'elle ignorait ce qu'était la colère. Alors, c'était donc de la frayeur. En regardant par la fenêtre, elle posa la paume de ses mains sur la vitre embuée, pour ensuite les appliquer sur son visage en signe d'appréhension. Tout allait bien trop vite. « Mais où est-il ? se demanda-t-elle. Comment faire pour le retrouver ? » Dévastée, elle aurait tout donné pour que Bo soit à ses côtés, ne serait-ce qu'un court instant. Comme toujours, il lui prendrait la main et lui indiquerait la voie à suivre. Hélas, elle ne l'avait pas revu depuis cette rencontre qui avait tourné en catastrophe.

Il régnait un calme presque déconcertant, au village Rieur, en cette journée où une pluie fine tombait doucement. À la maison familiale, Bo s'apprêtait à se rendre à la crèche pour informer ZaZa qu'avec l'approbation des Laframboise, il avait trouvé *la* solution pour résoudre le problème avec les Autres, quand on frappa à sa porte. Il ouvrit, et la trouva là, une valise à la main. En la scrutant, il constata qu'elle affichait toujours ce même air égaré et cette douleur déchirante sur son visage. Malgré tout, il désirait ardemment la prendre dans ses bras pour lui murmurer doucement des paroles rassurantes qu'elle n'entendait pas pour l'instant. Il s'approcha lentement, comme pour éviter de lui faire peur, jusqu'à ce que leurs corps se touchent. Le pardon facile, Bo se courba, l'enveloppa de ses longs bras et l'embrassa.

— ZaZa, tu es revenue, murmura-t-il tendrement.

Après des années à la crèche, sa sœur revenait à la maison. Mais il y avait une raison à cela. Son Mio avait disparu. Malgré toute la souffrance qu'elle lui avait causée, Bo prit le temps de l'écouter. Tout en tremblant, elle lui raconta que le petit avait quitté la crèche sans sa permission. Une fois de plus, pour ne pas l'effrayer, Bo ne dit rien.

Dans le silence de cette fin d'après-midi, le ciel se couvrait de fins nuages qui laissaient présager un orage. Épuisée, ZaZa s'endormit sur le canapé, sous le regard de Bo. Tourmenté, ce dernier était conscient de son échec. En réalité, il n'était pas certain d'avoir fait tous les efforts nécessaires pour dissuader Gédéon Gautier de quitter le village. Il avait essayé, mais en vain... Le soir de la rencontre, n'eût été l'intervention de ses jumeaux, le tout aurait pu tourner très mal.

Et voilà qu'à présent, ZaZa venait de lui apprendre que Mio avait disparu. C'était peu rassurant.

Sur ces sombres pensées, il posa son chapeau sur sa tête et sortit. Les nuages se dispersaient, laissant filtrer l'ombrage de la lune qui planait. Il leva les yeux au ciel, non sans rêver d'y voir apparaître un arc-en-ciel. Déçu, il renonça. «Peut-être qu'un jour pas si lointain, j'en reverrai un», espéra-t-il.

La plupart du temps, Bo empruntait le sentier de droite menant dans la forêt, où il ne trouvait que des rochers couverts de mousse givrée et des broussailles partiellement enlisées sous la terre. Il ne s'y était jamais aventuré plus loin, mais ce jour-là, il le fit. D'instinct, il choisit d'emprunter un tournant plutôt restreint et humide. Quelque chose d'étrange l'attirait. Prudemment, il avança. Sur le sol mouillé, il aperçut de minuscules traces de pas, semblables à celles que Mio avait touchées du bout de ses doigts. Intrigué, il s'accroupit, et concentra toute son attention sur les fameuses traces, puis les toucha. Assez étrangement, elles ne s'effaçaient pas. «Mais qu'est-ce que c'est?» Drôlement secoué, il était comme possédé. Seul son front plissé trahissait son excitation. «Qui a pu laisser ces minuscules traces sur le sol ? Cette forêt est-elle habitée ?»

Persuadé que ces traces le mèneraient quelque part, d'une main tremblante, il sortit d'une poche un crayon jaune mâchonné, et un papier déchiré aux quatre coins d'une autre. Ceci fait, il griffonna un plan détaillé de ce sentier mystérieux en se demandant s'il lui ouvrirait les portes d'un endroit inconnu...

Puis Bo s'enfonça de plus en plus profondément dans la forêt. Ce n'était pas du tout ce à quoi il s'attendait. À son approche, les arbres semblaient plus majestueux, le temps n'était plus couvert et une parcelle de lumière se frayait un chemin entre les nuages. De même, la plupart des feuilles et des roseaux étaient affinés et épanouis. Toute cette nature semblait humide et sèche en même temps, comme si la pluie n'était jamais tombée. Au loin, plus loin que Bo le croyait, le ciel obscur se dégageait. Ébahi, il griffonna sur le papier ce mirage regorgeant d'une végétation rare. Ce sentier plus que dense continuait parmi de hautes herbes, mais jusqu'où ? Conduisait-il au cœur de la forêt ? Mènerait-il Bo jusqu'à son fils... Soudain, un vent doux frôla les vêtements du Grîne et lui caressa le visage. Entendant un bruit, il tendit l'oreille. C'était une rivière qui coulait au loin...

Ce soir-là, de retour chez lui, Bo avait été incapable d'avaler une seule bouchée. Ce qu'il avait découvert lui avait coupé l'appétit. Il regarda l'horloge et vit qu'il était dix-neuf heures. Il se leva et fit des allers-retours dans la cuisine, incapable de faire comme si de rien n'était. Il voulait que quelqu'un sache ce qu'il avait découvert avant qu'il ne soit trop tard. Il avait tort. Il le savait, mais le fit quand même. Il s'approcha de sa sœur, qui durant son long sommeil, avait fait des cauchemars atroces. Elle était réveillée lorsque Bo, fiévreux, chuchota tel un secret :

—Écoute-moi, ZaZa. Parfois, la nuit, j'entends des bruits de petits pas qui se rapprochent du village.

Un peu perdue, ZaZa bougea la tête, incertaine d'avoir bien entendu.

—Mais qu'y a-t-il, Bo. Je ne comprends pas ce que tu dis.

—Je suis persuadé que très loin dans cette forêt, expliqua Bo en secouant sa sœur par les deux bras, se cache quelqu'un ou quelque chose. Attends...

Effrayée par ce ton de voix mystérieux de Bo qui semblait ensorcelé, ZaZa fixait ce dernier sans mot dire. Debout, mains tremblantes, il s'éloigna un peu et récupéra délicatement son plan, qu'un coup de vent entré par la fenêtre fit bouger. Guère intimidé, Bo s'empara de son crayon de plomb, traça maladroitement d'autres dessins sur le plan déjà ambigu et montra le tout à sa sœur.

—C'est ici... regarde, indiqua-t-il les mains toujours tremblantes. Mais prends ce plan et regarde-le !

—Qu'est-ce que c'est ? lança ZaZa, désespérée et paniquée à la vue du plan franchement flou. Arrête, Bo, tu me fais peur ! Il n'y a que Satan pour dessiner un plan pareil !

Abandonnant son frère et son bout de papier démoniaque, elle sortit en courant et brava les brises froides du début de soirée.

—Ne pars pas, ZaZa, peut-être que ce plan nous aidera à retrouver notre fils ! lui cria Bo.

Mais elle n'entendit pas ces derniers mots. Seul, Bo examina son plan d'un air songeur. Avait-il eu tort de le montrer à ZaZa ? Indécis, il eut envie de le déchirer, mais se ravisa. Sans plus attendre, surtout pas la visite d'un imposteur, il se précipita dans sa chambre et cacha la feuille sous son matelas afin que personne ne le trouve. Il ne se doutait aucunement de la suite des choses...

CHAPITRE SEPT

Ils s'engouffraient dans la forêt dans un parfait silence, à l'affût du moindre bruit bizarre. César fredonnait tout en donnant des coups de pied dans les buissons pour ouvrir le chemin à son jumeau. Malgré ça, les chevilles de ce dernier s'agrippaient sans cesse aux branches basses et sa peau fine de petit vieillard s'éraflait. Des filets de sang aussi fins qu'un fil de soie glissaient sur ses chaussures fatiguées. Il était à la fois perplexe et surexcité.

Au cœur de cette mystérieuse forêt, il avait l'air d'un enfant perdu. Jamais il ne s'était aventuré si loin de la crèche. Du coup, il se remémora ce conte merveilleux de *Hansel et Gretel*, sans pour autant envier les deux enfants perdus dans la forêt. Ce n'était qu'après avoir erré des jours et des jours qu'ils s'étaient retrouvés prisonniers d'une cannibale et féroce sorcière. Juste à y penser, Mio eut froid dans le dos. Soudain, il fit un bond, qui fit s'arrêter César. Le petit homme entendait un bruit semblable à des pieds géants foulant le sol.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'inquiéta Chanelle en scrutant les alentours.

— Quelque chose a bougé par-là ! chuchota Mio en désignant le lieu du doigt. Là, regardez !

Au loin, ils aperçurent une meute de loups qui descendaient une minuscule colline.

Ne t'en fais pas, ils ne sont pas bien méchants, le rassura César avant de poursuivre à la blague : ne t'aventure pas seul dans cette forêt, elle est remplie de bêtes féroces !

— Je n'ai pas peur, répliqua calmement Mio d'un air taquin. Je sais que mon jumeau me protégera.

— Absolument, confirma César avec un grand sourire.

La meute bifurqua et s'éloigna d'eux, à leur plus grand soulagement. Cette rencontre aurait tout de même pu tourner à la catastrophe. Lorsque le trio reprit sa marche dans les profondeurs de la forêt, la pluie se fit plus légère et le vent tomba. Il faisait moins froid, à présent. S'apprêtant à replacer une chaussure, Mio leva la tête. C'est alors qu'il aperçut un loup, juste un, cette fois-ci, qui grognait faiblement.

— Ne l'effraie pas ! lança César.

Puis, l'animal s'avança d'un pas lent et lourd, en plissant les yeux pour essayer de distinguer qui se tenait devant lui. Il hésita un instant et continua d'avancer en soulevant prudemment ses pattes. Mio l'entendait souffler calmement. Il s'approcha de lui, allongea le bras pour le toucher et d'un geste rassurant, posa la main sur son museau.

— C'est toi ? demanda-t-il.

— Attention, Mio, chuchota Chanelle, tandis que le silence pesait.

— Ne vous en faites pas, j'ai la situation bien en main, dit le petit homme.

Le loup se trémoussa et poussa un léger rugissement, soit pour le saluer, soit pour le mettre en garde, en le dévisageant intensément. Il vacilla, s'accroupit et bougea la queue. Les deux s'étaient reconnus. Mio était visiblement content de le revoir. Le loup se redressa et après avoir émis un gentil grognement, il s'envola dans le brouillard. Mio le regarda s'éloigner en frissonnant et tomba assis sur le sol. Après avoir regardé la scène sans intervenir, César se montra très impressionné.

— Tu sembles à l'aise avec cet animal. Qui est-il ?

— Un jour, tu le sauras peut-être, répondit Mio en bougeant la tête.

— Ce loup aurait pu te dévorer, pleurnicha Chanelle, toute tremblante, les larmes aux yeux, après être accourue vers lui. J'aurais pu te perdre...

Mio savoura longtemps ces derniers mots. Revenus de leurs émotions, ils se remirent en route en traçant leurs pas jusqu'au pied d'une montagne.

— Pour que tu sois en sécurité, il faut la gravir, signifia César à son frère.

— Je ne crois pas qu'il pourra. Il est épuisé, répliqua Chanelle.

Mio n'était pas épuisé. Il savait qu'au sommet de cette montagne il découvrirait ce qu'il n'avait pu ni voir ni entendre pendant tant d'années. Qu'il découvrirait la vraie signification des traces de petits pas laissées sur la terre boueuse, ainsi que le secret bien gardé de César. Il fit mine d'avancer en disant à César :

— Nous sommes presque arrivés. Je te suis.

Dans un geste attentionné, le grand le souleva et le déposa sur ses épaules. D'un bon pas, ils se frayèrent ensuite courageusement un chemin à travers les branches et les souches d'arbre de cette im-

mense montagne. À bout de souffle, Chanelle y parvenait difficilement. Même que parfois, César devait lui tendre la main. Chaque fois qu'il le faisait, la jeune femme se sentait aspirée.

En levant les yeux vers le ciel, Mio crut s'apercevoir que plus ils grimpaient, plus le temps s'éclaircissait. De même, il entendait des sifflements qui venaient vers lui. C'était le vent. Un vent qui était doux sur sa peau. Enivrés, ses amis et lui escaladèrent la montagne jusqu'au sommet sans s'arrêter. Juché sur les épaules de César, le petit homme voyait jusqu'à l'infini. L'atmosphère était purifiante et l'air était chaud. Une intense lumière éblouissante aux reflets orangés apparaissait au loin. Rêvait-il ?

— Cet endroit est merveilleux, César. Mais où sommes-nous ? questionna-t-il avant de humer l'air.

Le vent qui soufflait éparpillait des odeurs agréables de fleurs écloses, alors que de fins nuages s'amusaient dans le ciel bleu. Les trois marcheurs contournaient des rayons resplendissants qui irisaient d'un reflet jaunâtre toute l'immensité de la forêt.

— C'est le soleil ! s'exclama Mio.

Comme tous les habitants du village Rieur, il n'avait pas vu un soleil aussi brillant depuis des années, autrement que dans les livres.

— Oui, c'est le soleil ! confirma César en affichant un large sourire.

— Tu savais ? demanda Mio à Chanelle tout en contemplant l'émerveillement qui se lisait sur les traits du visage de cette dernière.

Tandis qu'elle répondait oui de la tête, César dit d'un air songeur :

— Les forêts renferment des secrets. C'est aujourd'hui que tu découvres *le* nôtre.

Mio regarda au bas de la montagne un endroit qu'il ne connaissait pas.

— Mais dis-moi où nous sommes ! insista-t-il.

Parcouru d'un frisson, César prit le temps de déposer son ju-meau délicatement au sol avant de répondre :

— Depuis des années, c'est ici que vivent les grandes et petites personnes qui ont déserté le village, ainsi que tous les nouveau-nés que nous avons sauvés de la noyade.

En levant la main, il raconta qu'ils habitaient au creux de cette immense montagne qui leur servait de paisible *refuge*, un endroit où il

faisait toujours soleil et où il faisait bon vivre. Dans ce lieu, les enfants couraient dans les champs, à l'abri des Autres.

Avant même que César ait le temps de le retenir, Mio s'effondra. Non pas de fatigue, mais de soulagement. Il avait rêvé de ce monde. Et voilà qu'il était là, devant lui. Voyant qu'il pleurait quelque peu, Chanelle s'accroupit et l'enlaça. Pendant ce temps, César s'assied et fixa le *refuge*. D'un geste attentionné, il enveloppa ses deux acolytes à l'intérieur de sa cape noire. Ils y restèrent un long moment, le cœur rempli d'espoir et l'esprit libre. C'est le moment que choisit César pour toucher Mio et lui dire le plus sincèrement du monde :

— Nous sommes des jumeaux étroitement liés ; aucune force au monde ne nous dressera l'un contre l'autre.

Cela dit, il se leva d'un trait et s'exclama d'une voix emballée :

— Il y a quelques années, nous avons été bannis du village par le maire Gédéon Gautier, parce que nous sommes différents et que la différence fait peur. A-t-on le droit de haïr une personne à cause de la couleur de sa peau ? À cause de ses origines ou tout simplement, du choix de sa religion ? Je ne crois pas. Personne ne naît avec la haine au fond de son cœur. Lorsque le maire n'était qu'un enfant, on l'a peut-être incité à la haine... termina-t-il tristement.

Ces paroles étaient troublantes. Tout en écoutant, Mio se disait que l'on ne devrait pas chercher à savoir ce qu'on n'est pas ou ce qu'on aurait pu être. Dans les grands livres, on parlait de l'acceptation de soi et d'une sagesse intérieure qui laissait couler le temps dans la sérénité.

Son frère César parlait comme un grand chef. À cette pensée, Mio se souvint que le curé lui avait souvent parlé des grands chefs de ce monde. Dans un livre, il lui avait montré la photo de Thomas Jefferson, l'un des plus grands présidents de l'histoire américaine, qui défendait parfois des esclaves désireux de recouvrer leur liberté. Principal auteur de la Déclaration d'indépendance, Jefferson clamait : *« Tous les hommes sont créés égaux »*. Avidé et curieux de savoir, Mio avait relu le texte pour ensuite comprendre que son idée centrale était la liberté.

De la bouche même de César, le petit homme entendait toute l'horreur que son village avait vécue. Il avait mal à la seule idée de savoir que durant des journées entières, le maire Gautier s'amusait à anéantir son peuple par pure haine et que pendant ce temps, lui, Mio,

regardait les enfants de la crèche jouer dehors. Le temps de quelques secondes, il se sentit impuissant. En revanche, César avait la capacité et le désir profond de libérer son peuple, peu importe la façon.

— J'ai de grands obstacles à franchir, confessa ce dernier, mais je dispose aussi d'une arme extraordinaire.

— Ne le prends pas mal, mais de quelle arme parles-tu ? l'interrogea Mio en se grattant le crâne.

D'instinct, le petit homme savait que l'arme en question, c'était *lui*. César lui posa une main sur le bras. Ce contact attendrissant et léger sur sa peau avait quelque chose d'électrisant. Ressuscité, Mio se releva et attendit. Son frère garda le silence quelques instants, puis leva lentement les bras et dit clairement :

— Il faut combattre la haine et retrouver notre liberté !

Mio, Chanelle et lui eurent la même pensée en même temps. Une pensée jumelle. Mais Mio désirait entendre César dire autre chose, ce que fit ce dernier. Avec l'index, il montra le *refuge* et demanda :

— Tu veux nous connaître ?

— Je te suis, accepta Mio, le sourire aux lèvres, à la fois calme et impatient.

Dans un bruissement de cape, César prit son jumeau d'une main et de l'autre, s'empara de celle de Chanelle. Les trois s'enfoncèrent dans un sentier de terre qui descendait la montagne entre des sapins majestueux qui le tapissaient jusqu'au *refuge*. Une brise tropicale se mit à souffler et l'air se réchauffait peu à peu. Le sentier se rétrécissait et devenait de plus en plus étroit. Même si la descente paraissait ne plus avoir de fin, cette pente menait vers l'espoir. Bien attaché à son jumeau, Mio ne se sentait plus essoufflé.

Finalement, entre les sapins et les épinettes, une petite ouverture apparut. Lorsque César y posa le pied, elle s'élargit, pour céder la place à une clairière éblouissante. Mio se frotta les yeux. De toute sa vie, jamais il n'avait vu un paysage aussi enchanteur. Il avait devant lui une clairière où le jour était extrêmement clair et où la vie s'imposait. Les arbres, les plantes, les herbes et les fruits poussaient sans encombre. On avait qu'à tendre la main pour se nourrir. Bouche bée, le petit homme revoyait dans sa tête l'image du village Rieur avant l'arrivée de Gédéon Gautier. Du coup, il eut une triste pensée pour son peuple, tous ceux qu'il avait laissés derrière lui. Il leva la tête et contempla le soleil qui brillait comme une pièce d'or.

Sans dire un mot, il sourit. César était définitivement une machine à bâtir de l'espoir, tandis que lui n'avait que des visions, fatales ou pas. Il ricana. Non par mépris, mais bien pour souligner la vénération qu'il vouait à son jumeau. Chanelle lui tenant toujours la main, il ouvrit tout grand les yeux, ceux-là mêmes qui distinguaient tout à la fois. Il n'était pas né au *refuge* et pourtant, il s'y sentait comme chez lui.

Il lâcha la main de Chanelle, s'allongea et s'endormit au centre de la clairière. Dans son rêve, il voyait des arbres centenaires aux branches chargées de fruits mûrs qui à tout moment, menaçaient de s'affaïsser sous leur poids. Sauf que ce n'était jamais le cas. Il voyait aussi d'immenses jardins où l'on avait semé des légumes de toutes les grosseurs. À proximité, il y avait des cabanes bâties en hauteur. Comme au village Rieur, elles étaient aussi colorées qu'un arc-en-ciel. Près d'un ruisseau, sur diverses fleurs bien écloses, des insectes butinaient, enivrés par une chaleur d'été éternelle. Mio délirait. « Où suis-je ? » en était-il à se demander quand il se sentit secoué.

— Réveille-toi, Mio, tu as assez dormi.

Il marmonna un peu tout en se disant que s'il rêvait, ce n'était pas un mauvais rêve. Il ouvrit les yeux et aperçut César et Chanelle penchés au-dessus de lui.

— Combien de temps ai-je dormi, César ?

— Longtemps.

Il avait cru que son arrivée au *refuge* aurait été pénible. Or, ce n'était pas le cas. Même qu'une surprise l'y attendait. En scrutant les lieux, il vit autour de lui des centaines de grandes et petites personnes qui lui lançaient des regards attirants. Malgré leur apparence curieuse, des enfants chantaient et dansaient en affichant un sourire radieux.

— Raconte-moi, César. Je veux savoir. Ces gens sont de ma race ? Il s'agit des nouveau-nés que le maire a voulu exterminer ?

César s'assied près de lui et expliqua que bien avant leur naissance, Albinos le centenaire, après avoir choisi de vivre dans la forêt, avait créé ce *refuge*, où on ne mettait pas les pieds par hasard. Celui qui désirait le découvrir devait franchir une quantité de barrières... des sentiers laborieux, une rivière capricieuse, des collines dangereuses, une forêt impénétrable et enfin, une montagne. Autant d'obstacles insurmontables pour empêcher cet ennemi qu'était le Diable de s'y introduire. Après avoir marqué une pause, César s'exclama :

—Hé oui ! ce sont ceux de ta race, tous ceux que le maire a voulu exterminer. Crois-moi, ce *refuge* est bien vivant.

—Malgré tout ce que nous possédons, ajouta-t-il d'une voix triste, le village Rieur nous manque...

Couvé à la crèche par ZaZa et Marguerite, Mio obtint ce jour-là la réponse à toutes les questions qui le tourmentaient. Il apprit tout ce qu'il devait savoir à propos de son peuple. Au bout d'un moment, il remarqua que les grandes personnes se faisaient rares autour de lui.

—Et pourquoi sont-elles si peu nombreuses ? se montra-t-il curieux de savoir.

—Comme elles sont fragiles et vulnérables, répondit César, elles ont un grand besoin d'équilibre que nous ne pouvons pas leur donner ici. Parfois, la nuit, elles s'échappent du *refuge* pour se rendre au village Rieur et n'en reviennent jamais. Quelques-unes se terrent dans des grottes, alors que d'autres errent dans la forêt pour tenter de trouver leurs nouveau-nés. Elles s'éteindront si nous... termina-t-il en adoptant un air soucieux.

—Je vois, murmura Mio.

—Ne t'en fais pas pour ces personnes, reprit César d'une voix confiante. En dépit de tout, elles manifestent une joie de vivre inépuisable.

Soulagé, Mio leva les yeux. Le clair de lune qui éclairait le *refuge* s'estompait et tous se préparaient pour la nuit.

—Et maintenant, qu'arrivera-t-il ? s'enquit le petit homme.

—J'ai quelqu'un à te présenter, dit César plutôt que de lui répondre, avant de s'arrêter devant la porte d'une de ces cabanes colorées et d'y frapper.

—Poussez la porte ! lança une voix à la fois grave et sage.

César s'exécuta, entra le premier, puis se tassa pour faire place à Mio, qui se retrouva face à un vieillard attentif qui devait avoir plus de cent ans.

—Je te présente Albinos... annonça César.

Lorsque César était petit, Albinos était le personnage le plus fascinant de son entourage. Non seulement il lui vouait un grand respect, mais également, une vive affection. Il ajouta, comme s'il éprouvait de la pitié pour son mentor :

—... qui ne sort guère de sa cachette, car il supporte très mal les rayons du soleil.

À cent-deux ans, dix fois plus grand que la moyenne, Albinos était d'une maigreur effrayante et d'une pâleur extrême. Tel un fantôme, il semblait presque transparent. Il avait une longue barbe blanche et ses cheveux dénoués, d'un ton jaunâtre, flottaient sur ses épaules. Assis en tailleur, il était vêtu d'une immense cape multicolore brodée à la main, qui comptait autant d'années que lui. De sa respiration lente, on sentait venir la fin. Il se balançait et semblait ravi de la présence de Mio. À ses côtés se tenaient Manchot et Cyclope, que Mio avait rencontrés à la rivière. Sans dire un mot, Albinos avançait lentement la tête pour mieux scruter son invité. D'un geste lent de la main gauche, il lui fit signe de s'asseoir à sa droite.

— Te voilà donc, petit ! Assieds-toi, tu n'as rien à craindre.

Mio l'entendait à peine tant sa voix ressemblait à un gazouillis d'oiseaux. Sans hésiter, il s'installa à sa droite, puis tout comme lui, croisa les jambes et posa les mains sur ses genoux, incapable de détourner son regard. Avec son visage impassible, Albinos le captivait. Pour leur part, César et Chanelle prirent place en face du centenaire. Posé, le grand ne fixait rien d'autre que son chef. Or, ce n'était pas un chef, mais un mâle doté d'une grande sagesse.

Alors qu'ils étaient tous assis en cercle sur le sol chaud, Mio jugeait les lieux. C'était un espace minuscule et si étanche, qu'on était porté à croire que l'eau ne pourrait jamais s'y infiltrer. Les murs étaient vides de tout ornement. Pas même un trophée. Aussi, aucune peau animale ne recouvrait le plancher. Seul un grabat y était installé, sous une petite fenêtre ronde qui donnait sur la clairière, d'où descendait furtivement un ruisseau. Face à lui, au centre, se trouvait une table basse et ronde sculptée à la main. Dans un bol, un mélange de légumes grillés traînait sur ladite table, laissant se propager dans l'air une odeur savoureuse. Enfin, derrière un rideau, on apercevait un matelas rembourré de paille, recouvert d'un drap blanc éclatant.

Albinos se pencha pour toucher le visage ridé de Mio, qui ne broncha pas. Il avait souvent vécu cette scène où l'on cherche à savoir à qui on a affaire. Si l'inconnu qui se tient devant soi est un ami ou pas. Maintenant qu'il savait que son visiteur était celui qu'il attendait, Albinos laissa retomber les mains sur ses genoux et respira d'aise.

— C'est bien toi, lâcha-t-il.

Après quoi, il se mit à lui raconter l'histoire de sa vie. Dans maints domaines, il possédait plus de pouvoirs que tout autre chef et il

en avait parfaitement conscience. Il avait grandi dans la forêt, traversé des mers en bateau, des déserts à dos de chameau et était un expert en arbalète. Comme s'il lui montrait un bien précieux, il déposa aux pieds de Mio un arc et un carquois ne contenant qu'une seule flèche. Il expliqua qu'un jour prochain, il s'en servirait pour une raison cent fois plus sérieuse et tout autre que la faim. En entendant cela, Mio eut un bref mouvement de recul. Il n'eut pas le temps de bien saisir le message, car il s'agissait bel et bien d'un message, qu'Albinos tassait déjà le carquois. Puis, le vieillard se mit à parler plus bas en essuyant ses yeux larmoyants et tourmentés.

— Mon cœur s'allège à cause de mon grand âge, mais je n'accepte pas de subir ce sacrilège. Les Autres nous détruisent et détruisent tout ce qui vit sur notre terre. Il faut que ça cesse. Pour l'amour de nos enfants et de nos petits-enfants, nous désirons un monde sain, exempt de toute folie. Un monde où nous n'aurons pas à craindre notre père, notre mère et les Autres des villages voisins.

Pendant que le vieil homme parlait, César baissa la tête et aperçut l'étrange tache rouge à la cheville de Mio. Il voulut le questionner à ce sujet, mais Albinos décroisa les jambes, se releva péniblement et sortit de la cabane. Au-dehors, d'impressionnantes petites personnes battaient le sol de leurs lances en se laissant emporter par un rythme ensorcelant. À l'approche du grand sage, toutes s'arrêtèrent et s'assirent par terre en formant un cercle. Albinos s'avança au centre de la clairière, puis, de toute sa hauteur, il porta un regard rêveur vers le ciel, comme s'il apercevait au loin quelque chose que lui seul pouvait voir. Un feu crépitait, alors que le soleil se couchait. Mio fixa à son tour le ciel. Enfant, il avait l'habitude d'y chercher des étoiles filantes. Or ce soir-là, c'était la première fois qu'il les voyait clairement. Albinos planta un bâton avec un bout pointu dans le sol, ce qui provoqua un bruit sec.

— Approche-toi, Mio, dit-il.

— Regarde bien ceux qui sont là-bas. Regarde bien ceux qui sont autour de toi, ce sont tes frères et sœurs, reprit-il après que le petit homme se fut exécuté.

Mio dirigea son regard en direction de ces êtres tout à fait particuliers qu'on appelait *les petits guerriers*. Albinos les montra du doigt et poursuivit en expliquant :

—Ce sont d'excellents guerriers. Ils ne sont pas aussi doués que toi, mais ils sont agiles, habiles, rusés et font preuve d'un grand sang-froid. Des aventuriers robustes formés pour atteindre notre objectif : reprendre le village Rieur.

Mio se trouvait au centre de la clairière, mais aussi au centre d'un affrontement inévitable.

—Tu possèdes des dons uniques et exceptionnels, s'emporta Albinos. Tu vois de très loin et tu sens venir l'ennemi. Ton oreille est constamment à l'écoute et ton cœur est bon. Nous t'attendions, termina-t-il en souriant.

Mio songeait qu'avec l'arrivée du maire au village, par bonheur ou par malheur, on avait remarqué ses dons exceptionnels. C'était sa destinée. César amplifia les propos du vieillard...

—Nous sommes de plus en plus nombreux et de plus en plus forts. Nous nous sommes entraînés pour le combat qu'il nous faut entreprendre pour revenir chez nous. Nous devons retrouver notre village et tu dois nous aider à chasser les Autres.

C'est ainsi que Mio découvrit les véritables intentions des habitants du *refuge*. Conscient de la situation, il répondit à son jumeau :

—Par ta bravoure et ton sens du sacrifice, je te perçois comme un combattant remarquable. Je le vois, aussi, dans le cœur de mes frères et sœurs. Je ne crois pas que je puisse te faire changer d'idée. Je ne crois pas que vous puissiez régler ce problème par la force, ajouta-t-il en se tournant vers Albinos.

Les petits guerriers rassemblés commencèrent à bouger, déçus par les paroles de Mio, qui sentit le changement d'atmosphère. Peiné, il toucha César et prononça suffisamment fort pour que tous l'entendent :

—S'il y a un affrontement, beaucoup d'entre nous mourront.

À cet instant, le sang de César se glaça dans ses veines et ses mains se mirent à trembler. Maîtrisant néanmoins sa colère, il répliqua :

—Je me suis juré de libérer le village des mains du diable, même si nous ne devons retrouver que des cadavres.

Mio le comprit bien. César n'avait qu'un seul but, assurer la survie de ses frères et sœurs, en particulier celle des enfants, qui représentaient l'avenir du village Rieur. Pour leur bien, César n'entrevoyait aucune autre solution. Mio abaissa son regard vers le sol. Lorsqu'il

releva les yeux, il pouvait lire du soulagement dans ceux du vieillard, qui calma l'assistance.

— S'il y a un langage que Gédéon Gautier peut comprendre, c'est celui qui fait référence à l'anéantissement, le massacre et la mort. Il déborde d'ambition, de cupidité et de haine. Il ne supporte pas que nous vivions, que tu vives, que tu changes les choses. Laisser vivre quelqu'un d'aussi beau que toi ne peut qu'engendrer de la souffrance en lui. Il te cherche. Mais ici, au *refuge*, tu es en sécurité, expliqua-t-il à Mio d'une voix calme, avant de hausser le ton pour dire : aujourd'hui, nous sommes unis pour une seule et même cause, reprendre notre terre. Sans ton aide, il nous sera impossible d'y arriver.

Sautillant sur place, tout l'auditoire applaudit. Ils avaient réussi. Le sauveur était parmi eux. Avec enthousiasme, Albinos proclama :

— Il faut combattre la haine et rester libres ! S'il existe, que l'Être suprême te bénisse, souffla-t-il dans l'oreille de Mio.

Seul ce dernier entendit ces mots, enterrés par les applaudissements. Il était difficile de ne pas être heureux de les entendre. Il posa les mains sur son visage et garda le silence, inquiet de la tournure des événements.

Au même moment, sous un ciel sombre menacé par des nuages gris, Gédéon criait :

— Vous me cachez quelque chose, petite idiote ! Où est ce petit vieillard ?

Tard, dans la soirée, il s'était pointé chez Olga sans s'annoncer. Il la traînait en tirant sa chevelure jaune qui tranquillement, passait au rouge. La pauvre avait mal et peinait à respirer. Ses dents étaient crispées et sa robe à pois noir et blanc déchirée. Malgré tout, elle ne se lamentait pas. À peine des sons et quelques cris...

— Lâchez-moi Gédéon ! suffoqua-t-elle. Je n'en ai aucune idée.

— Quoi ? Répétez ! beugla le maire.

Rien d'autre ne sortit de la bouche souillée de sang de la sage-femme. Il la secouait tellement, que sa tête bougeait dans tous les sens.

— Répondez, Olga !

— Jamais vous ne retrouverez ce petit, souffla Olga en s'accordant une légère pause pour reprendre ses forces et trouver le courage

de crier : vous êtes un ignoble personnage, Gédéon ! Vous devriez avoir honte !

S'évertuant à provoquer le vil personnage, elle se mit à rire aux éclats. Fou de rage, Gautier l'empoigna et la souleva au-dessus de sa tête. Occupé à la faire danser comme un pantin suspendu dans les airs, il pivota sur ses talons, puis la lança très haut et très loin. Sa victime atterrit sur le sol, presque désarticulée. En dépit de son état, elle essaya de se remettre debout, non sans persister à le provoquer en lançant des rires hystériques.

— Vous allez la fermer ! rugit Gédéon. Taisez-vous ! Taisez-vous, petite idiote !

Mais Olga continua. Nul doute, cette femelle courte et ronde l'affrontait ouvertement. Pour la faire taire, il se rua une fois de plus sur elle et abattit ses poings sur son ventre engrossé. La femme laissa entendre de petits rots fragiles. Malgré sa douleur, elle pensa à ZaZa, qui en panique, lui avait rendu visite quelques heures plus tôt. Du même coup, Olga songea au plan démoniaque de Bo. Elle bougea la tête et chuchota à Gédéon ce que ZaZa lui avait confié à propos de ce plan. Elle avait tort. Mais pour protéger la vie de ses petits, elle le dit quand même.

— Il existe un plan démoniaque que... Bo... a dessiné... pour se rendre... dans la forêt...

Le maire avait bien compris. Puis, plus rien. Un silence désolant plana dans l'air et dans la cuisine de la sage-femme. Celle-ci croyait entendre quelque chose, mais ce n'était que le son de sa propre peur. Terrifiés, ses petits se terraient, incapables de regarder autre chose que ce massacre.

Olga restait étendue sur le plancher froid. À cet instant précis, elle regrettait amèrement d'avoir trahi son peuple en informant Gédéon de la naissance future de nouveau-nés. À cette époque, elle fermait les yeux sans se demander ce qu'il advenait ensuite de ces bébés. L'impitoyable maire l'extirpa de ses pensées en l'empoignant de nouveau par le bras. Même s'il était évident qu'elle n'était pas en mesure de le suivre, il lui ordonna :

— Vous allez venir avec moi, Olga ! Ensemble, nous irons chercher ce plan.

Molle, elle le toisa, puis, s'accrochant à ses dernières forces, elle lui cracha au visage. Sur la figure de son bourreau, l'étonnement

se lisait. Il essuya lentement le crachat en rêvant de voir cette femme mourir. Il se pencha près d'elle pour lui chuchoter quelque chose. Pour toute réponse, elle haussa les épaules. De toute façon, elle ne ressentait plus la douleur, comme si elle était sous l'effet d'une drogue. Triste et meurtrie, elle regarda son ventre gonflé et violacé, qui témoignait de l'étendue du dégât. Expirant, elle tourna la tête vers les enfants. Empilés les uns sur les autres, ceux-ci tremblaient. Elle leur fit un faible sourire et tomba sur le côté.

Le maire venait de lui enlever la vie. L'aide de la sage-femme lui aurait certes été précieuse, mais tout de même, Gédéon ne regrettait pas son geste. Sans crier gare, il lâcha un rire démoniaque. Sans se soucier de ces petits visages à la fois anormaux et terrifiés rivés sur lui, il sourit. Dos tourné, il leur fit un signe de la main et sortit de la maison. Dans le silence de la nuit, les bras levés vers le ciel, il hurla :

— PEU IMPORTE QUAND, PEU IMPORTE COMMENT, JE T'AURAI, PETIT VIEILLARD !

C'était une obsession. Gédéon tenait mordicus à mettre la main sur Mio. Sous la torture, Olga avait fini par avouer son nom et dire qu'il était le fils de Bo et ZaZa Grïne. À l'extérieur, le temps s'était assombri ; le vent soufflait par les fenêtres laissées ouvertes et la foudre menaçait. Un orage éclata. Le bruit était si assourdissant, que Gédéon eut un instant de recul. Souffrant d'une fièvre incommode, il était vêtu, ce soir-là, d'un manteau chaud et de sa casquette. Impatient, il virait toute la maison de Bo Grïne sens dessus dessous.

— Mais où est donc ce foutu plan ? maugréa-t-il.

La sage-femme avait dit qu'il existait un plan démoniaque pour se rendre dans la forêt, où apparemment se cachait le petit vieillard. « Mais de qui tenait-elle cette information ? De Bo, de ZaZa Grïne ? Aucune importance » Il avait fouillé chaque recoin de la maison familiale de ces deux idiots quand son regard s'éclaira. Il plongea les mains sous le matelas et...

Pauvre taré ! s'exclama-t-il. Ton plan a été des plus faciles à trouver.

Il prit le temps de s'asseoir sur le lit recouvert d'une épaisse couverture, une catalogne turquoise et blanche dégageant une odeur

parfumée. Du bout de ses doigts brûlés, Gautier l'empoigna et la caressa. Elle était aussi douce que la peau d'une petite femelle pubère, constata-t-il en soupirant.

Enfin, il ouvrit le fameux papier froissé sur lequel un plan était maladroitement dessiné. Olga lui avait indiqué que les nouveau-nés avaient survécu et qu'ils grandissaient dans un *refuge* qui se trouvait très loin dans la forêt. Il l'avait alors secouée en lui demandant : « Dites-moi où est ce *refuge*, Olga ? » C'est à ce moment qu'elle avait lâché son dernier souffle.

Gédéon chercha sur le plan le tracé pour se rendre jusqu'au *refuge*, mais il n'y figurait pas. Bo n'était jamais parvenu à trouver l'endroit exact. Il avait dessiné un plan quelque peu incomplet, mais qui aiderait tout de même Gédéon à retrouver le petit vieillard, sans oublier tous les nouveau-nés.

— Tu es un incapable, Bo Grïne, tu ne peux même pas dessiner un plan convenablement, murmura-t-il.

Il regarda la feuille d'un air perplexe en se disant qu'il l'étudierait plus à fond ultérieurement. Après l'avoir enfoncée dans une poche de son manteau, il sortit sous la pluie, sans oublier de s'emparer de la catalogne qui à ses yeux, devait avoir une valeur inestimable. Son petit trésor sous le bras, il choisit le chemin le plus court pour se rendre à la taverne. Il entra dans l'établissement sans se préoccuper de Brutus et des Autres, et se dirigea derrière le comptoir. Il ouvrit une bière chaude, la cala entièrement, et ordonna à son frère de partir dès l'aube.

— Vous prendrez la route demain matin.

Obsédé, il sortit d'une poche le fameux plan, le lissa délicatement et le posa sur le comptoir. Curieux, Brutus s'approcha.

— Prends ce plan avec toi. Lorsque tu auras mis la main sur ce petit vieillard, ramène-le-moi, commanda Gédéon.

Brusquement, Brutus empoigna le plan et le regarda. N'y comprenant rien, il marmonna en insérant le plan dans une poche :

— D'accord, Gédéon.

À l'extérieur, la pluie s'était arrêtée et la noirceur descendait doucement. À voir sa mine terreuse, Gédéon donnait l'impression d'être devenu fou. Juste avant que Brutus et les Autres, emmitouflés jusqu'au cou, ne prennent la route de sable pour se lancer à la poursuite de cet étrange petit vieillard, Gédéon toucha le bras de son frère.

— Non, attends, j'ai une meilleure idée, lui dit-il.

CHAPITRE HUIT

L'alarme sonna. Très tôt dans la matinée, on avait trouvé le corps d'Olga inerte. Dans toutes les pièces de la maison de la sage-femme, les habitants se déplaçaient en criant à pleins poumons.

— Olga ne bouge plus ! Olga ne bouge plus !

Tous hochaient la tête d'incompréhension. Entendant leurs cris de détresse, Françoise plissa les yeux et comprit qu'il se passait quelque chose d'anormal. Elle endossa rapidement son manteau et sortit du magasin général en traînant sa jambe. Chemin faisant, elle aperçut une quantité impressionnante de grandes et petites personnes aussi blanches qu'un drap qui couraient dans tous les sens. Quelques-unes levaient les bras vers le ciel tandis que d'autres hurlaient des mots inaudibles.

— À l'aide ! La sage-femme ne bouge plus ! s'écriaient-elles, complètement hystériques.

« Seigneur Dieu, que se passe-t-il ? » se demanda Françoise. Elle courut jusqu'à la maison de la sage-femme où l'atmosphère était aussi silencieuse et sinistre qu'à de tristes funérailles. Lorsqu'elle entra, une odeur nauséabonde d'urine lui sauta au nez. Accroupis non loin du poêle éteint, les petits de la sage-femme fouillaient dans leurs excréments. Du jamais vu pour Françoise. À peine si l'on entendait leurs sanglots. Confondant le jour et la nuit, la plupart étaient affamés, nus et souillés. Les pauvres avaient dû se contenter de croûtes de pain rassis. « Combien de temps ces enfants avaient-ils été laissés à eux-mêmes ? Quelques heures ? Quelques jours ? » Impossible de le savoir, mais à les regarder, elle pouvait deviner.

Elle s'approcha d'Olga et enleva doucement l'enfant blotti au creux de ses bras pour ensuite le déposer dans ceux d'une grande femme, et se pencha vers la sage-femme. Lorsqu'elle la souleva, elle avait l'impression de tenir une poupée de chiffon. Voyant cela, elle la reposa au sol. Alors qu'elle posait un dernier baiser sur son front, Ambroise et le docteur Blass entrèrent. Cette fois, l'atmosphère était tendue.

D'un calme remarquable, Blass s'approcha du corps et l'examina. S'avancant, les grandes et petites personnes formèrent un cercle autour de lui. Tandis qu'il prenait le pouls d'Olga, quelques témoins

de la scène, compatissants, posèrent une main devant leur bouche. D'autres, embarrassés, affichaient un air confus. Après avoir ausculté le corps d'Olga, c'est sans hésiter que Blass annonça froidement :

— Cette femme a été assassinée.

Hébétées, les grandes et petites personnes reculèrent.

— Mais qui pouvait bien lui en vouloir ? s'indigna tristement Françoise.

Cela dit, elle mit un doigt sur sa bouche et songea : « Peut-on haïr à ce point... À moins que... »

Prévenu et pratiquement poussé hors de son presbytère, le curé ne prit même pas le temps de passer son manteau. Il s'empara de son vélo et l'enfourcha. Sa robe noire virevoltant, il emprunta la route principale pour se rendre à la maison de la sage-femme. Au loin, sœur Angèle en tête, il pouvait voir les robes des religieuses qui valsaient au vent. Elles lui avaient emboîté le pas. Pédalant à toute vitesse, il s'engagea sur la ruelle parsemée de flaques d'eau glacées.

À l'arrière de la maison, sur un coin de terre battue, on avait pris soin de transporter le corps de la sage-femme. Arrivé sur place, en voyant le corps inerte, le curé oublia de freiner. Du coup, son vélo s'emballa et trébucha sur une énorme pierre. Déstabilisé, il lâcha son guidon, puis tomba brutalement sur la terre granulée de minuscules cailloux glacés, non sans s'érafler les mains et les genoux. Le vélo à ses pieds, il se releva promptement. Ennuyé et fort intimidé, il se débarrassa des gravillons humides qui s'étaient incrustés dans ses paumes comme s'il s'agissait d'insectes porteurs de parasites. Personne ne s'était soucié de lui. Mine de rien, il s'approcha du corps qui était recouvert d'un drap blanc. Dès qu'il le vit, il sursauta.

— Mais c'est affreux ! s'exclama-t-il.

Le corps d'Olga, pas beau à voir, commençait déjà à dégager une odeur exécrable. Ses nattes, qu'elle prenait un malin plaisir à coiffer, étaient déformées et pendaient de chaque côté de sa tête. Sur sa robe à pois, seuls les blancs étaient passés au rouge sang.

Regroupées à l'écart, les sœurs n'en croyaient pas leurs yeux. Le regard vide, elles s'exprimaient du bout des lèvres, comme pour étouffer les mots qui en sortaient. Le curé pouvait néanmoins entendre ce qu'elles disaient. Il comprenait qu'elles priaient pour implorer le pardon et obtenir les grâces du Seigneur. Il secoua la tête, eut un haut-le-cœur, s'éloigna et vomit. Françoise était sur le point d'aller

le soutenir quand Bo et ZaZa arrivèrent sur place, main dans la main. Abasourdis, ils restèrent figés. En se secouant, Bo remarqua Ambroise près du corps. Aussitôt, il lâcha la main de sa sœur et s'approcha de l'homme. Comme s'il avait lu les pensées de ce dernier, Bo dit à voix basse :

— Sans doute que le maire a quelque chose à voir dans cette affaire. Qu'en pensez-vous ?

— Vous avez peut-être raison, soupira Ambroise.

Ils soupçonnaient le maire Gautier et entendaient certes lui demander des comptes, mais plus tard. Pour l'instant, il devenait urgent de nourrir les petits de la sage-femme et de leur trouver un nouveau domicile. Soudain, Ambroise interrompit les discussions pour demander :

— Où est donc passé le docteur ?

Effectivement, Blass avait disparu. Le cherchant des yeux, Ambroise devint soucieux.

— Il y a à peine quelques instants, il était encore parmi nous, précisa-t-il.

Réfléchissant, Bo se gratta le front. « Hum... hum... » laissa-t-il entendre, convaincu que ce départ hâtif n'inspirait rien de bon. L'attitude suspicieuse du docteur attisait sa curiosité. C'est pourquoi il décida de se rendre chez lui pour en savoir plus long.

Plus tard, au son des cloches de l'église, on creusa et enterra Olga dans le jardin négligé. Puis, bouleversés, le curé et les sœurs, les bras chargés d'enfants, envahirent la rue principale, histoire de gagner la crèche pour y loger les petits d'Olga, maintenant seuls au monde.

Au bénéfice des habitants les plus délurés, ceux-là mêmes qui comprenaient la vraie signification de la mort, Françoise prit le temps de s'asseoir sur un tronc d'arbre aussi sombre que pouvaient l'être ses yeux afin d'expliquer aux plus influents que la sage-femme n'était pas morte de vieillesse ou à la suite d'une maladie, mais parce qu'on lui avait enlevé la vie. Elle baissa la tête et termina en disant :

— Un acte impardonnable.

Les habitants l'imitèrent en affichant le même désarroi qu'elle.

— Un acte interdit au village Rieur. Personne ne mérite de mourir d'une manière aussi horrible. Il n'y a que le diable pour avoir commis une telle chose, déplora-t-elle.

Figé à l'intérieur d'une pièce humide et froide, Bo contemplait le délire glacial du docteur Blass. Il porta la main à sa gorge, d'où s'échappa un gémissement sourd. Il n'avait aucune idée de l'horreur dont il serait témoin.

Lorsqu'il avait frappé chez Blass, personne ne lui avait répondu. Il était donc entré sans faire de bruit, pour ensuite se diriger dans une pièce plutôt sombre qui ressemblait à un laboratoire. Tout en marchant, il posa le pied sur ce qu'il croyait être des éclats de verre. En se penchant, il aperçut des bouches fissurées à moitié recouverts de moisissure verdâtre. À l'intérieur gisaient des objets qu'il n'osa toucher. Au village, on prétendait que le docteur était un chercheur maniaque d'expériences. Mais en y regardant de plus près, Bo se demandait si Blass n'était pas plutôt un maniaque d'expériences tortueuses.

Curieux, il s'approcha prudemment d'une étagère où d'autres bouches alignés, humides à l'intérieur, cachaient eux aussi quelque chose. On aurait dit des bouquets de fleurs séchées ou des cœurs de petits animaux trempant dans leurs jus. Or, ce n'était ni des fleurs ni des cœurs. Bo s'approcha de plus près et prit dans ses mains moites un premier bocal. Stupéfait, son cœur s'arrêta. Ses mains s'ouvrirent et laissèrent tomber le bocal, qui se fracassa en mille morceaux sur le sol. Bravant ses craintes, le Grïne se pencha pour regarder de plus près. Ce faisant, il crut apercevoir, dispersés autour de ses pieds, un tas d'ossements blanchis qui s'émiettaient aussi aisément que des grains de poussière. Il se gratta le front. Parmi tout ce fouillis, il posa prudemment la main sur un crâne minuscule qui lui donnait l'impression de bouger. L'autre main sur sa bouche, il recula. Pris de nausées, il poussa un soupir défaillant. Après un moment d'hésitation, il se ressaisit, s'accroupit sur le sol, reprit le crâne dans ses mains tremblantes et marmonna :

— Mais qu'est-ce que c'est que cette horreur ? Est-ce le crâne d'un animal ou celui d'un humain ? Il existe déjà un monstre, au village, mais aujourd'hui, il en existe un de plus.

Il se releva, puis chercha Blass dans presque toutes les pièces de la maison. Mais rien. Le maître des lieux s'était volatilisé. Sur le point de sortir de la maison, il entendit un faible son qui le força à se retourner rapidement. C'est là qu'il vit une pièce dont la porte était

fermée et qu'il n'avait pas remarquée jusque-là. Il s'arrêta un instant pour essayer d'entendre à nouveau le son. Rien. Un silence de mort. Persuadé que ce lieu serait aussi vide que les autres pièces, Bo haussa les épaules et rentra chez lui.

Le soir venu, il ne se sentait pas bien du tout tant il était perturbé par ce qu'il avait découvert. Sans avoir pris le temps de vérifier si ZaZa dormait dans sa chambre, il se rendit directement dans la sienne et s'allongea sur le lit. Le visage empreint de douleur, il tournait, se retournait et revoyait dans sa tête toutes ces images horribles. La pauvre Olga, assassinée, et ensuite, tous ces petits crânes qui semblaient bouger renfermés dans des bocaux. Épuisé par ces tourments, il ferma les yeux et trouva le sommeil.

La nuit avançait. Ajoutées au temps pluvieux et glacial, les rumeurs sur le possible assassin d'Olga poussèrent les habitants à fermer leurs fenêtres et à se cloîtrer dans leurs maisons. Il y avait, semblait-il, un meurtrier qui rôdait.

À l'aube, Bo se réveilla en s'étouffant, une main placée sur son cœur qui battait à tout rompre. En ouvrant les yeux, il constata qu'il était chez lui, dans sa chambre, dans son propre lit. Il avait fait un rêve terrifiant. Il fuyait plus vite que le vent, alors que Gédéon Gautier le pourchassait en lui rabâchant inlassablement les mêmes paroles : « Vous avez assassiné la sage-femme ! Vous avez assassiné Olga ! » Il répétait que c'était lui le coupable, qu'il était le meurtrier d'Olga. Puis, plus rien. Il ne se souvenait pas de la suite...

Par la fenêtre de sa chambre ouverte, il pouvait entendre le vent frais qui soufflait calmement. Il s'étira longuement les bras et se détendit, tout en essayant de mettre de l'ordre dans ses idées qui commençaient à se débrouiller une à une. Son fils Mio avait disparu et il n'avait pas revu César non plus.

Quelques jours plus tôt, il avait appris de la bouche d'un habitant que ses fils s'étaient enfuis ensemble dans la forêt. La veille, il avait découvert des choses plus qu'horribles dans l'une des pièces de la maison de Blass. Qui donc avait bien pu enlever la vie à la sage-femme ? Ses idées se débrouillaient, oui, mais avant qu'elles ne recommencent à s'embrouiller, il passa une main sur son visage et dé-

cida qu'il lui fallait avant tout retrouver ses fils. Ou du moins, essayer. Il se leva et eut l'idée d'enfourer les mains sous son matelas pour s'emparer de son plan démoniaque. Or, il n'y était pas. Quelqu'un s'en était emparé. Paniqué, il sortit rapidement de sa chambre et entra dans celle de ZaZa, pour aussitôt constater que ses couvertures n'avaient pas été déplacées. À nouveau, il paniqua. Il ouvrit les portes de chaque pièce du rez-de-chaussée, mais tout comme la cuisine, elles étaient vides. Pas de ZaZa. Il s'arrêta et secoua la tête en se demandant : « Mais où est-elle donc passée ? »

— ZaZa ! Réponds-moi ! s'écria-t-il.

Aucune réponse. Il réfléchit. « À la crèche ? Oui, sûrement à la crèche. Les sœurs avaient besoin de renfort et elle est restée là-bas pour les aider ». Du coup, il se calma.

Une pluie drue se mit à tomber. En fait, c'était beaucoup plus qu'une simple pluie, puisqu'il grêlait. Bo s'emmitoufla, sortit de chez lui et se rendit face aux deux sentiers. S'il prenait celui de droite, il irait jusqu'à la rivière, et, avec de la chance, jusqu'à ses fils. S'il prenait le sentier de gauche, il aboutirait à la maison du maire. À n'en point douter, cet Autre avait tué Olga. Bo en était fermement convaincu.

Il releva les épaules et choisit de foncer vers la maison du maire, dont la terre voisinait la sienne. Une fois rendu, il frappa à la porte. Comme personne ne lui répondit, il força l'entrée à l'aide d'une seule main. Étrangement, elle était fermée à clef. « Nul doute, Gédéon a des choses à cacher », pensa-t-il. C'est alors qu'il eut l'idée d'aller à l'arrière de la maison, où il aperçut une fenêtre légèrement entrouverte. Il regarda à droite, puis à gauche, et décida de s'y faufiler. Ceci fait, il se retrouva à plat ventre dans le sous-sol. Voyant que l'endroit était sombre, il se sentit mal à l'aise. Il huma l'air et perçut une puanteur âcre de bois pourri qui agressait ses narines.

Il se releva. Le temps que ses yeux s'habituent à la noirceur, il marcha comme un zombie, les bras en avant, jusqu'à un escalier aux marches boiteuses qui montait en zigzag jusqu'au rez-de-chaussée. Ses pieds, qui se posaient lourdement sur les marches, laissaient chaque fois entendre un bruit sec.

Rendu dans la cuisine, il aperçut une petite table carrée sur laquelle gisaient des graines de nourriture asséchées et deux verres en carton vides qui dégageaient une odeur de vieux café. Tout près de la table, deux chaises droites dépareillées placées l'une en face de l'autre,

comme si quelqu'un s'en était servies dernièrement pour tramer un complot. Bo délaissa la cuisine et passa au salon, qu'il trouva complètement vide. Hormis un lustre en os d'original pour éclairer la pièce, le maire n'y avait mis aucun meuble, pas même un souvenir. Inintéressant pour Bo.

Il se dirigea donc vers une autre pièce. Dans celle-ci, il ne vit qu'un bureau et un fauteuil pivotant, installé derrière. Rien de plus. Il s'approcha et aperçut un amas de papiers éparpillés sur la table de travail. Il s'apprêtait à ouvrir une petite lampe, lorsqu'on frappa à la porte. Paralysé par la peur, il arrêta de respirer et sentit sa peau s'humidifier. On frappa encore plusieurs coups et soudain, une voix d'homme s'écria :

— Gédéon Gautier, vous êtes là ?

Bo restait figé comme une statue. Après quoi, il n'entendit plus rien. Le visiteur avait lâché prise. Incertain d'avoir reconnu la voix, le Grîne se précipita vers la fenêtre pour tenter d'identifier le fameux visiteur, qu'il ne vit que de dos. Il s'agissait du docteur Blass, qui repartait bredouille.

Du coup, tout recommença à s'embrouiller dans la tête de Bo. « Pourquoi Blass est-il venu chez le maire ? » Après avoir pris conscience qu'il perdait trop de temps à se questionner, il se rapprocha de la petite lampe et s'empessa de l'ouvrir pour y voir plus clair. Il fit vite d'oublier Blass lorsqu'il aperçut un amas de papiers sur lesquels le maire avait gribouillé des notes. En les dispersant, il finit par mettre la main sur une feuille contenant une liste de noms, une sorte d'aide-mémoire. Par chance, il savait lire un peu. Tous les noms des habitants du village s'y trouvaient, alors que plusieurs étaient biffés à l'aide d'un crayon-feutre rouge. « Mais qu'est-ce que ça signifie ? » s'interrogea Bo. « Est-ce là la preuve qu'ils ont été exterminés ? »

N'ayant pas de réponse pour l'instant, il s'empessa d'insérer la liste dans la poche de son pantalon, puis mit la main sur un autre papier, fripé celui-là, sur lequel figurait un dessin. C'était un dessin imprécis, pour ne pas dire un barbeau. Curieux, Bo manipula nerveusement la feuille avec ses longs doigts, et reconnut *son* plan. C'était bien *celui* sur lequel il avait tracé le chemin pour se rendre à la rivière qui éventuellement, le mènerait à la forêt. Mais il n'avait malheureusement pas eu le temps de le terminer. Seule ZaZa connaissait l'existence de ce plan. Personne d'autre. Or à présent, Gédéon Gautier était

au courant et c'était effrayant. « Le diable peut faire beaucoup de mal avec un tel plan entre les mains », songea Bo.

Il reprit donc possession de son plan et l'inséra dans l'autre poche de son pantalon, puis quitta les lieux. Le vent rugissait et il pleuvait toujours. Bo rebroussa chemin, traversa la route de sable et s'approcha du magasin général. Excité, il éprouvait un grand besoin de parler aux Laframboise au sujet de ses récentes découvertes. Il leur montrerait la liste de noms et dirait : « Regardez ! Elle contient tous les noms des habitants du village. Pensez-vous la même chose que moi ? » Par la suite, il leur montrerait son plan. « Regardez cette rivière qui coule ! Si nous la traversons, je suis persuadé qu'elle nous mènera quelque part, peut-être même jusqu'à Mio... »

Même s'ils étaient des Autres, les Laframboise l'écouteraient jusqu'au bout. Amis et confidents sincères, ils faisaient toujours partie de la grande famille des Grîne.

Trempe jusqu'aux os, Bo s'arrêta devant le magasin général et y entra d'un pas assuré. Comme à l'habitude, la clochette tinta. Bizarrement, le magasin aussi vide que silencieux. Inquiétant. Quelque chose n'allait pas. Bo se courba et marcha dans l'allée centrale, à l'affût du moindre bruit. Rien.

Il tourna à gauche et se déplaça jusqu'à la caisse. « Pourquoi la caisse n'est pas surveillée ? » s'étonna-t-il. Tout ça n'augurait rien de bon. Il poussa la porte débouchant sur l'escalier, se courba et descendit les marches. Le sous-sol était sombre et enfumé. Impatient de voir ses yeux s'habituer à la demi-obscurité et de distinguer autre chose que des ombres qui se voilaient ici et là, Bo posa prudemment un pied sur le plancher, suivi du second. Après avoir trébuché sur quelque chose, son long corps vacilla. En baissant la tête, le Grîne vit que c'était la planche de bois sur laquelle il avait gesticulé à deux mains pour obtenir le droit de parole lors de la rencontre. Alors que les contours de la pièce se dessinaient peu à peu, il remarqua des ombres acculées au mur qui le regardaient d'un air résigné. En guise d'avertissement, l'une d'elles bougea un objet avec son pied, sauf qu'elle le fit juste un peu trop tard. Malgré la pénombre, Bo parvint à repérer Gédéon, yeux à l'affût et l'air suffisant du chasseur de têtes exhibant son gibier.

— Quelle surprise, voici le sauveur ! s'exclama ce dernier.

Mains attachées derrière le dos, tous deux coincés entre le maire et le baraqué, les Laframboise, terrifiés, gardaient le silence. Profon-

dément désabusé, Bo voulut les toucher, mais fut aussitôt encerclé par les complices de Gédéon. C'étaient des Autres pernicieux que le maire avait réussi à embobiner et qui se croyaient menacés par les habitants du village.

— Je suis désolé, Bo, murmura Ambroise.

— Vous n'avez rien tous les deux ?

— Non, Bo, ne t'inquiète pas, tout va bien, sourira Françoise en se donnant un air inébranlable.

— Entendez-vous ces beaux attendrissements, c'est à faire pleurer ! railla le maire sur un ton geignard en regardant Brutus et ses complices.

Bo se tenait maintenant face au maire, qui les mains dans les poches, gloussait d'aise.

— On pourrait peut-être avoir une petite conversation, Bo Grïne, qu'en penses-tu ? dit-il avec un air fouinard.

— Vous ne vous en tirerez pas comme ça, monsieur le maire, le prévient Bo, qui bien que piégé, ne recula pas d'un pas.

— Ne vous en faites pas pour moi. Vous devriez plutôt vous en faire pour vous et tous ces débiles du village. Votre cœur trop tendre vous a condamné, Bo Grïne. Vous n'avez pas su vous armer pour animer vos semblables, vous n'avez pas su les soulever contre moi, votre pire ennemi. Vous n'avez pas su les guider vers la victoire. Et c'est pour cette raison que vous êtes aujourd'hui entre mes mains et que vous y resterez ! déclama le maire.

Gautier avait raison. Bo n'avait pas su soulever les siens contre l'ennemi et n'avait pas su sortir le *mal* du village ; il avait perdu.

— Qu'avez-vous l'intention de faire, maintenant ?

— Vous le saurez bien assez tôt, Bo Grïne.

À la fois satisfait et renfrogné, le maire se retourna brusquement et commanda à Brutus :

— Attachez-le et amenez-moi ces idiots à la taverne. Nous nous occuperons d'eux plus tard.

— Bien, Gédéon.

Les Autres passèrent un nœud coulant autour des poignets de Bo et lui attachèrent les mains derrière le dos. L'un à la suite de l'autre, même si la taverne était située face au magasin général, le trajet pour s'y rendre fut long, pénible et silencieux.

À l'intérieur de l'établissement, il faisait sombre et à cette heure-là, tous les clients étaient partis. Dès lors, les consignes du maire se résumaient à ne laisser entrer personne jusqu'à nouvel ordre. Le groupe s'approcha d'une porte ouvrant sur le petit escalier étroit et douteux qu'il fallait descendre pour gagner le sous-sol. Il était tellement exigu, que tous devaient se courber le dos pour éviter de se frapper la tête. Indécis, Bo resta un long moment au pied de l'escalier. Il hésitait à descendre.

—Allez ! cria le baraqué.

—Oups ! lâcha le baraqué en bousculant méchamment Bo, alors même que celui-ci était sur le point de s'exécuter.

Bousculade qui entraîna Bo vers le bas de l'escalier en seulement quelques secondes, sous les rires de Brutus qui resté en haut de l'escalier, ferma la porte. Le prisonnier que le trio venait de rejoindre souleva sa robe noire et accourut pour aider Bo à se relever. C'était le curé, dont les mains n'étaient pas liées.

—Prenez mon bras, Bo ? soupira-t-il.

Le curé supportait aisément la physionomie des petites personnes, mais lorsqu'il s'adressait aux plus grandes, il subissait chaque fois un choc. Comme le jour où il avait fait la connaissance de Bo avec son dos à la fois courbé et bossu. Encore aujourd'hui, il ressentait une certaine gêne envers ce grand mâle auquel il ne s'était jamais habitué.

—Est-ce que ça va Bo ? reprit-il.

—Oui, répondit le grand Grine sur un ton blagueur. Je n'ai jamais dégringolé un escalier de cette manière !

Debout, Bo se frotta le dos à l'aide de ses mains liées et continua de plaisanter même si l'atmosphère était tendue.

—Que faites-vous ici ? monsieur le curé.

—C'est une histoire grotesque ! raconta le prêtre. Après les funérailles de la sage-femme, je suis accouru à la taverne pour réclamer des comptes au maire... Et voyez où ça m'a mené ! Ici, avec vous, prisonnier de ce sous-sol.

—Ne vous en faites plus, répliqua Bo après être parvenu à défaire ses liens. Occupez-vous plutôt des Laframboise.

Prisonniers eux aussi, le frère et la sœur, penauds, suppliaient qu'on leur enlève ces satanées menottes. Le curé se précipita vers eux. Tout en s'efforçant d'enlever les liens qui serraient leurs poignets devenus rougeâtres, il grommela à l'intention de Bo :

— Cet homme sadique s'est aussi emparé de votre sœur. Elle est ici avec nous.

— Bo ! s'écria ZaZa après que celui-ci se soit retourné pour la chercher des yeux avant de la trouver recroquevillée derrière une caisse et de se jeter à ses pieds.

— ZaZa, tu es prisonnière toi aussi. Ça va, ne pleure plus.

— Nous sommes tous prisonniers ! Qu'allons-nous faire, Bo ? Comment secourir notre fils ? Il est si petit, si fragile, pleurnicha ZaZa.

— Ne t'en fais pas pour lui, il s'en sortira très bien.

Si Bo mentait ainsi, c'est parce qu'il savait que sa sœur souffrait. Dans les faits, il n'était pas du tout convaincu que son petit s'en sortirait seul. Il s'assit près de ZaZa, puis le silence s'installa. Les cinq étaient prisonniers dans le sous-sol de la taverne du maire. Ils pouvaient bouger, marcher, rire, pleurer, mais pas s'échapper. Impossible. La porte et toutes les fenêtres donnant sur l'extérieur étaient barricadées. Ils étaient faits comme des rats. Piégés.

Le curé fixait le mur, Ambroise gardait le silence, Françoise zieutait Bo qui dos au mur et jambes allongées, regardait la seule lumière plutôt sombre qui éclairait des caisses empilées de façon chambrante jusqu'au plafond. Ce dernier devinait parfaitement ce que contenaient ces caisses. Il suffisait de se remémorer ce que le petit avait dit au maire... *« Vous cachez des caisses de pommes de terre, des poches de blé et des sous dans votre grange »*. Or en plus de celles de la grange, cet Autre avait le culot de cacher des caisses au sous-sol de sa taverne, comme s'il n'en avait pas assez. Outré, Bo garda néanmoins ses pensées pour lui. Ce n'était pas le bon moment de divulguer ce qu'il savait à ses acolytes. Dans ses yeux, Françoise pouvait lire de la tristesse, mais aussi, une soif brûlante de vengeance. Ou plutôt, une soif latente de liberté. Elle fit un mouvement de la main, comme pour le sortir de ses pensées.

— Bo, regardez-moi.

Le grand bossu lâcha les caisses du regard et tourna la tête vers son interlocutrice.

— Ni vous ni les habitants du village n'êtes responsables de ce qui se passe, le rassura-t-elle. Il faut que vous sachiez qu'ils ne sont pas contre vous et que...

Elle s'arrêta là... Pendant que Bo la fixait, elle baissa et plissa les yeux. Visiblement, elle se faisait du souci. Elle se sentait à la fois in-

nocente et terriblement coupable. Elle se mourait d'avouer que c'était elle qui avait ouvert la porte du village au diable, Gédéon Gautier. Que c'était elle qui l'avait guidé vers le sentier de gauche et qu'à présent, elle le regrettait amèrement. Malgré sa culpabilité, elle repoussa ses aveux et dit plutôt à Bo :

— Il n'y a que vous pour nous sortir de ce pétrin, s'enhardit-elle. Y avez-vous pensé ?

Bo s'apprêtait à répondre, mais préféra serrer tendrement ZaZa, qui sanglotait, tout contre lui.

— Allons, calme-toi, ZaZa ! Essaie de dormir un peu. Je reste près de toi.

Empathique, Françoise n'ajouta rien et replaça cette jambe de bois qui l'incommodait depuis sa plus tendre enfance.

Probablement que le soir était tombé. Les prisonniers étaient assis côte à côte et sommeillaient main dans la main. Enfin, ils entendirent la porte s'ouvrir. Quelqu'un daignait se montrer le bout du nez. Suivis des Autres, c'étaient les Gautier qui descendaient l'escalier. Gédéon mâchonnait violemment dans sa bouche une quantité phénoménale d'Ours d'or, tandis que Brutus, trois fois plus lourd que son frère, faisait craquer les marches de l'escalier branlant sous le poids de ses pieds. Le curé se leva rapidement. La robe froissée, il alla au-devant du maire et maugréa :

— Vous avez perdu la raison, monsieur le maire ! Vous n'avez aucunement le droit de nous garder ici !

— Écoutez, monsieur le curé, commença Gédéon en émettant un rire embarrassé.

Il n'eut pas le temps de poursuivre que le curé, le souffle court, leva une main pour le frapper en plein visage. Humilié, Gédéon posa le bout de ses doigts brûlés sur sa joue ensanglantée. Quelque chose lui avait éraflé la peau. Il baissa la tête, regarda les ongles du curé et constata qu'ils étaient aussi longs que ceux de sa mère. Lorsque celle-ci le frappait au visage, son sang s'écoulait exactement comme en ce moment, c'est-à-dire tout doucement. Alors que Gédéon le toisait avec rage, le prêtre s'emporta.

— Depuis que vous êtes au village, je vois très bien tout le mal que vous faites subir à tous ces pauvres gens, s'emballa-t-il avant d'ajouter comme s'il condamnait quelqu'un en plein sermon : Dieu vous punira !

Les lèvres retroussées, les yeux exorbités et complètement figés, Gédéon ressemblait plus que jamais à un coq de combat. Il cracha son dernier bonbon Ours d'or et balança au curé d'un air intraitable :

— Fermez-la ! On vous a assez entendu.

Exacerbé par la haine qu'il lisait dans l'œil de Gédéon, le prêtre s'approcha plus près et y alla d'un discours moralisateur...

— Je plains votre mère de vous avoir porté dans son ventre. Je la plains de vous avoir donné la vie. Vous ne le méritiez pas. Vous êtes le Diable tout droit sorti des flammes de l'enfer. Vous périrez !

Pris de compassion, Bo voulut intervenir, mais sans crier gare, le curé, d'un air soupçonneux, termina en levant les mains dans un geste plus troublant qu'apaisant.

— Vous périrez pour le meurtre d'Olga !

Bouche bée, Bo faillit tomber à la renverse. Ainsi, l'assassin d'Olga respirait devant lui. S'ensuivit un lourd silence, jusqu'à ce qu'il tourne la tête pour s'adresser au prêtre...

— Que dites-vous là ? Comment savez-vous cela ?

Guère embarrassé, le curé raconta qu'il avait appris de la bouche d'un des enfants de la sage-femme que le diable en furie était entré sans frapper et qu'il avait fait du mal à sa mère. En entendant cela, les Laframboise se regardèrent.

— Seul Gédéon Gautier peut faire une chose pareille, chuchota Françoise en bougeant la tête.

— Mais pourquoi ? s'emporta Bo en fusillant Gédéon du regard. Que vous avait fait cette pauvre femme ?

Cela dit, il tourna les talons et s'approcha d'une des caisses. Se doutant bien de son contenu, il se dit que le moment était venu de le dévoiler. Il leva un bras et stupéfia le maire lorsqu'il dit :

— Vous avez changé tout le cours de notre histoire en prenant un malin plaisir à nous affamer.

— Ne touchez pas à cette caisse ! rugit Gédéon.

Tandis que Brutus lisait de la peur dans le regard de son frère, Bo poussa la caisse d'une seule main. Celle-ci s'écrasa dans un fracas assourdissant. Du coup, une panoplie de fruits et légumes verts

fraîchement cueillis qui auraient pu nourrir le plus affamé des ogres s'étalèrent devant tous. Bo s'empara d'un légume et le passa sous le nez des Laframboise et du curé.

— Sentez... Voici la preuve que le maire nous dépouille de nos terres pour nous affamer, dit-il.

Sur ces mots, il poussa une autre caisse, plus petite, celle-là. Cette fois, une quantité impressionnante de sous dorés explosa dans tous les recoins du sous-sol, ce qui provoqua un vacarme étourdissant. Personne ne bougea, exception faite du maire qui se jeta à corps perdu sur les sous éparpillés au sol.

— Vous voyez ? s'enflamma Bo. Vous voulez savoir d'où vient tout cet argent ? Il ne tombe pas du ciel, après tout ! Le maire Gautier nous dépouille de nos récoltes et les vend aux Autres des villages voisins. Et maintenant, il est riche !

Envahi d'un courage qu'il ne se connaissait pas, le grand Grïne sortit de sa poche la liste froissée sur laquelle apparaissaient tous les noms des grandes et petites personnes. Il la brandit rageusement vers le ciel et s'exclama :

— Et voici une autre preuve que nous allions tous y passer l'un après l'autre ! La preuve indéniable de notre extermination !

— Vous ne pourrez pas vous en sortir aussi facilement, Gédéon Gautier ! poursuivit Bo en menaçant le fautif du regard.

Fier de la prestation de Bo, le curé jubilait. Durant un court instant, il entra dans un état de bien-être, le temps d'imaginer l'air soulagé qu'aurait affiché le visage d'Olga si elle avait pu entendre ce qui venait d'être dit. Les poches de son pantalon débordantes de sous, le maire se leva, sortit une arme et la braqua sur Bo Grïne en maugréant :

— Fermez-la ! Vous ne dites que des sottises. Pendant que vous pourrirez ici, je vais m'occuper de votre petit bâtard !

Là, Gautier venait de toucher le point sensible de Bo, qui se sentit faiblir. Aussitôt, un drôle de sentiment d'impuissance le gagna. Sa main s'ouvrit et la liste tomba sur le sol. Après que Brutus se fut précipité pour s'en emparer, Gédéon, soupçonneux, lui ordonna de vider les poches du bossu, qui pouvait être armé et dangereux. Le baraqué s'exécuta, et tira sur un bout de papier qui pendillait.

— Qu'est-ce que c'est ? questionna Gédéon en s'avançant.

Brutus lui tendit la feuille. En la défroissant, Gédéon reconnut tout de suite le dessin confus de Bo.

—Mais c'est le plan ! s'écria-t-il.

Il faut l'avouer, Gédéon n'y comprenait rien, mais ce gribouillis tombait à point.

—C'est donc vous qui me l'avez volé ! soupçonna Bo. Ce plan m'appartient.

—Plus maintenant, grogna le diable.

En insérant le plan dans sa poche, Gédéon commanda à son frère :

—Cette fois-ci, tu me les attaches solidement, y compris notre bon curé. Et vous, Bo Grïne, ajouta-t-il en adressant un clin d'œil au principal intéressé, soyez bien sage pendant notre absence.

CHAPITRE NEUF

Gédéon était rassuré à l'idée de détenir des prisonniers. Bo, son idiot de sœur, le curé et les Laframboise avaient beau le maudire du regard, il n'en avait que faire. De plus, il avait récupéré le fameux plan de Bo. Après l'avoir précieusement déposé dans l'une de ses chaussures, il se prélassa sur son lit.

Quand il était revenu chez lui, ce jour-là, sa respiration s'était arrêtée lorsqu'en regardant sur son bureau, il s'était rendu compte que quelqu'un avait violé son intimité. Tous ses projets secrets seraient dévoilés au grand jour. Fou de rage, ses mains ensorcelées s'étaient déplacées si furieusement sur son bureau, qu'elles firent virevolter toutes les feuilles qui s'y trouvaient. Puis il s'était lancé à la recherche de la liste de noms... Là encore, disparue. « La liste de noms, ça peut aller, mais pas le plan », s'était-il dit en soupirant. À nouveau, il tenta de trouver le plan qui le guiderait jusqu'au *refuge*. « Mais où est-il donc ? » Après quoi, il avait fixé le sol et écarquillé les yeux. À même le plancher, il avait aperçu des traces significatives de pieds se terminant par un talon élargi, comme ceux des grandes personnes. Quelqu'un avait osé pénétrer dans son bureau.

Mais depuis maintenant près d'une heure, tout allait pour le mieux. Il avait récupéré la liste et le plan, et savait que c'était Bo qui était entré chez lui par effraction.

Ne voulant courir aucun risque, il se leva, bouscula son frère et grommela : « Tu dois prévenir tous les Autres de se tenir prêts. Nous partons à la recherche de ce *refuge*. Avec ou sans ce plan, nous les aurons tous ! Qu'ils soient grands, petits... personne n'y échappera ».

Le brouillard s'était levé au village Rieur. Brutus avait frappé à toutes les portes des Autres qui s'étaient réunis en grand nombre devant la maison du maire. Blottis les uns contre les autres, ils tentaient de se réchauffer. Dans l'attente que monsieur le maire veuille bien sortir de sa cachette, ils passèrent une partie de la matinée à frissonner. Un vent glacial soufflait lorsque Gédéon, nu-tête et la bouche remplie à ras bord d'Ours d'or, daigna se présenter sur le palier de sa maison.

Comme lui, la plupart des Autres étaient des exilés plus ou moins hostiles aux habitants du village. Tous devenus fermiers, ils refusaient de laisser aller ce qu'ils n'avaient jamais possédé, c'est-à-dire des terres immenses. Malgré une pluie constante, un froid intense et un gel destructeur, ils trimaient d'arrache-pied pour faire pousser quelques maigres semences. Se doutaient-ils que le maire avait volé ces terres aux habitants ? Peu importe. C'étaient leurs terres, maintenant. Pour ne pas les perdre, pour ne pas mourir de faim, ils le suivraient à la vie à la mort.

Gédéon, lui, se moquait éperdument de ces stupides exilés. Depuis son arrivée, il ne souhaitait qu'une chose, contrôler le village et, inévitablement, contrôler les Autres. Ceux qui s'opposaient à lui, il les faisait passer pour des traîtres, les dressait les uns contre les autres et les expédiait hors de son village.

Régulièrement, il devait leur rappeler leur but initial, celui de s'unir jusqu'à ce qu'il ne reste plus aucune trace des Grîne. Quand les Autres montraient un désintéressement, Gédéon tenait des rencontres et prononçait des discours pour les rallier à sa cause. Il savait réveiller et exploiter leurs frustrations. Cette fois, tous les Autres que Brutus avait sollicités étaient accourus. Bien que chacun affichât des sentiments mitigés, ils n'attendaient que le maire s'adresse à eux. Celui-ci entreprit son discours haineux en clamant avec vigueur :

— Vous voulez garder vos terres ? Alors, aujourd'hui, j'ai besoin de votre aide.

Détournant la tête, ses auditeurs exhibèrent des regards soucieux. Leurs yeux interrogateurs plongeaient dans ceux de leurs voisins dans l'intention d'y puiser l'approbation et le soutien dont ils avaient besoin.

— NOUS ALLONS NOUS ATTAQUER À BIEN PLUS PETIT QUE NOUS ! JE SUIS PERSUADÉ QUE LES GRÎNE SE TERRENT DANS UN REFUGE, DES GROTTES OU AILLEURS, hurla Gautier sous l'effet de la colère.

Le ton puissant de sa voix parvenait aux oreilles des Autres comme le plus féroce des coups de vent. En terminant, il haussa le ton et gueula :

— NOUS ALLONS FRAPPER LE JOUR OU LE SOIR, PEU IMPORTE ! APRÈS LES AVOIR PRIS PAR SURPRISE, NOUS LES EXTERMINERONS JUSQU'AU DERNIER.

Côte à côte, arme braquée, ses pairs répondirent par des murmures trahissant plus ou moins leur résignation.

— À notre retour, nous nous unirons, vous et moi, reprit Gédéon. Nous formerons une nouvelle race, un nouveau monde où les déficients n'auront pas leur place. Ce village renaîtra...

L'armée de Gédéon n'était pas imposante ; environ une centaine d'hommes, tous des malfrats et d'anciens détenus comme lui devenus fermiers par la force des choses. Même s'ils n'étaient pas très en forme, pas très bien entraînés et qu'ils n'avaient aucune idée des forces de leurs adversaires, ils savaient que ces gens étaient cent fois plus petits qu'eux. Aussi, nul ne sentait la menace. Malgré tout, un petit fermier maigrichon dissimulé à l'arrière leva la main.

— Nous pourrions attaquer la nuit venue ! suggéra-t-il en bégayant nerveusement.

À cette idée, le cerveau du maire vira au rouge flamboyant. Ce dernier était un excellent tireur. Dès l'âge de cinq ans, son père l'obligeait à tirer sur tout ce qui bougeait. Il mit la main dans la poche de son manteau, sortit son pistolet et le brandit vers ses pairs. Après quoi, il appuya sur la détente et visa à l'aveuglette. Une détonation assourdissante s'ensuivit. Rien ne gicla, aucune cervelle, pas même une seule victime ensanglantée tombée sur le sol. Tous étaient encore bien debout. Gédéon abaissa son arme près de son corps, poussa un soupir rageur et pesta :

— Vous devez garder le silence lorsque je vous parle, s'époumona-t-il. Personne n'est autorisé à me suggérer des idées. En temps normal, plusieurs d'entre vous seraient morts. Mais ce matin, je me sens l'âme généreuse.

Sur ces mots, il éclata de rire, persuadé que ces abrutis ne vivraient jamais assez longtemps pour s'acquitter de leur dette. Puis il remit le pistolet dans sa poche, leva une main et indiqua la direction de la forêt.

— Ce soir, nous prendrons le sentier de droite, dit-il d'un ton moins menaçant.

Abasourdi, aucun Autre n'osa le contredire. Le soir venu, armés jusqu'aux dents et bravant une température exécrationnelle, les hommes traversèrent la route de sable boueuse. Comme convenu, ils empruntèrent le mystérieux sentier de droite, celui-là même qui les conduirait dans la forêt où se cachait l'ennemi.

Au même moment, au *refuge*, le crépuscule tombait. Dans une cabane, Chanelle et Mio sommeillaient l'un contre l'autre. « Dors-tu, Mio ? » s'enquit Chanelle en caressant le bras du petit homme. Oui, il dormait. Même qu'il rêvait qu'il avait mal à son cœur, là où reposait sa main. En plus de souffrir de la maladie de l'enfant-vieillard, il souffrait d'un autre mal étrange, sans doute d'amour. ZaZa avait-elle jadis ressenti ce mal à cause de Bo ? Et les habitants du village, eux, avaient souffert ainsi ? Peut-être que oui, peut-être que non. N'étant plus en état de penser, Mio restait allongé dans le noir en poussant le genre de soupirs que seul un amoureux inassouvi peut pousser. Il ne voulait pas que Chanelle ait pitié de lui. C'est pourquoi il s'efforçait de lui cacher son mal. Il ignorait jusqu'à quel point il y parvenait, mais au moins il essayait. Il rêvait qu'elle était près de lui, qu'il sentait son odeur particulière et ça lui procurait une sensation agréable.

Dans son songe, Chanelle se levait et le tirait par la main. « Que dirais-tu d'une promenade en forêt ? » Une invitation qui le faisait sourire. Une fois à l'extérieur, Chanelle marchait tout près de lui en effleurant son corps contre le sien. Main dans la main, ils se perdaient dans la forêt en mêlant leurs corps sous le regard innocent d'une nuit chaude et claire. Malgré le manque de lumière, sur le sol riche et rempli de racines, Mio pouvait distinguer un immense tapis garni de jacinthes des bois. Alors, à la manière d'un gentilhomme, il posait un genou sur le sol pour en cueillir quelques-unes et les offrir à Chanelle en les laissant tomber dans la paume de sa main. Émue, la jeune femme regardait les fleurs avant d'enlacer Mio en étouffant un minuscule ronronnement de plaisir. À son tour, le petit homme était ému. Elle l'embrassait sur la joue, et lui rougissait, incapable de définir ce qui se passait entre eux. C'était à la fois agréable et fragile. Fleurs à la main, Chanelle hochait la tête, pivotait sur elle-même et disparaissait.

Dans ce même rêve, Mio pouvait deviner qu'un intrigant secret régnait dans la forêt... Des chuchotements étranges venaient de l'intérieur de grottes particulières. De grandes femelles en sortaient main dans la main. Fasciné, Mio levait les yeux. Il avait déjà vu des grandes femelles, mais celles-ci étaient aussi hautes que les maisons du village. Leurs bras flottaient comme de minces fils blancs. Recouvertes de longues capes en jute, elles portaient de vieux fichus sur leurs têtes. Elles

vivaient dans ces grottes discrètes et n'acceptaient aucun intrus. Elles ne parlaient pas, mais reniflaient. On aurait dit qu'elles cherchaient à reconnaître une odeur. Après avoir reconnu celle de Chanelle, leurs regards tristes et vides étaient devenus souriants et radieux. Alors que Mio reculait d'un pas, les femmes, apaisées, s'approchaient d'eux pour les accueillir. «Dis-moi, Chanelle, qui sont-elles?» «Il existe *celles* du village Rieur, le rassurait Chanelle, et il existe *celles-ci*, aussi. Attends, je vais leur parler».

Luba, qui avait la grandeur d'un lampadaire, s'agenouillait pour pouvoir discuter à voix basse avec Chanelle, pendant que les grandes femelles restées à l'écart jacassaient entre elles. Elles émettaient des oui et des non tellement bas, que seul Mio pouvait les entendre. Parfois, d'étranges silences brouillaient leurs conversations. Elles discutaient de l'affrontement entre les Grîne et les Autres qui leur semblait inévitable. En même temps, Mio entendait ce que Luba murmurait à l'oreille de Chanelle: «*César peut compter sur nous. Quand le moment sera venu, nous serons là*».

La conversation terminée, Chanelle saluait les grandes femmes et rejoignait Mio qui demandait: «Pourquoi vivent-elles isolées dans cette forêt?» Chagrinée, Chanelle lui racontait que ces femmes se terraient comme des animaux tout au fond de ces grottes et que chacune d'elles avait perdu un, deux ou trois nouveau-nés. N'acceptant pas ces pertes, à la tombée de la nuit, lorsqu'elles les entendaient pleurer dans leurs rêves, elles creusaient la terre en s'imaginant pouvoir les faire renaître».

C'est à ce moment que Mio se réveilla, exténué et fiévreux. Il tourna la tête, pour vite constater que Chanelle n'était pas près de lui. Il avait rêvé d'elle. Il se serait probablement senti moins désenchanté si ça n'avait pas été le cas. Il garda les yeux fermés en se demandant si les grandes femelles existaient vraiment. Probablement que oui, puisqu'il avait rêvé d'elles... Même qu'il se souvenait des derniers mots de Luba. «*César peut compter sur nous. Quand le moment sera venu, nous serons là*».

Il était allongé sur son lit pour réfléchir aux événements de ces derniers jours, lorsqu'on frappa légèrement à la porte. C'étaient les petits du *refuge* qui le réveillaient à l'aube. Il se leva et remplaça un peu son pantalon. Torse et pieds nus, il sortit de la cabane, tituba jusqu'au ruisseau clair, s'aspergea le visage et se frotta les dents avec son long

index. Alors qu'il regarda vers le ciel, il dut plisser les yeux tant le soleil était éclatant. Jamais il n'avait ressenti une chaleur si généreuse. Le *refuge* était sa nouvelle maison. Plus pâle et plus maigre, il s'anémiait lentement. Il savait qu'il ne lui restait que quelques jours...

Dans l'après-midi, le soleil resplendissant réchauffait la cabane où Mio se reposait. Le vent qui soufflait par la seule fenêtre semi-ouverte transportait une odeur. Aussitôt, quelqu'un approcha et cogna à la porte. César ouvrit et entra. En marchant vers son jumeau, il décela un nouveau regard dans ses yeux.

— Que se passe-t-il ? s'inquiéta-t-il. Tu as l'air perdu.

Mio se redressa et s'appuya sur les coudes en cherchant désespérément à savoir s'il avait rêvé ou pas. Il se leva, se précipita à la fenêtre et l'ouvrit toute grande. Son ouïe s'affinant, il percevait chaque souffle de vent, chaque craquement de brindille. Son odorat s'affinait tout autant, puisqu'il pouvait sentir des odeurs inconnues et impures.

— Je sens qu'il y a quelque chose de malsain dans l'air, confia-t-il à son frère.

— De quoi parles-tu ?

— Je les vois et les entends, poursuivit Mio en se grattant vigoureusement le crâne. Ils arrivent.

— De qui parles-tu ? Explique-moi, le supplia César.

Le petit parlait des Autres qui se rapprochaient. Il agita la tête et ajouta, en baissant les yeux :

— Bo ne bouge plus. ZaZa pleure. Ils sont prisonniers. Des cordes retiennent leurs mains et leurs pieds. On doit les secourir, César.

— Tu crois qu'ils sont en danger ?

— Je vois que je prends la fuite, reprit Mio, devenu tout pâle, en essayant tant bien que mal de se concentrer, je cours pour me rendre je ne sais où. Je tombe sur le sol et ensuite, plus rien... Je ne me souviens plus de la suite...

— Ton rêve est peut-être un signe ! dit César.

— Ce n'est plus un rêve, c'est la réalité, maintenant.

Le grand s'approcha du petit homme, le prit par les épaules et le secoua doucement.

—Allons, reprends-toi, Mio, le rassura-t-il en le fixant dans les yeux et en posant une main sur son cœur. Si Bo et ZaZa sont en danger, nous les libérerons. Je t'en fais la promesse. Nous avons besoin de toi.

Ces derniers mots ranimèrent Mio, dont les intentions n'avaient pas changé. César pouvait lui faire confiance. Mais ce qu'il pressentait était déstabilisant. Bo et ZaZa étaient en danger... Lancés à sa poursuite, le maire et les Autres marchaient sur le sentier de droite dans le but d'anéantir le *refuge* et de s'emparer de lui, Mio... Soucieux, ce dernier n'avait d'autre choix que de partir pour protéger ses semblables. Mais ce faisant, qu'adviendrait-il d'eux ? Il se gratta le crâne en se demandant si l'avenir lui échappait.

Un grand silence s'abattit sur le *refuge* tout entier. On n'entendait plus que le sifflement du vent. César rassembla ses guerriers autour d'un feu éteint la veille. Vivant facilement en milieu sauvage, les petits guerriers avaient été entraînés pour être méfiants, habiles et rusés. Cruels et sans pitié, s'il le fallait. En tant que loyaux alliés, ils exécutaient sans discuter tous les ordres de César, dont ils imitaient l'attitude et le courage. Tous l'écoutaient silencieusement dans la lumière du jour...

Debout à la droite de son jumeau, Mio regarda vers le haut. Dans l'immensité du ciel bleu, le soleil brillait. Or à part lui, personne n'y portait attention. Il avait lu dans les livres que le soleil était l'un des sept astres géants du système solaire, qu'il produisait la lumière du jour et réchauffait la terre.

Depuis qu'il était au monde, c'était la première fois que le petit homme ressentait la chaleur de l'astre diurne sur son visage ridé. Celui-ci pouvait-il lui réchauffer le cœur ? Il le pensait. Comme il avait, des décennies durant, réchauffé le cœur de ses ancêtres. Quelques années plus tôt, un habitant très vieux l'avait pris sur ses genoux pour lui raconter que le soleil avait fait ses bagages, qu'il était parti vivre ailleurs et qu'il ne réchaufferait jamais ses yeux.

Mio ne croyait pas à ces sornettes et avec raison, car en ce moment même, il ressentait la chaleur du soleil sur ses yeux. Il savait que le mal de sa disparition était plus profond. Par innocence ou par simple pureté, les habitants du village, qui ne connaissant pas ce *mal*, l'avait laissé entrer au village. Ils avaient laissé entrer Gédéon Gautier et son bagage de sentiments maléfiques, tels que la haine et la

violence. Hélas, petit à petit, ces sentiments avaient fait leur chemin en semant la terreur et de mauvaises graines, non sans engendrer des pensées malsaines et nuisibles dans le cœur vierge des habitants.

Mio savait qu'un jour, le soleil brillerait à nouveau sur le village, mais à la seule condition que les habitants expulsent ce *mal* du village. À la condition, aussi, qu'ils acceptent les Autres, qui, repentants, partageraient avec eux l'amour, l'échange et la paix. C'était essentiel pour assurer la survie de tous.

Pendant que le petit homme pensait, les petits guerriers écoutaient attentivement le discours de César. Après quoi, ce dernier se tourna vers son jumeau pour lui demander en souriant :

— Dis-moi Mio, es-tu d'accord pour nous aider à reconquérir le village ?

Mio s'apprêtait à répondre lorsqu'il aperçut, au loin, un petit guerrier armé d'une massue qui courait vers eux. Complètement épuisé, le garçon s'effondra sur les genoux de César et dut s'y reprendre à quatre reprises pour parvenir à balbutier :

— Nous avons de la visite ! Ce sont les Autres !

Jamais des Autres ne s'étaient introduits à proximité du *refuge*. César avait souvent dit qu'il fallait s'en méfier. Par chance, ce petit guerrier, chargé de faire le guet, les avait repérés et pistés.

— Les Autres ne sont pas les bienvenus, lança le grand César. Ils ont une peur bleue de la forêt et ne la connaissent pas. Nous allons donc la contourner pour leur tendre un piège et les encercler.

Cela dit, il écarta ses longues jambes, pointa sa canne vers le soleil et mit fin à la discussion en criant à tous :

— À l'attaque !

Toute leur enfance, les Grïne avaient attendu ce moment. Ils s'étaient préparés à reconquérir le village Rieur, où ils auraient dû grandir. À l'unisson, les petits guerriers, liés comme les doigts de la main, pointèrent leurs arbalètes dans la même direction que la canne de leur chef.

— Nous te suivrons, César !

— Même si je suis petit, indiqua Mio en croisant le regard de son frère, tu peux avoir besoin de moi.

— Je crois que c'est le temps de mettre à profit tous tes sens extraordinaires, répliqua César qui ne doutait nullement de l'efficacité de ce vieillard du tonnerre. Grâce à toi, nous reprendrons le village Rieur.

Au même moment, dans la clarté de sa cabane, Albinos, assis en tailleur, ressentait un plaisir enivrant.

Le ciel était nuageux, l'air sec et froid comme le cœur de Gédéon. Sans parler du vent qui n'arrêtait pas de souffler. Telle une armée délinquante, les Autres avançaient en brandissant leurs armes à la moindre alerte. Ils avaient traversé maintes collines dans l'espoir de découvrir la rivière, mais hélas ! aucune trace d'eau.

Gédéon prit le temps de s'asseoir sur une énorme pierre. Celle-ci était si instable, qu'on aurait pu croire que quelqu'un l'avait déplacée. À la hâte, le maire avait fourré l'essentiel dans un sac. Du pain et de l'eau, sans oublier, naturellement, sa gourmandise préférée, ses Ours d'or. Il engouffra dans sa bouche les bonbons de couleur rouge, puis, tout en les mâchonnant avec minutie, il sortit *le* plan de Bo de sa poche et força ses yeux à le détailler. Mine hardie, il sourit et s'exclama :

— Nous sommes tout près de la rivière, les gars !

Comme tous étaient prêts, Gédéon crut bon de faire un feu et d'accorder quelques minutes de repos à ses hommes. Après avoir cueilli les branches les plus sèches, ceux-ci s'assirent autour du feu capricieux et attendirent. Chacun émit un soupir de soulagement lorsque les flammes commencèrent à crépiter. Sous l'effet de la chaleur, le bois humide s'embrasa peu à peu. Tout autour se trouvaient des grottes et à quelques mètres d'elles, coulait une rivière bordée d'arbres et de buissons que nul ne pouvait encore entendre. Inquiets, les Autres sentaient qu'on les épiait et qu'une menace terrible planait au-dessus de leur tête. Un pressentiment qu'il arriverait quelque chose de malheureux, comme vivre les dernières minutes de leur vie. Cette sensation de danger ne tarissait pas et ce n'était pas une invitation à prendre le thé. Coincé entre deux de ses comparses, un homme prit une énorme gorgée d'eau avant de se lancer dans un récit terrifiant...

— Autrefois, il y a de ça bien des décennies, on disait de cette forêt qu'elle était profonde et remplie d'animaux qui se nourrissaient exclusivement d'herbe et de plantes. Qu'il y vivaient, aussi, des géants et des nains d'une extrême gentillesse. Mais aujourd'hui, on raconte autre chose au sujet de ce lieu. On dit que les géants et les nains s'allient en grand nombre, qu'ils s'arment d'objets contondants et qu'ils

chassent l'homme sans aucune raison. Ils capturent leur victime, la torture et la donne à manger aux animaux. Ceux-ci sont devenus si féroces, qu'ils vous croquent et se gavent de votre corps.

— C'est ridicule ce que tu racontes, grogna Brutus.

Opinion que ses pairs ne partageaient pas du tout. Tout à coup, ils entendirent un vacarme peu rassurant. Un mélange confus de sons et de sifflements insupportables pour l'oreille. À cette cacophonie s'ajoutaient des bruits de pas lents qui traînaient sur le sol. Les Autres paniquaient à l'idée de voir apparaître des géants ou des nains les prendre en chasse. Brutus leva la tête très haut, ouvrit grand les yeux et aperçut quelque chose d'effrayant.

— Regardez ! Ce sont des géantes ! s'écria-t-il.

C'étaient bien des géantes. Elles étaient vieilles, très vieilles. Un vide insondable se lisait dans leurs yeux aussi rouges que sans éclat. Voûtées, elles criaient des mots étranges : « À mort ! À mort ! » Mais peut-être, aussi, qu'elles disaient toute autre chose. Les Autres penchèrent la tête sur le côté pour mieux entendre. Nul doute, ce n'était ni des mots ni des bruits accueillants.

— Le maire nous a menti ! cria l'un des hommes. Nous nous attaquons à bien plus gros que nous ! Puis ce fut le désordre. En grand nombre, les géantes se mirent à surgir de nulle part. Se mouvant comme des punaises d'eau elles encerclaient leurs proies de façon à les empêcher d'avancer.

— Ne traversez pas cette rivière, prévint la doyenne Luba. Sinon, vos têtes serviront de décorations dans nos grottes !

Gédéon voulut répliquer, mais Brutus le devança.

— Pardon de vous avoir dérangée, madame ! pleurnicha-t-il.

— Silence ! fulmina Luba. Tout Autre qui franchit la rivière sans autorisation devra en payer le prix.

— SAUVE QUI PEUT ! hurla un Brutus, mort de peur.

Reprenant leurs esprits, tous battirent en retraite et coururent dans tous les sens, à la recherche d'un abri pour se mettre à couvert. Gédéon n'en croyait pas ses yeux.

— Mais que faites-vous ? hurla-t-il. Il faut les combattre ! Ce ne sont que des grandes femelles, après tout ! TIREZ ! TIREZ !

Ses hommes ne rêvaient pas, c'était bien ce qu'il leur criait à pleins poumons. Mais comment pouvaient-ils s'attaquer à des monstres aussi gigantesques ? Effrayés et incapables de combattre ces

géantes, ils se dispersèrent. En un tour de main, ils remontèrent les collines dans le but de retourner au village.

Les grandes femelles avaient réussi à séparer Gédéon des Autres. Avant de retourner se terrer dans leurs grottes avec ses consœurs, Luba s'avança vers lui. Elle se pencha tout doucement et avec les doigts, le souleva délicatement par une jambe. Elle le scruta, puis le balança de gauche à droite comme si elle calculait les oscillations d'un pendule. Comme elle le tenait tout près de sa bouche, un mélange de peur et de colère gagna le maire, qui tremblait. Se sentant minuscule à côté des lèvres entrouvertes de sa geôlière, le pauvre se débattait. Lorsqu'elle le lâcha en écartant simplement les doigts, il atterrit si brutalement sur le sol, qu'il vit moult chandelles. Luba pouvait entendre ses dents claquer et le voir trembler. Comme un nouveau-né complètement démuni, il était terrifié. Luba fit un grand pas et lui demanda d'une voix lancinante :

—Alors, petit homme, comment te sens-tu en ce moment ?

—Je ne suis pas un petit homme. Vous ne me faites pas peur... et...

Luba se mit à rire puissamment.

—Tu es un être ignoble et le plus petit homme parmi les petits hommes, lança Luba après avoir lâché un puissant rire.

Ne voulant plus rien entendre, Gédéon se boucha les oreilles tant ces mots lui étaient insupportables.

—Ton cœur déborde de haine, en rajouta Luba en regardant ses sœurs. Ce n'est pas à nous, grandes femelles, de te régler ton compte. Nous te confions aux habitants, qui sauront bien s'occuper de toi ! Va, retourne au village, petit homme au cœur débordant de haine.

—Allez-vous faire foutre ! trouva le courage de rétorquer le maire.

Mine de rien, Luba se retourna et rejoignit ses sœurs qui gesticulaient lentement en faisant demi-tour.

Les hommes de Gédéon avaient filé à toutes jambes, battu en retraite. Son lâche de frère et les Autres qui ne valaient pas mieux que lui. Ils s'étaient défilés devant cette attaque, en plus de le laisser seul et dérouté. Comme ces incapables, il pourrait retourner au village pour s'y mettre à l'abri, mais plus il y pensait, plus il hésitait. Même si ces débiles du village ne lui faisaient pas peur, ils étaient nombreux et à présent, il serait seul à les combattre. C'était injuste. Ils l'attacheraient

à un arbre et lui lanceraient des pierres jusqu'à ce qu'il crève. Ils lui régleraient son compte, et ce, sans la moindre pitié.

Néanmoins, ce retour de situation ne l'empêcherait pas de poursuivre ce petit vieillard jusqu'au bout du monde. C'est pourquoi il décida de reprendre la route. Une épaisse couche nuageuse obscurcissait en partie la lueur de la lune. On y voyait à peine. Les mains engourdis par le froid, Gautier manipula et étudia une fois de plus *le plan*. Puis, tel un explorateur, il se fraya un chemin dans une forêt encombrée d'arbres massifs et d'arbustes à branches basses.

Il y était. Enfin, il avait trouvé le chemin menant à la rivière. Il se laissa tomber sur le sol glacial et lâcha un profond soupir de soulagement. C'était bien elle. Imposante, elle le défiait. Il lui fallait maintenant la traverser. Il joignit ses mains écorchées par les épines, ferma les yeux et implora le ciel en récitant la prière des sept péchés capitaux. Celle-là même qu'il avait en horreur. Ceci fait, il ouvrit les yeux, heureux de constater que la rivière était plus calme qu'en colère. Il tourna la tête et aperçut un canot à l'abandon. Il était récompensé. C'était celui de Manchot et Cyclope. Son pistolet bien inséré dans une poche, Gédéon monta à bord du canot pour traverser la rivière. « C'est trop facile », jubila-t-il.

Il ramait et mâchonnait tellement fort, qu'il se brisa une dent. Il ne pouvait faire autrement que de pester contre son frère qui avait osé l'abandonner aux mains de ces grandes femelles et contre tous ceux qui s'étaient agenouillés pour l'implorer de leur vendre l'une des terres des habitants du village. Et voilà que pour le remercier de sa bonté, ils l'avaient bêtement abandonné eux aussi. Il cracha ce qui restait de ses Ours d'or dans le bassin de la rivière. Comme il avait honte de faire partie de la même race que ces gens !

— C'est ça, retournez au village et retrouvez vos semblables ! Vous ne valez pas mieux qu'eux ! vociféra-t-il dans la noirceur.

Une fois rendu de l'autre côté de la rivière, il déposa un pied qui s'enfonça sur le sol vaseux. Il traîna le canot hors de l'eau en hurlant, comme si le monde entier pouvait l'entendre :

— VOUS LE REGRETTEREZ TOUS !

CHAPITRE DIX

Les Grïne avaient décidé de contourner la forêt afin d'encercler le maire et les Autres. Les plus vigoureux marchaient à la tête du groupe, qui se déplaçait à la file indienne. À la suite de César, Chanelle se retournait parfois pour jeter un œil sur un petit guerrier, qui au bout de la ligne, tenait fermement l'encolure d'une jument avec un bout de corde. À cru sur son dos, la bête transportait Mio. Déjà, le soleil disparaissait. Dans le brouillard qui n'avait pas tardé à les rattraper, les marcheurs repéraient le bruit que faisaient les sabots de la jument chaque fois qu'ils touchaient le sol. Des sabots lourds qu'elle traînait péniblement, comme de grosses chaînes attachées à ses pattes.

Croyant que la bête faiblissait, César se retournait de temps à autre pour s'assurer qu'elle tenait le coup. Elle lui donnait l'impression de souffrir du même mal que Mio. Inquiet, il ordonna aux petits guerriers de se tenir prêts à réagir en cas d'imprévu, puis souleva son menton en arrimant son regard vers l'avant. Prudent, il réfléchissait dans le silence louche qui régnait. Le maire et les Autres étaient-ils dans les parages ? C'est ce qu'il aurait bien aimé le savoir.

Toujours à la file indienne, les Grïne se déplaçaient sur un chemin camouflé par un encombrement d'arbustes rabougris qu'eux seuls connaissaient. Leurs empreintes y étaient tracées depuis fort longtemps. À l'arrière, la jument traînait. Inquiète, Chanelle se faufila jusqu'à elle et glissa ses doigts entre ceux de Mio.

— Ça va ? lui demanda-t-elle.

Voyant qu'il semblait ailleurs, elle soupira et retourna à l'avant, auprès de César. Mio avait beau se déplacer à l'aide de la jument, il s'affaiblissait d'heure en heure, comme s'il portait la croix de Jésus sur ses épaules. Étonnamment, plus il faiblissait, plus ses sens s'activaient. Soudain, sans que nul ne sache pourquoi, la bête s'arrêta et fléchit doucement, puis Mio lâcha la crinière et glissa sur le sol humide. Au même instant, Chanelle se retourna, fit demi-tour et accourut vers lui.

— Mio ! lança-t-elle d'une voix suppliante.

Le petit homme était étendu de côté et sa tête lui faisait très mal. Les pupilles renversées, il essayait de dire quelque chose.

— César, attends ! paniqua Chanelle. Mio ne va pas bien !

En entendant cela, le grand s'arrêta brusquement, fit volte-face et les rejoignit à l'arrière. Dès qu'il y fut, il se laissa tomber sur ses genoux. En soulevant son frère par les épaules, il vit ses yeux vitreux qui bougeaient constamment. Envahi d'une sensation inhabituelle qui pulsait dans sa tête, Mio fixait César. Ce dernier lui prit une main et demanda :

— Tu ne te sens pas bien ?

— Je voyais le maire et les Autres marcher vers la rivière, s'empressa de répondre Mio. Mais à présent, et j'ignore pourquoi, ils ne se déplacent plus. Ils ont fait demi-tour, comme s'ils avaient eu peur de quelque chose. Tout est confus dans ma tête.

— Reste calme ! le pria César.

Plus Mio se concentrait, plus il s'affaiblissait. Il voulait voir les Autres, les sentir.

— Ils sont plus d'une centaine, finit-il par dire, non sans douter de ses paroles. Non, ils *étaient* plus d'une centaine !

— Et où sont-ils, exactement ? s'enquit César, visiblement déconcerté.

Le petit homme força ses yeux à sortir de leur amas de chair, comme pour éclaircir sa vision. Mais plutôt que de répondre à la question de César, il baragouina faiblement :

— Les grandes femelles ont formé une barricade et les ont obligés à rebrousser chemin. Seul le maire a réussi à traverser la rivière.

César réfléchit. Il se frotta le visage avec les mains et lâcha un soupir. Mio aurait aimé lui dire : « Attention, César ! Je ne peux pas te dire ce qui se passera ; tout s'embrouille, dans ma tête, comme si j'avais perdu le fil ». Le grand baissa les yeux et constata l'état pitoyable de son jumeau. Affligé, il leva la tête et fixa Chanelle, qui lut dans ses pensées.

— Désolé, Mio, mais tu retournes au *refuge*, ordonna-t-il.

— Je veux vous accompagner.

— Tu sais très bien que ce n'est pas possible. Tu es trop faible. Mais grâce à tes dons, tu les as entendus, sentis et vus venir. Et je t'en remercie. Mais pour la bataille, tu n'y as pas ta place.

— Je peux encore vous être utile, s'efforça de dire Mio en essayant de se soulever.

— Non, Mio, tu as un grand besoin de repos. Retourne tout de suite au *refuge*. Je reviendrai te chercher après la victoire.

— Promets-moi une chose ! reprit Mio qui, déçu, s'agrippa à la cape de son jumeau.

— Oui, je te promets de délivrer Bo et ZaZa. Que veux-tu que je te promette de plus ?

— Promets-moi de ne pas devenir comme eux, haineux et sans amour, réclama le petit homme en posant une main sur le cœur de son interlocuteur. Je sens ton cœur qui bat. Il est bon comme le mien. Nous sommes jumeaux, n'est-ce pas ?

César comprit à même le regard de Mio qu'il n'était pas question d'être ce qu'ils n'étaient pas. Il ne put faire autrement que de répondre d'une voix hésitante :

— Très bien, je te le promets.

La vision de Mio s'embrouilla à nouveau. Il souffrait tellement, qu'il se demandait si son cerveau n'allait pas éclater. Il se laissa retomber, puis César releva la tête, inséra deux doigts dans sa bouche et siffla. Aussitôt, deux petits guerriers bien bâtis furent désignés pour protéger Mio jusqu'à son retour au *refuge*. Alors qu'on remontait ce dernier sur le dos de la jument, Chanelle était partagée entre son désir de rester avec lui et l'envie de combattre aux côtés de César. Après avoir pris une décision, elle s'approcha de Mio.

— Non, tu ne viens pas avec moi, lui souffla-t-il.

— Mais Mio, tu as besoin de moi.

— Allez, Chanelle, va avec César ! ordonna le petit en repousant la jeune femme.

— Je ne peux pas te laisser partir seul, insista Chanelle, plutôt confuse.

— Je ne serai plus jamais seul, car je t'emporte ici, juste là...

Sur ces mots, Mio montra son cœur et fit un clin d'œil. Tandis que Chanelle émit un soupir, la jument s'impatientait. Le temps pressait.

— Ce n'est pas facile de décider. Mais je crois que c'est le bon choix, chuchota sincèrement Mio.

— On se revoit plus tard, alors.

Après que la jeune femme eut déposé ses douces lèvres sur la main de Mio, un petit guerrier frappa doucement la hanche de la jument, qui avança aussitôt. Chanelle rejoignit César, qui s'était déjà remis en marche.

Mio retournait au *refuge*, selon la volonté de César. Bien à l'affût pour éviter toute complication ou de tomber dans un piège, les deux petits guerriers marchaient l'un à la suite de l'autre derrière la jument en se retournant parfois. La façon dont la bête respirait les inquiétait. Confuse, la pauvre filait à pas lourds et désordonnés. Tout à coup, elle agita les pattes de devant et se mit à ruer. Les petits guerriers essayèrent de la maîtriser, mais elle n'obéissait pas. Déstabilisé, Mio l'empoigna par la crinière, ce qui lui permit de se ressaisir et de se détendre.

— Ho ! lâcha-t-il.

L'animal se calma, mais pour bien peu de temps. À nouveau, elle rua. Malheureusement, Mio n'eut pas le temps d'anticiper la suite. Il dit tout en douceur.

— Ho ! Que se passe-t-il ? Ho ! dit-il calmement.

Or, sa monture ne répondait plus et y alla de ruades de plus en plus fortes, jusqu'à ce qu'elle se retrouve hors de contrôle. Démunis, les petits guerriers lâchèrent prise, se contentant de regarder la scène d'un air impuissant. Le pauvre Mio avait de la difficulté à retenir la bête dont les battements du cœur s'étaient accélérés. Il pouvait voir la terreur dans les yeux de l'animal. À n'en point douter, le danger planait et le diable était là, quelque part.

Emportant Mio sur son dos, la jument s'envola, face au vent. Avec une habilité étonnante, un petit guerrier se lança à sa poursuite. Pendant qu'il sautait par-dessus les branches basses en évitant les racines couchées au sol, son acolyte, du haut d'un arbre, poussait de longs cris intenses. C'était étourdissant.

Puis, un coup de feu résonna. Quelqu'un venait de tirer sur le petit guerrier perché dans l'arbre, qui tomba dans un fracas effrayant. Quant au second, il stoppa brusquement sa course effrénée. Sans même qu'il ait eu le temps de répliquer, il reçut à son tour une balle en pleine tête. Titubant à droite et à gauche, il rejoignit son compagnon sur le sol. Gédéon avait visé juste. Effrayée par le bruit de la détonation, la jument galopait toujours. Mio se raccrochait. Bien vissé à la crinière de l'animal, il s'envolait tel un héros sur le dos d'un dragon volant.

Au bout de cette course folle, la jument trotta et se détendit. À présent, le petit homme était fin seul, à l'affût du moindre bruit.

Apeuré, il se surprit à pleurer. ZaZa avait toujours été étonnée qu'il puisse pleurer, car les enfants de la crèche ne pleuraient jamais. Tout au plus, ils affichaient des yeux tristes. Mais cette fois, ce n'était pas de la rigolade. Mio pleurait abondamment. Au bout d'un moment, il essuya ses larmes et se concentra sur autre chose. Prenant conscience qu'il était né non pas pour changer l'histoire de sa propre vie, mais bien celle de son peuple et, par ricochet, celle des Autres, il se consola.

Comme si elle était égarée, la jument freina face à la rivière, à un endroit où celle-ci était peu profonde et moins surnoise. Regardant autour de lui, Mio reconnut une odeur malsaine et maléfique. C'était là, camouflé quelque part.

— Allez, courage, avance ! Tu peux traverser la rivière ! lança-t-il à la jument, qui s'exécuta, avant de s'arrêter à nouveau. Non ! Ne me lâche pas ! la supplia Mio.

Elle trotta à droite, à gauche, l'air de chercher une porte de sortie, pour finalement faire demi-tour. Sans préavis, elle s'affala ensuite à la manière d'un marathonien après une longue course. Du coup, Mio glissa et tomba à la renverse sur le sol froid et humide. Son petit corps était maculé de boue et ses vêtements remplis d'aiguilles de pin. Il essaya d'en retirer quelques-unes avec les mains, mais sans succès. Il aurait bien pu se permettre de céder à la panique, mais ne le fit pas. Non seulement il n'était plus à l'abri, mais il avait de plus perdu ses gardes du corps. Et comme si cela ne suffisait pas, son fort instinct lui disait que le maire rôdait dans les parages.

Ravi, Gédéon n'en croyait pas ses yeux. À l'abri d'un tronc d'arbre prostré, il arborait un sourire triomphant. Son poulx s'accélérait comme lorsqu'il était petit et qu'il ignorait s'il venait de faire une bonne ou une mauvaise action. Après être sorti vivant des mains de la géante et avoir traversé la rivière en maugréant, il s'était précipité dans les broussailles, où il s'était accroupi pour guetter le moindre bruit. Là, il avait tremblé pendant un bon moment, jusqu'à ce que le petit vieillard lui apparaisse comme par enchantement. Désormais, il était à lui. Il pouvait le manipuler comme une marionnette. Il jeta un coup d'œil autour de lui pour s'assurer que le Grîne était bien seul, puis s'approcha furtivement de lui.

— Enfin te voilà ! s'exclama-t-il. Nous avons des comptes à régler, petit vieillard.

Pendant que le diable souriait d'un air répulsif, Mio se releva en titubant. Une fois debout, ses jambes se mirent à trembler. S'efforçant de ne pas paniquer, il tourna la tête et vit que la jument, pattes écartées, capitulait. Le voyant baisser tristement la tête et remarquant qu'il était secoué, le maire se délectait devant les efforts que s'imposait vainement le petit homme pour rester debout.

— Alors, c'est toi le petit phénomène ! se poulécha-t-il.

Pendant que Mio tentait de se concentrer sur sa respiration, Gédéon regarda la rivière et fit un pas à l'avant. S'emparant du petit vieillard, il l'entraîna et l'invita à y mettre les pieds.

— Comme tous tes semblables, c'est dans cette rivière que tu dois rendre ton dernier souffle. Il n'est pas trop tard, *petit papy*, pour mettre tes pouvoirs en action. Montre-moi ! Allez ! Dépêche-toi !!!

Comme Mio ne s'exécuta pas, Gautier le bouscula. Puis, cette vraie canaille sans scrupule le força à avancer. Pas très bavard de nature, le silence qu'observait le petit homme rendait Gédéon furieux. À nouveau, celui-ci le bouscula, cette fois en lui maintenant les mains derrière le dos. Mio trébucha, tomba sur les genoux, et se releva péniblement. Il se remit à marcher à petits pas instables, comme si ses jambes ne faisaient plus partie de lui. Gédéon jubilait. Ce qu'il avait tant espéré se produisait enfin. « Vaux mieux tard que jamais », songea-t-il. Mio n'essayait même pas de s'enfuir, sachant trop bien que le maire le rattraperait sans effort. De tout son poids, ce dernier le poussa une fois de plus.

— Qu'est-ce que tu attends ? Arrête de lambiner et entre dans cette rivière ! grogna-t-il.

Abdiquant, Mio avança laborieusement et atteignit l'eau claire et froide. Si au début elle s'écoulait paisiblement, de grosses vagues ne tardèrent pas à la rendre en ébullition. Les broussailles qui la bordaient s'agitaient comme si le vent ou quelque chose d'imperceptible les secouait.

Impatient, le maire poussa le petit homme dans le courant de la rivière. Sous ses pieds, Mio sentit rouler le sable et les galets qui parsemaient le fond. Du coup, sa gorge se noua et la peur l'envahit. Alors qu'il essayait de se tenir debout, son tortionnaire l'agrippa et le plongea dans l'eau glaciale. Aussitôt, il avala une pleine gorgée

d'eau, suivie d'une avalanche d'étouffements. Ses petites jambes ne parvenaient plus à toucher le fond. Il flottait sur le dos et dérivait vers le centre de la rivière, emporté par le clapotis des vaguelettes qui le tiraient vers le bas. Il plongeait, s'enfonçait peu à peu, disparaissait et ressurgissait comme une bouée de sauvetage. Puis, emporté par d'autres vaguelettes plus fortes, il plongeait à nouveau. Par moments, on pouvait voir son crâne chauve qui luisait à travers les flots de la rivière. Gédéon tendit les bras comme s'il souhaitait inviter une foule à assister au miracle qui allait se produire.

— Attention ! Attention ! cria-t-il. Approchez et regardez ! Soyez les témoins de la disparition de ce petit vieillard si phénoménal !

Sa voix retentissante couvrait un bruit isolé provenant du centre de la forêt frigorifiée. Soudain, il entendit des grognements sourds. Pétrifié, et se tut, pendant que ses yeux tournaient dans tous les sens. Dans la pénombre, les grondements se transformèrent en un mugissement plaintif qui déchira l'air. Gautier en avait chair de poule. Il avait raison d'avoir peur. Après tout, n'était-il pas seul au milieu d'une forêt embrasée d'arbres majestueux qui titubaient au rythme du vent ? Une forêt qui de plus, cachait un indésirable. Alors que le bruit gagnait du terrain, Gédéon se retourna pour découvrir une créature qui se tenait tout juste derrière lui. Une tête hérissée entre un amas de branches le fixait en grondant.

— Qu'est-ce que c'est que cette chose ? s'interrogea-t-il.

Il n'eut même pas le temps de réagir que déjà, la bête se jeta sur lui. C'est à ce moment qu'il reconnut le loup qu'il avait emprisonné dans sa grange. Par malheur, c'est aussi là qu'il se souvint qu'il l'avait affamé pendant plusieurs jours, dans l'espoir qu'il dévore n'importe qui ou n'importe quoi par la suite. Aux yeux de la bête, cet homme n'était nul autre qu'un étranger. Celui-ci essaya de se redresser, mais l'épaisse fourrure du ventre de l'animal l'étouffait. Il tenta de se redresser une seconde fois, mais le loup était trop lourd.

— À L'AIDE ! À L'AIDE ! hurla Gédéon.

Or, personne ne vint à son secours. Le loup lui mordait le bras, non sans faire pénétrer ses puissants crocs dans sa chair et lui arracher la peau. Le sang jaillissait tellement, que Gédéon pouvait le sentir couler sur son bras décharné. Il se retourna et tenta de repousser la bête à coups de poing et de pied, mais peine perdue.

—Viens vers moi ! lança-t-il d'un ton provocateur.

Le loup attaqua de nouveau en ouvrant une gueule menaçante. Le maire était à même de respirer son souffle répugnant. Manipulateur à souhait, il y alla d'un style d'approche bien à lui.

—Arrête ! Tu ne me reconnais pas ? Lorsque tu étais mourant, je t'ai donné à boire et à manger ! Je t'ai sauvé la vie !

Son loup avait-il l'intention de l'égorger ? s'inquiéta-t-il. Heureusement pour lui, ce n'est pas ce qui se produisit. En lieu et place, l'animal recula. Quelque chose l'avait dérangé. Des appels au secours lancés par Mio, qui était au désespoir. Sans hésiter, le loup s'élança dans la rivière. Gédéon leva la tête. N'aimant pas ce qu'il voyait, il cria :

—Attends ! Où vas-tu ? Noooooon... n'y va pas !

Se donnant tout entier, l'animal se débattait fougueusement entre les vagues déchaînées. Enfiévré par le désir ardent de sauver Mio, il nagea jusqu'à lui, sous le regard constant de Gédéon.

—Arrête ! le supplia ce dernier, laisse la rivière l'emporter !

Mais le loup faisait la sourde oreille. Avec sa gueule, il agrippa Mio et le tira courageusement hors de l'eau. Abattu, Gédéon se releva, mais ses jambes se déroberent et le firent retomber. Hébété, il resta affalé, les mains entre les genoux, la tête vide. Son visage s'embruma, donnant l'impression qu'il semblait dans un profond désespoir. Ce n'était pas le moment de perdre la raison.

Étendu sur le bord de la rivière, Mio tentait de reprendre son souffle, tandis qu'une langue gluante léchait son visage. Il sentait aussi quelque chose lui chatouiller la main, mais il était trop las pour regarder ce que c'était. Sa tête était aussi lourde qu'un rocher. Son sauveur, tout juste à côté de lui, baissa la tête entre ses pattes de devant et émit un petit son. Au même moment, Gédéon attendait patiemment, l'air de redouter une mauvaise nouvelle. Mio survivrait-il ? Il espérait que non.

Sans plus attendre, le meurtrier mit la main sur son pistolet et dégaina. Tremblant, il tira une première fois, et rata sa cible. En entendant le coup de feu, le loup sursauta. Terrorisé, il n'eut que le temps de faire volte-face. Ceci fait, il s'arrêta subitement, le temps de réfléchir. Malheureusement, il n'aurait pas dû. Plus confiant, Gédéon tira une seconde fois. Touchée, la bête fut projetée vers l'arrière et flancha. Par chance, la balle ne lui avait frôlé que la cuisse gauche, d'où il ne

jaillissait qu'un mince filet de sang. Essayant en vain de repartir à l'assaut, il recula légèrement pour mieux soigner sa plaie.

Brusqué par les coups de feu, Mio revint à lui. Il était affaibli et son cœur battait drôlement fort. Il ne souffrait de nulle part, mais ses mains bougeaient. Elles cherchaient cet être qui respirait près de lui. En apercevant le loup, ses yeux s'illuminèrent. Hélas, il était blessé. Des filets de bave rougeâtres coulaient de son museau ensanglanté.

— C'est toi, le loup ? s'enquit-il d'une voix inquiète.

C'était bien lui. Ressuscité, Mio sautilla et se rendit jusqu'à lui. Il s'agenouilla et avança son bras comme pour l'apaiser. Le pauvre animal gémissait. À peine s'il pouvait pousser un grognement. L'un et l'autre avaient oublié le maire. Consterné, celui-ci se leva, trébucha sur un tronc d'arbre recouvert de boue et atterrit en plein sur son bras gauche. La douleur était telle, qu'il dut enfouir son visage dans une manche de son manteau pour ne pas hurler. Soudain, un liquide chaud se répandit dans son entrejambe. Comme un bébé, il avait fait dans son froc. À la fois en colère et excité, il rampa jusqu'à la rivière. C'était *son* loup qui s'était jeté sur lui, qui avait essayé de l'égorger et qui l'avait mordu jusqu'à ce que son bras gauche soit strié de sang et que sa chair pende. Il était abasourdi. Il avait nourri cette bête de ses propres mains et malgré cela, elle avait osé se retourner contre lui.

Mais ce n'était pas terminé pour elle. Exhibant un sourire tout en prenant une profonde inspiration, il se coucha sur le sol, braqua son arme vers le ciel et tira une troisième fois. Cette dernière détonation terrorisa à nouveau l'animal. Effrayé, il se redressa sur ses pattes et s'enfonça dans la forêt, alors plongée dans un brouillard qui commençait à peine à se dissiper.

Soulagé, le maire, toujours allongé sur le sol, se détendit et cessa de trembler. À présent, le *petit papy* était sans défense. Il se souleva légèrement et tourna la tête vers son bras, où le sang s'écoulait toujours abondamment. Il plaqua une main sur la morsure du vilain loup, lâcha un hurlement et perdit connaissance.

Se sentant étrangement lourd, Mio fondit en larmes. Incapable de s'arrêter de pleurer, ses pensées et ses souvenirs se brouillaient. Pas très fier de lui, il était là, impuissant, étendu sur le sol à verser des larmes jusqu'à ce qu'elles le fassent suffoquer. S'il ne se relevait pas, qu'arriverait-t-il par la suite ? Il pensait à lui-même. Il s'imaginait traqué par la maladie de l'enfant-vieillard, traqué par le maire, qui, avant

même d'avoir appris à marcher, avait appris à avoir peur. Pourquoi tant de haine ? Cette haine malade nourrie par l'ignorance devenait mortelle et contaminait tous les Grine. Mais ses semblables n'étaient pas comme le maire. Ils étaient comme lui, Mio, c'est-à-dire bon, justes et respectueux de la vie sous toutes ses formes. Au cours des prochaines décennies, son peuple pourra-t-il survivre aux Autres, ces gens si avides de pouvoir ? Il croyait en son peuple. Hélas, il n'était pas du tout convaincu de la bonne foi des Autres. Il arrêta de pleurer. Sa tête lui élançant, il ferma les yeux et massa ses tempes pour effacer la douleur, ne serait-ce que momentanément. Il pensait à Chanelle, au bouquet de fleurs qu'il lui avait offert et qu'elle avait déposé tout près d'elle avant de se rendormir près de lui. Cette seule pensée suffit à le reconforter. Pour se convaincre que cette fille existait vraiment, il essayait d'imaginer ce qu'elle faisait en ce moment même. Il resta longtemps allongé dans le noir, à contempler le beau visage de Chanelle.

Quelques gouttes de pluie tombaient sur le visage du maire. Depuis qu'il avait repris connaissance, comme possédé, sa tête bougeait sans cesse de droite à gauche. Son esprit tournait et ressassait des moments intolérables, comme ceux qu'il avait vécus à l'intérieur d'une cellule austère. Il n'avait alors que dix-huit ans. La porte de sa cellule émettait un lourd claquement chaque fois que le verrou se fermait dans son dos. Tout au long de la nuit, il entendait des cris horribles, le bruit assourdissant d'émetteurs à plein volume et l'écoulement dérangeant de chasses d'eau. Ce qu'il y avait de plus tragique, c'est que dans cette prison, il avait été confronté aux plus horribles vices de l'être humain. Mais cette époque appartenait au passé...

— Regarde dans quel état je suis, maintenant ! maugréa-t-il.

Mio relâcha la tension et rouvrit les paupières. Il pleuvait sur son visage. Il se sentait un peu mieux. Il se traîna jusqu'au corps du maire et se pencha pour l'examiner.

— Vous avez une vilaine blessure.

Il se leva et explora les alentours, visiblement à la recherche de quelque chose. Rien ne semblait le satisfaire. Il regarda son pantalon et en déchira une partie. Bout de tissu en main, il se traîna à nouveau et posa une main sur le bras ensanglanté de Gédéon.

—Ne me touche pas ! gémit ce dernier.

Faisant fi de ce commandement, Mio enroula le tissu autour du bras meurtri, comme pour lui faire un garrot.

—Mais que fais-tu ? lâcha Gédéon.

Mio savait que cet homme avait besoin d'amour et d'attention, dont il avait sans doute manqué. Peu importait sa physionomie, blanc ou noir, jeune ou vieux, grand ou petit, Mio l'aimait plus que lui-même. Il ne pouvait sauver son âme, mais essayait tout de même.

C'était la toute première fois que quelqu'un faisait un garrot à Gédéon et que quelqu'un prenait soin de lui. Petit, quand son sang coulait, on le laissait pleurer seul. Dans ces moments-là, ce n'était pas sa blessure qui lui faisait le plus mal, mais bien l'indifférence de ses parents. Il se souvenait de cette époque de sa vie comme si c'était hier. En regardant Mio qui s'affairait à le soigner, il se dit : « Ce petit me sent-il vulnérable, là, maintenant ? Veut-il profiter de ma faiblesse pour lire dans mes pensées ? »

Depuis fort longtemps, il régnait sur la vie et l'esprit de tous les habitants du village, tout comme il avait déjà régné dans le cœur de la sage-femme. Tout cela lui revenait, ce qui le fit sourire. Mais pour l'instant, c'est Mio qui régnait sur lui. Incapable de reprendre son équilibre, s'il voulait survivre, il devait se soumettre au désir de ce petit vieillard. Et ça l'embêtait sérieusement.

—Ce ne sont pas tes bonnes actions de samaritain qui me feront oublier qui tu es ! grogna-t-il.

—Vous êtes blessé, monsieur le maire, je dois vous soigner.

À la fois étonné des gestes de ce petit homme et profondément désabusé, le maire renifla et se tut.

La journée était insupportable. Mio pansait le bras du maire qui, la bouche ouverte, haletait difficilement et grelottait. Grelottant lui aussi, Mio referma sa veste humide. Ce faisant, le dernier bouton lâcha. Du coup, des souvenirs qu'il croyait enfouis au plus profond de lui refirent brusquement surface. Depuis toujours, il était différent. À la crèche, son comportement excessif dépassait les mesures et les sœurs, impuissantes, le trouvaient plutôt étrange. Face à l'inconnu, face à la peur, elles l'enfermaient dans une pièce, le temps qu'il rede-

vienne normal. Et pendant ces longues heures d'emprisonnement, il se détestait...

Maintenant, il gérait mieux son état. Il n'aurait jamais imaginé jouer avec les pensées d'autrui et les manipuler si bien. Sans doute que le maire avait raison. À ce moment même, il le regardait et pouvait lire dans les traits crispés de son visage que Gédéon Gautier avait besoin d'être aimé.

Naturellement, le peuple Grïne en était un aimant. Il ignorait la haine et ne la repoussait même pas. Était-il trop tard, pour le maire, d'apprendre à aimer ? Mio s'apprêtait à le lui suggérer, quand l'homme perdit à nouveau connaissance. Une pensée terrible traversa alors le petit homme, qui approcha une main devant la bouche du maire, avant de constater qu'il respirait faiblement. Il allait retirer sa main lorsque soudain, il sentit une présence derrière lui. Alerté, il sursauta et fit volte-face.

— Qui est là ? s'enquit-il.

Derrière lui, un homme se tenait debout. C'était le docteur Blass qui soulagé, laissa entendre :

— Je suis content de te voir, Mio !

Le Grïne savait que le docteur était à sa recherche, mais pour une tout autre raison que celle du maire. Intrigué, il demanda :

— Comment avez-vous fait pour traverser cette rivière, docteur ?

Blass s'approcha du corps de Gédéon et perçut sur son visage révolté que les lèvres remuaient, mais qu'aucun son n'en sortait.

— Il n'y a que Manchot et Cyclope qui pourraient répondre à cette question ! répondit-il à Mio en haussant les épaules. Tu n'as qu'à leur demander.

Les garçons adoraient le docteur Blass. Pour eux, il était bien plus qu'un docteur. Il était un Autre qui faisait des miracles. Il rendait la vie aux enfants malades en leur faisant avaler des remèdes qui ressemblaient à des bonbons. À pied et les épaules chargées de lourds fardeaux, ils s'étaient approchés du médecin. « Hé ! docteur, que faites-vous par ici ? » avait demandé Manchot. Blass avait remercié le ciel de lui avoir envoyé ces enfants, qui ne pouvaient mieux tomber. « Bonjour les enfants ! » avait-il répondu.

Sachant que leur aide serait précieuse, il les avait ensorcelés avec des babioles sans importance qu'il transportait dans ses poches. De minuscules marionnettes fabriquées dans un morceau de bois,

qu'il donnait aux enfants pour les calmer lorsqu'il les soignait. Encore une fois, elles servaient à quelque chose d'utile. Captivés, les jumeaux s'étaient émerveillés devant l'un des pantins en particulier. Un personnage fictif nommé *Pinocchio* qui s'est réveillé un jour sous les traits d'un petit garçon en chair et en os. «WOW! Docteur, puis-je avoir cette marionnette?» avait demandé Manchot. «Sûrement mon garçon!» d'accepter Blass.

Comme au théâtre de marionnettes, il avait actionné le pantin sous les yeux de Manchot en ajoutant: «Et ton frère Cyclope pourra avoir celle-là, mais à une seule condition...» Ce disant, Blass fixait la rivière qui lui faisait tant peur, puis avait sorti de sa poche une autre marionnette, encore plus vivante que la précédente. «Quelle est cette condition, docteur?» avait demandé Cyclope en sautillant. «M'aider à traverser cette rivière, par exemple!» Au comble du bonheur, avide de mettre la main sur les marionnettes, Manchot avait jeté un œil vers Cyclope pour sonder son avis. À son grand bonheur, son frère lança: «Rien de plus facile, docteur, suivez-nous!» Ce n'est donc qu'en usant de sorcellerie que Blass avait réussi à traverser la rivière.

Fier d'y être parvenu, il regarda Mio et lui dit d'un ton inhabituellement calme:

— Sans l'aide de ces garçons, je ne serais jamais parvenu jusqu'à toi.

Mio voulut répliquer, mais son interlocuteur s'impacienta, désireux d'examiner plus sérieusement l'état lamentable du maire.

— Que lui est-il arrivé? questionna-t-il.

— Il a été attaqué par un loup.

— C'est toi qui as fait ce garrot? En plus de tes dons, tu fais des miracles, mon garçon! poursuivit Blass, visiblement impressionné, avant de poser un regard intéressé sur le petit. Mais ça n'a pas d'importance. Ce qui compte, c'est que tu sois toujours en vie.

Mio pencha la tête de côté et attendit la suite...

— Tu sais, je t'ai étudié pendant des années sans que tu t'en doutes, enchaîna le docteur en posant un doigt sur son menton comme s'il réfléchissait. Lorsque tu n'étais qu'un petit garçon et que je t'auscultais, tes yeux scrutaient les miens pour lire dans mes pensées.

S'il était faux que Mio ignorait que Blass s'était penché sur son cas pour l'étudier, la deuxième affirmation, elle, était totalement vraie. L'homme tourna la tête pour examiner le visage du maire.

—Gédéon Gautier n'a qu'un seul désir, reprit-il après s'être éclairci la gorge, et c'est de vous exterminer. Tandis que moi, mon seul désir est de faire de vous des êtres plus doués, plus éveillés et plus malins. Crois-moi, vous naîtrez plus que parfaits. Mais pour ça, il me manque l'item principal.

—Que voulez-vous de moi, docteur Blass? interrogea le petit homme qui savait parfaitement où ce dernier voulait en venir.

—Que tu me prêtes ton cerveau. Ton cerveau a des pouvoirs Mio, de grands pouvoirs. Il jouit de gènes dominants et exceptionnels. Si tu le veux, avant qu'il ne soit trop tard, je pourrai transmettre ces dons et ces pouvoirs à tes futurs frères et sœurs. Qu'en dis-tu?

Penaud, le médecin s'attendrit lorsqu'il chuchota :

—Malheureusement, étant donné que tu souffres de la maladie de l'enfant-vieillard, tes heures sont comptées. Ton peuple souffre. Si tu acceptes ma proposition, il en ira tout autrement.

Mio ne pouvait qu'être en désaccord avec ces propos. Non seulement son peuple ne souffrait pas, mais de plus, il ne connaissait pas la souffrance. Depuis toujours, malgré leurs déficiences et leurs malformations, les Grïne reflétaient la joie de vivre.

À présent, hélas, il était vrai que son peuple souffrait. Sur ce point, le docteur avait raison. Il déposa un doigt sur sa bouche et fit l'inventaire de tous les pouvoirs exceptionnels dont il était doté. Ce qu'il donnerait pour ne pas devoir composer chaque jour avec ceux-ci. Il regarda Blass et répliqua :

—Pourquoi changer mon peuple? Tous mes semblables possèdent déjà des dons et des pouvoirs qui font d'eux des êtres extraordinaires. Réfléchissez... Vous feriez une grave erreur.

Cela dit, il détourna son attention vers le maire, dans le visage duquel il pouvait toujours lire cette haine qui en disait long sur le personnage, cette haine envers tout ce qui était différent. C'est elle qui était responsable de la souffrance de son peuple, parce qu'*elle* existait et qu'*elle* existerait encore demain.

Il soupira et fit face à Blass, qui attendait impatiemment sa réponse. Sachant que dans un futur éloigné son peuple vivrait inévitablement de grands changements, il se disait que cet homme ne pourrait rien y faire.

—Alors, Mio?

—Puisque je partirai, docteur, répondit calmement le petit homme, je ne pourrai pas intervenir sur ce que l'avenir nous réserve à tous. Tôt ou tard, les habitants de mon village devront accepter de grands changements, mais seulement lorsqu'ils seront prêts. Croyez-moi, docteur, ce n'est pas à vous de changer le cours de notre histoire.

—Ce que tu dis est ridicule, mon petit.

—Désolé, docteur, rétorqua Mio, totalement en désaccord avec l'opinion de Blass.

—Donc, tu ne me donnes pas vraiment le choix, Mio Grüne. Je m'occupe du maire et ensuite, je vais devoir t'attacher.

Blass se pencha et donna quelques petites tapes sur le visage du maire pour le forcer à rouvrir les paupières. Quelques secondes plus tard, Gédéon se réveilla.

—C'est vous, Blass ! Vous en avez mis du temps, râla-t-il. Regardez comme je suis amoché ! Dépêchez-vous de me sortir de là !

—Vous vous êtes fait un bon ami à ce que je vois ! répliqua Blass.

—Que dites-vous là ! lança Gautier en plissant les yeux. Qu'attendez-vous pour noyer ce petit !

Blass resta de marbre, tandis que son acolyte essaya de se redresser avec sa main droite.

—Non ! intervint Mio. Ne bougez pas, monsieur le maire ! Vous n'êtes pas assez bien pour l'instant.

Le médecin prit un instant pour observer ce petit qui ne cessait de l'étonner, puis se tourna vers Gédéon, encore très affaibli, pour l'entretenir au sujet de son grand rêve.

—Attendez que je vous explique, monsieur le maire. Comme vous, mais sans partager vos idées démoniaques, je rêve d'hommes et de femmes dotés d'une santé parfaite, à toute épreuve, au même titre que je veux les voir acquérir des pouvoirs exceptionnels. Et qui, croyez-vous, possède tous les pouvoirs requis pour me permettre d'arriver à mes fins ?

Tout en posant cette question, il pointa un doigt en direction de Mio. Gautier soupira. Marcus Blass ne lui ressemblait plus. À son arrivée au village, ils s'étaient reconnus, serré la main, puis s'étaient associés. Mais à présent, il sentait une sorte de rivalité entre eux. Un genre de duel pour la vie de Mio. Cette étrange mission qui avait fait d'eux des alliés semblait maintenant les diviser.

—Allons, Blass ! Reprenez-vous ! Vous savez très bien que ce petit vieillard est dangereux. Il sent tout, voit tout et lit dans nos pensées. Il pourra facilement nous dénoncer. Il pourra même faire avorter vos recherches et vos expériences. Je vous conseille fortement de le noyer sur-le-champ.

—Nous dénoncer ! gloussa Blass.

—Ce que vous ne savez pas, articula méchamment Gédéon, c'est que très vite, les habitants découvriront ce que vous trafiquez !

—Ce que je trafique ? Vous vous trompez sérieusement, mon ami. Vous devriez plutôt dire : ce que nous trafiquons, vous et moi !

—Il est peut-être déjà trop tard. Vous n'êtes qu'un imbécile, Marcus Blass, murmura Gautier avant d'émettre un soupir. Je ne suis pas sûr que vous soyez capable d'assumer. Vous n'êtes qu'un faible. Je ne veux pas dire que vous n'êtes pas intelligent, au contraire, vous l'êtes plus que moi. Mais vous avez des idées ridicules et raisonnez comme un illuminé. Vous m'ennuyez à la fin.

Blass sortit une arme, puis l'approcha près de la tempe du maire qui grogna :

—Très bien, alors, finissons-en ! Allez-y, tuez-moi ! Mais cela ne fera qu'aggraver votre cas.

Le docteur afficha un sourire amer et s'approcha encore plus prêt de Gédéon. En le fixant droit dans les yeux, il s'empessa de dire :

—Ces habitants savent que vous ne les aimez pas, Gédéon Gautier. Que vous êtes d'une indifférence méprisante, sans pitié et d'une cruauté extrême envers eux.

—Je vous en supplie, Blass, réfléchissez ! Vous savez très bien que vous et moi, nous voulons la même chose !

—Non, monsieur le maire. Ce que vous désirez, c'est la gloire, tandis que moi, je souhaite faire d'eux ce qu'ils n'ont jamais été.

En suivant la conversation, Mio se disait qu'au fond, il était comme tous les habitants de son village. Comme eux, il était extraordinaire. Le fait que son peuple se composait d'êtres qu'on ne pouvait qualifier d'ordinaires poussait le maire à souhaiter leur extermination et le docteur à faire d'eux des individus encore plus extraordinaires. Jamais le petit homme n'aurait cru qu'un jour, il en viendrait à regretter d'être si extraordinaire. Pourquoi s'en vouloir d'être né ainsi ? Il laissa tomber la tête entre ses mains et eut un pincement au cœur. Même s'il était extraordinaire, il pensait à tous ceux qu'il s'apprêtait à quitter :

ZaZa qu'il aimait ; Bo qu'il venait à peine de connaître ; César qu'il admirait ; et enfin, Chanelle qu'il chérissait tant. Sans oublier, bien sûr, toutes ces grandes et petites personnes qui comme lui, se trouvaient au bord d'un précipice, à deux doigts de basculer. Mio craignait que son départ hâtif ne lui procurerait peut-être pas le soulagement qu'il attendait tant, comme s'il laissait derrière lui un problème non résolu.

Tout à coup, Gédéon se leva péniblement sur son coude et, avec son autre main, fit valser une imposante gifle sur la joue droite du docteur. L'élan qu'il s'était donné pour asséner le coup était tellement rapide, que Blass tituba.

— Vous allez me le payer, Gédéon Gautier ! pesta ce dernier.

Pour le médecin, le moment était venu de se débarrasser du maire, qui ne lui causerait que des problèmes. Pour l'affaiblir, il lui donna un coup de crosse sur la tempe.

— Ouille ! gémit Gédéon en passant une main derrière une oreille pour ensuite regarder ses doigts tachés de sang. Mais qu'avez-vous fait, espèce de vieux fou ? Tout ce qui arrive est de votre faute, Blass !

— La ferme ! rugit le docteur.

Le maire était incapable de se lever, tant il était étourdi. Ça n'allait pas du tout. À grands pas, Blass s'empressa d'entraîner le monstre jusqu'à la rivière. Pour tenter de l'en empêcher, le maire s'agrippa à la jambe droite de son potentiel meurtrier, l'encercla de ses mains ensanglantées et tacha son pantalon, ce qui ne fut pas sans déplaire à Blass.

— Ne me touchez pas, Gédéon !

Le maire tourna la tête et hurla des appels à l'aide en s'accrochant toujours au bas du pantalon de Blass. Pour empêcher ce dernier de mener son plan à exécution, Gédéon ordonna à Mio :

— Dis-lui quelque chose ! Qu'est-ce que tu attends ? Empêche-le !

Or, Mio restait inerte. Soudain, le maire eut la nausée. « Ce vieux fou va me noyer ! paniqua-t-il en son for intérieur, alors que Blass l'entraînait toujours. Il veut ma mort ! »

— Vous allez arrêter maintenant, docteur ! tonna-t-il. Arrêtez ce petit manège ! Vous me faites peur !

Le docteur plissa les yeux, inclina la tête et ricana tel un dément hors de contrôle.

— Ça ne prendra que quelques minutes, monsieur le maire, rigola-t-il, vous ne sentirez rien.

—Réfléchissez, docteur !

Gautier se débattait et tentait de se redresser, mais ses jambes titubaient. Voyant cela, Blass en profita pour le bousculer dans la rivière. Sa victime commença à nager dans l'eau froide et exécuta des mouvements gauches pour se rapprocher de la terre ferme, mais en vain. Tout ce qu'il réussissait à faire se résumait à sombrer davantage dans l'eau. Il se sentait devenir lourd. Le courant était fort et les vagues émettaient un vacarme qui empêchait quiconque de comprendre ses cris.

Pour tenter de lui venir en aide, Mio se traîna jusqu'à la première vague, mais son état le força à capituler. Finalement, Gédéon se raidit. Seule sa tête émergeait de l'eau. Il coulait. Bientôt, la rivière l'engloutit, puis il disparut. Tout ce qui restait de lui se limitait à quelques traces de sang voguant ici et là sur l'eau. Mio ne l'avait pas complètement senti mourir. «Ce n'est pas encore terminé avec lui», s'inquiéta-t-il.

Sorti de son élan de folie, Blass baissa les bras. Jamais il ne serait cru capable d'une horreur pareille. Néanmoins, ce geste lui procura un tel sentiment de puissance ! Le maire n'était pas humain, il n'en doutait pas. Lui, le docteur et l'homme intelligent, venait de débarrasser les habitants de cet être maléfique. Un large sourire de satisfaction se posa sur ses lèvres.

—Il a eu ce qu'il méritait, dit-il. Et de plus, il devenait trop encombrant...

Ce fut ses derniers mots avant que la noirceur ne tombe. À la fois calmée et endeuillée, la rivière, croyant avoir englouti le maire, descendait en se faisant discrète. Mio gardait le silence. Voyant le docteur s'approcher de lui avec une corde à la main, il le dévisagea d'un air grave.

—Vous êtes médecin, dit-il. Votre rôle est de guérir les malades, pas de tuer les gens. Voyez ce que vous êtes devenu !

Blass haussa les épaules et le ligota à un arbre. Épuisé par ces heures chaotiques qu'il venait de vivre, il s'étendit et s'endormit comme un bébé. Tandis qu'il dormait à poings fermés, Mio essaya de dénouer ses liens pour s'échapper. Ce faisant, il fixait la rivière qui s'étalait devant lui, sachant qu'il ne pouvait pas la contourner ni l'éviter. Pour se rendre au village le plus vite possible, il lui fallait trouver une solution. Mais laquelle ? Après de vaines réflexions, il entendit un

grognement provenant de l'autre côté d'une colline. Le loup, qui se tenait tout près, avait émis un faible hurlement pour prévenir son ami Grïne qu'au loin, le reste de sa meute était aux aguets et surveillait les environs. Frémissant, Mio prit le temps de vérifier si Blass dormait toujours.

— Par ici, le loup ! souffla-t-il, encouragé, avant de voir l'animal se traîner jusqu'à lui dans la pénombre de la nuit. Dépêche-toi, libère-moi au plus vite !

Le loup ouvrit sa gueule et, avec ses dents acérées, grugea les liens jusqu'à ce qu'ils se défassent.

— Bravo, tu as réussi ! se réjouit Mio à voix basse.

Content, le loup s'allongea et se colla presque contre lui. Savourant les caresses du petit homme, il s'accorda un temps de repos. Gémissant faiblement, il souleva la tête et regarda la rivière dormante, dont le niveau d'eau était étonnamment bas. Il effleura le corps de Mio, agrippa son pantalon et le tira jusqu'à la rivière. Ensuite, il balança sa queue, bougea la tête de haut en bas et attendit. Mio crut lire dans ses yeux qu'il lui disait : « Accroche-toi à moi. Ensemble, nous allons traverser la rivière ». Le loup avait trouvé la solution.

— D'accord, je te suis !

Confiant, il s'accrocha au cou de la bête, qui s'élança en affrontant les vagues fluctuantes du soir. Lorsqu'ils se retrouvèrent sur l'autre rive, Mio ressentit un immense soulagement. Il lâcha son étreinte et s'étendit sur le sol. Comme s'il n'avait pas étanché sa soif depuis des jours, le loup s'accroupit et lapa l'eau de la rivière sans le moindre répit. Puis, dans la pénombre de la forêt dense, il s'envola, poussé par le vent. Mio le regarda partir, heureux que ce loup ait réussi à lui faire traverser sans encombre cette rivière imprévisible.

— Merci, le loup ! s'écria-t-il.

Bien qu'encouragé, il se leva péniblement. Alors qu'il marchait, il aperçut une colline. Persuadé qu'il s'agissait de celle qu'il avait franchie avec César, il chercha frénétiquement un passage, mais en vain. Il renonça donc. Le sentier menant au village était encore bien loin...

La nuit mourante apporta à la fois de la pluie, du vent et du brouillard. Malgré ce temps maussade, croyant que Mio était bien à l'abri au *refuge*, César et sa troupe avaient longé la rivière afin de mettre la main sur Gautier. C'était là qu'il devait se dissimuler, quelque part sous d'immenses arbustes. Mais après avoir épluché chaque brindille d'herbe, aucune trace du maire, encore moins de ses acolytes. Pendant des heures, ils n'avaient vu personne. Pas même un animal n'était venu les saluer. À croire qu'ils se trouvaient dans une forêt abandonnée. Ils s'arrêtèrent quand soudain, un vent glacial se mit à souffler. Ils frissonnaient, signe qu'ils étaient tout près du village Rieur.

— Personne ! cria un petit guerrier.

Juché tout en haut d'un arbre, Mulâtre, l'un des plus fidèles guerriers de César, ne voyait rien à l'horizon. On l'appelait Mulâtre pour la seule raison qu'il avait la peau presque noire. Pourquoi en était-il ainsi ? Peu importe, blanche, noire ou jaune, personne ne cherchait à savoir. Elle était noire tout simplement, et on aimait le petit bonhomme ainsi.

César prit le temps de s'asseoir un instant. Soucieux, il se remémora ces paroles que Mio lui avait dites : « *Les grandes femelles ont condamné les Autres à rebrousser chemin. Par malheur, le maire a réussi à traverser la rivière* ». Sans l'ombre d'un doute, Gédéon était un adversaire coriace. Où se cachait-il ? Avait-il fait demi-tour ? Ils devraient s'en méfier. Le grand Grïne sortit de ses pensées et constata que Chanelle grelottait. Elle avait faim et froid. Tous avaient besoin de repos. Ils firent donc un feu pour se réchauffer, s'assirent autour et mangèrent silencieusement. En fixant les flammes du feu, César songeait à Bo et ZaZa qui étaient retenus prisonniers quelque part au village. Il s'apprêtait à se lever lorsque Chanelle, assise près de lui, l'aborda :

— Dis-moi, César, crois-tu que tout s'est bien passé pour Mio ?

Le jeune homme espérait bien que oui. Il prit la main de Chanelle et scruta son visage. Ses cheveux, embués par l'humidité, avaient changé de couleur. Fins et sans vie, ils tombaient sur ses épaules. De son autre main, il les caressa et la rassura.

— J'en suis convaincu.

Aussitôt, Chanelle se sentit soulagée. Puis le silence s'installa à nouveau. Au bout d'un moment, deux petits guerriers envoyés en éclaireurs revinrent les mains vides.

—Rien, César, annonça le premier.

—Le village est silencieux. Tout est mort, là-bas, renchérit le second.

César n'allait pas reculer maintenant. «Je délivrerai Bo et ZaZa, coûte que coûte». Telle était la promesse qu'il avait faite à son jumeau. Après avoir abandonné l'idée de mettre la main sur le maire, sachant très bien que celui-ci n'avait pas l'étoffe nécessaire pour se rendre jusqu'au *refuge*, le groupe éteignit le feu et reprit la route en empruntant le sentier conduisant au village.

L'aube était presque arrivée lorsque César promena un regard perplexe sur la rue principale. Après avoir remarqué que les ruelles étaient désertes, il mit deux doigts dans sa bouche et siffla un ordre. En groupe, les petits guerriers se mirent à courir, bifurquant à droite à gauche avant de gagner le centre du village pour mieux repartir. Tous dévalèrent les étroites ruelles où erraient quelques chiens et s'arrêtèrent. Pas la moindre trace de Bo et de ZaZa, ni des habitants. De même, aucun indice ne leur permettait de détecter la présence du maire ou celle du docteur Blass.

Au hasard, ils choisirent une maison où régnait un parfait silence. Ils poussèrent la porte et entrèrent, pour aussitôt être les témoins d'une scène qui les attrista au point de les faire pleurer. Trois grandes personnes étaient allongées sur le sol, la bouche ouverte, visiblement déshydratées. Les petits guerriers se précipitèrent pour les abreuver. Ils avaient peut-être devant eux les dernières grandes femelles du village. Des femelles trop âgées, mais encore bien vivantes. Épuisées d'avoir trop pleuré leurs nouveau-nés disparus, les pauvres se laissaient mourir de faim et de soif. «Est-il trop tard pour leur venir en aide?» se questionna César. Il étudia la situation et se demanda si Bo et ZaZa avaient pu tenir le coup. Depuis combien de temps étaient-ils prisonniers? Mangeaient-ils? Buvaient-ils? Finalement, il décida de laisser Chanelle auprès d'elles, ainsi que quelques petits guerriers pour leur transmettre les premiers soins.

—Occupe-toi bien d'elles, pria-t-il à Chanelle, qui accepta du regard.

Pendant ce temps, d'autres petits guerriers postés à l'avant attendaient les ordres.

— Venez, leur lança César, il faut poursuivre.

À la lueur du jour, ils poussaient chaque porte et fouillaient chaque maison, toutes tristement dégarnies et ternes. On aurait dit de mystérieux asiles.

Plus tard, César s'arrêta devant la maison de la sage-femme, là même où il était né. L'endroit était éteint, comme plongé dans un sommeil, vide de toute joie de vivre. Sans crier gare, Mulâtre brusqua son chef.

— Nous avons fouillé toutes les maisons, pièce par pièce, et toutes sont désertes, dit-il.

— Mais où sont-ils tous passés ? interrogea César en se grattant la tête.

Les deux s'apprêtaient à reprendre leurs recherches lorsqu'ils aperçurent un grand nombre d'habitants dont l'oreille restait collée sur un mur de la taverne. Tous étaient à la fois attentifs et inquiets. Curieux de savoir ce qui se passait, César s'approcha d'eux, suivi de ses petits guerriers.

— Entendez-vous quelque chose ? questionna-t-il.

À cette question, quelques habitants sursautèrent. Une petite personne à la chevelure jaune se tourna vers lui et lui répondit :

— C'est ici qu'ils sont enfermés.

— Qui donc ? rétorqua César.

Dévoilant une audace qu'on ne leur connaissait pas, les habitants se mirent à parler tous en même temps.

— Il faut les libérer ! Ils n'ont rien à boire, rien à manger et...

Nul besoin d'un dessin. César savait... Les rêves de Mio révélèrent toujours la vérité. Empressé de libérer Bo et ZaZa, il commanda à Mulâtre :

— Prends les plus aguerris avec toi, surveillez les environs et faites-nous signe à la moindre alerte.

— D'accord, consentit le petit bonhomme.

Comme si l'endroit était la proie des flammes, César et quelques petits guerriers se précipitèrent et donnèrent de grands coups de pied sur la porte, qui finit par céder. Une fois à l'intérieur de la taverne, malgré la pénombre, ils remarquèrent le désordre. À croire que les lieux avaient été saccagés par des cambrioleurs. Les fenêtres étaient

brisées, les chaises et les tables renversées, des caisses vides jonchaient le sol et des bouteilles avaient été fracassées contre les murs. Quelqu'un s'était définitivement déchaîné dans la taverne du maire. Les Grïne explorèrent chaque endroit où des êtres diaboliques étaient susceptibles de se cacher. Soudain, ils entendirent un bruit. Tous sur-sautèrent, échangèrent un regard soucieux et baissèrent la tête. Le bruit provenait du sous-sol. César siffla, puis tout le monde fonça.

Rapidement, ils descendirent un escalier étroit. En posant les pieds sur le plancher, ils avancèrent prudemment. Malgré le faible éclairage, ils purent distinguer Bo et ZaZa, recroquevillés dans un coin, alors qu'à l'arrière, le curé et les Laframboise étaient coincés. Les cinq avaient les pieds et les mains liés. Étonnés, les sauveurs restèrent momentanément immobiles, jusqu'à ce que César s'écrive :

— Libérez-les !

Un à un, les petits guerriers s'empressèrent de s'exécuter. Agiles, leurs mains minuscules sortirent des couteaux à la lame bien acérée, puis coupèrent les cordes enlacées autour des corps des prisonniers. Venue les rejoindre, Chanelle s'approcha de ZaZa et délia ses liens.

— Vous êtes libres, maintenant ! dit-elle doucement.

ZaZa pleurait, tandis que Françoise, allégée, souriait. Impressionné, Ambroise regardait tous ces enfants qui s'activaient à les libérer. À l'instant même, il comprit que ces petits guerriers étaient les nouveau-nés disparus. Mais à présent, bien sûr, ils avaient grandi.

— Enfin, il était plus que temps...

Quelqu'un avait parlé. Il s'agissait du curé, dont le regard trahissait son impatience. Bo voulut réagir, mais s'intéressa plutôt à son fils.

— Enfin, tu es là, dit-il.

— Il faut vous dépêcher, s'empressa de répliquer César après s'être tourné vers lui.

Plutôt intimidée, ZaZa se leva. Haussant la tête, elle examina son fils de très haut. Il était gigantesque.

— Tu dois être César ? laissa-t-elle échapper.

Le grand Grïne soupira. Il n'aimait pas la regarder de bas et redoutait des effusions sentimentales. Sa réplique fut instantanée.

— Nous n'avons pas de temps à perdre. Suivez-nous !

ZaZa voulut poser une question, mais Bo, impatient, la devança :

— Tu dois savoir où est Mio ?

— Il est en sécurité au *refuge*.

—Le *refuge*? s'étonna Bo qui ignorait l'existence de cet endroit, mais de quel *refuge* parles-tu?

Embarrassé, il attendait une réponse, alors que le curé et les Laframboise, bouche bée, se gardèrent de toute question. César leva de grands yeux. D'un calme impressionnant, il expliqua que le *refuge* était bien caché et qu'il se trouvait très loin dans la forêt. Il poursuivit en disant que les nouveau-nés s'y multipliaient, qu'ils apprenaient l'art du combat et qu'on en faisait des guerriers prêts à se battre pour reconquérir le village.

Écoutant attentivement, Bo se sentait embrouillé. Il s'en voulait. Peut-être que s'il avait dessiné son plan plus attentivement, il aurait trouvé ces nouveau-nés que l'on croyait disparus et ce mystérieux *refuge* dont César parlait. À ce moment même, Mio y était en sécurité, semblait-il.

Tout à coup, une pensée terrifiante lui traversa l'esprit. «Pourquoi Gédéon tenait-il tant à *mon* plan? Maintenant qu'il l'a en main, peut-il atteindre le *refuge*? Et s'il le trouve, il trouvera Mio, aussi». Son cœur se mit à battre très fort. Malade d'inquiétude, il laissa les secondes s'écouler...

—Écoute-moi, César, finit-il par se ressaisir. En nous faisant prisonniers ici, ce fou furieux de Gédéon n'avait qu'une seule idée en tête, soit de mettre la main sur Mio. À cette heure, ses hommes et lui sont déjà très loin dans la forêt. Ils ne sont plus au village, crois-moi... Qui nous dit qu'ils n'ont pas trouvé ce *refuge*? Qui nous dit que Mio n'est pas en danger?

Soucieux, César se gratta le front. Après avoir quitté le *refuge*, ils n'avaient rencontré personne dans la forêt. De plus, depuis leur arrivée au village, ils avaient passé au peigne fin toutes les ruelles et presque toutes les maisons. Les Autres étaient introuvables. Le grand Grïne voulut proposer à ses amis de repartir dans la forêt pour poursuivre leurs recherches lorsque des cris jaillirent de l'extérieur. Sans aucune hésitation et à la file indienne, tous remontèrent l'escalier à la vitesse de l'éclair.

Dehors, l'ambiance était à l'affrontement. On se querellait non pas pour des frivolités, mais pour une question de survie. Les gens se secouaient, se brutalisaient et criaient. On se serait cru en pleine rébellion.

—Par ici! J'ai quelque chose pour toi, César! cria Mulâtre.

César était stupéfait de voir Brutus et les Autres entre les mains des petits guerriers.

Le jour d'avant, effrayés par les épouvantables géantes aux fichus voguant au vent, Brutus et ses acolytes avaient abandonné Gédéon à son propre sort. Ayant couru plusieurs kilomètres, c'est complètement épuisés qu'ils étaient revenus au village, avant de se voir encerclés par une multitude de petits guerriers. Ils n'avaient même pas riposté, persuadés qu'ils ne feraient pas le poids.

— Ah ! hurla Brutus. Dis-lui d'arrêter ça, César !

Mulâtre chevauchait le baraqué pour le maintenir à genoux sur le sol. Il le piétinait, lui agrippait la crinière et lui balançait la tête de haut en bas comme pour lui faire déguster le sable froid et humide du sol. Pour toute riposte, Brutus lâchait des cris plaintifs et protégeait sa tête avec ses larges mains. Tel un dégonflé, il ne songeait qu'à sauver sa propre vie.

— Ne me faites pas de mal ! suppliait-il.

Tout autour, de nombreux petits guerriers étaient assis sur le dos des Autres et les maintenaient ventre contre terre pour les empêcher de fuir, tout en invitant les habitants à faire de même.

— Allez, venez ! Qu'est-ce que vous attendez ?

Des murmures fusaient de partout tant les Grîne étaient stupéfaits. Devant eux, des centaines de petits guerriers bien vivants maintenaient Brutus et les Autres en captivité. Et ce n'était que des enfants, en plus ! Attirés par eux, les habitants s'approchèrent pour les observer de plus près. En silence, de grosses larmes s'échappaient de leurs yeux égarés. Ils étaient à la fois heureux et consternés. Par bonheur, quelques enfants reconnurent leurs mères, alors que d'autres non... Aussi, personne ne fut surpris lorsqu'un petit Grîne, plus émotif que ses semblables, s'approcha des Autres avec, dans ses mains, un tas de pierres aussi grosses que des œufs. Dans le but de se venger, il en lança une, mais rata sa cible. Aussitôt, le temps s'arrêta... Sûrement qu'on ne lui avait jamais appris à viser juste.

Devant sa déconfiture, le petit devint moins brave. Affligé, il recula. Un silence total s'ensuivit chez les habitants. Ce fut là l'unique pierre lancée. Affaîssé sur le sol, Brutus leva timidement les yeux. « Vont-ils nous massacrer ? se demanda-t-il. Non, ces tarés ne sont pas des assassins. Ce n'est pas dans leur nature ». Voulant éviter d'être mis à mort ou d'être banni du village, un Autre dit piteusement :

— Comme vous tous, nous avons été menacés par le maire et nos familles étaient en danger. Nous avons cru bien agir, car cela nous permettait de boire et de manger. C'était tout ce que nous pouvions faire pour sauver nos enfants. Si vous le souhaitez, nous pouvons nous contenter de prendre la route de sable. Ainsi, vous retrouverez vos terres ! Nous regrettons amèrement ce que nous avons fait, gémit l'homme en se mordant les doigts...

Il semblait sincère, mais cela ne suffit pas à calmer les habitants qui s'approchaient dangereusement d'eux avec les mains remplies de pierres. Effrayés, les Autres n'osaient pas jouer les durs en se faisant menaçants. Puisqu'ils étaient toujours vivants, le mieux était de battre en retraite avant que la situation ne devienne vraiment critique.

— Nous pourrions disparaître dans la forêt et faire en sorte que vous n'entendiez plus jamais parler de nous ! suggéra l'un d'eux.

— Regardez ce que sont devenus nos nouveau-nés ? s'écria une petite femelle au physique inintéressant. Vous avez tout gâché !

Ces derniers propos étaient assez troublants. L'instant d'après, la Grïne leva ses petits poings et cria telle une furie :

— Nous allons vous mettre en pièces.

Pendant que le curé regardait désespérément ce qui se déroulait autour de lui, non sans espérer que Bo intervienne pour changer les choses, les Laframboise, sidérés, contemplaient cet étrange spectacle.

Et voilà que les petits guerriers s'écartèrent, et que les coups de poing et de pied commencèrent à pleuvoir. Pour les grandes et petites personnes, l'heure de la vengeance venait de sonner. Elles déchiraient les vêtements des Autres et leur tiraient les cheveux. Hélas, ces derniers ne pouvaient rien faire pour repousser leurs assaillants, qui étaient beaucoup trop nombreux. Ventre à terre, chacun se roulait en boule contre son voisin.

Figé par la peur, Brutus s'abritait toujours le visage avec ses mains. Son torse était couvert d'ecchymoses et du sang s'écoulait de ses lobes d'oreille. Jusqu'à ce jour, jamais personne n'avait tenté de le tuer à coups de poing et de pied. Il n'y avait que lui pour agir ainsi avec autrui. Penser que cette fois c'était lui qui subissait une telle haine accentuait son humiliation. Dans un moment de folie collective, ces grandes et petites personnes si pures et si naïves voulaient prendre sa vie et celles de ses comparses. Il se sentait déshumanisé sans vraiment comprendre pourquoi. Atroce, la douleur venait de partout. Il

était convaincu de rendre l'âme lorsque Bo, surpris de l'attitude des siens, s'interposa.

— Arrêtez ce massacre ! s'écria-t-il.

Le curé et les Laframboise arrêtaient aussitôt de trembler et recommencèrent à respirer. Puis, une grande personne à la fois exaspérée et sage leva sa main.

— Attendez ! Écoutons ce qu'il a à dire.

Bo se tourna vers César et les Laframboise, qui le supporteraient sans doute jusqu'à la fin. Il observa le curé sur l'épaule duquel reposait la tête de ZaZa, ainsi que les habitants attentifs qui accepteraient sûrement une entente qu'ils croiraient juste. Apaisé, il commença.

— Aujourd'hui, nous fulminons de colère, de haine et avons soif de vengeance. Le maire aurait-il réussi à nous changer et à faire de nous des êtres haineux ? Si oui, je crois que c'est inacceptable. Notre père et notre mère nous auraient invités à la prudence. Ils nous auraient guidés en nous montrant le chemin du pardon. Rendons ces hommes à la forêt. Puisqu'ils seront contraints d'y vivre sans les rayons du soleil, ils mourront de froid ; sans eau, ils mourront de soif et sans nourriture, ils mourront de faim. Nous n'avons pas besoin de faire couler le sang...

Indécis, les habitants se jaugeaient d'un coup d'œil, doutant de la réaction de l'un et de l'autre. Un silence mystérieux s'installa, ce qui signifiait qu'ils consentaient. Du moins, pour l'instant.

— Non Bo, ne faites pas ça ! Ne nous envoyez pas dans la forêt ! s'écria Brutus, mal en point.

— Tu vas nous dire où est ton frère ? lui demanda Bo en l'empoignant par le collet.

— Je n'en sais rien ! brailla le baraqué comme un bébé.

Sans crier gare, César se précipita vers lui, le secoua et lui donna un coup de genou dans le bas ventre.

— Ouille ! hurla Brutus. On n'avait pas le choix. On nous a attaqués.

— De quoi parles-tu ? Alors, tu vas passer aux aveux ? Qui vous a attaqués ? exigea de savoir César.

— Nous avons été attaqués par des géantes extraordinaires. Comme nous étions incapables de les affronter, j'ai dit à mes compagnons que si l'on tardait trop, la nuit tomberait et... expliqua Brutus dont le souffle se faisait de plus en plus court. Et qu'on devrait affron-

ter des adversaires autrement plus dangereux que ces géantes. Alors, nous nous sommes enfuis en laissant Gédéon seul dans la forêt.

César sourit. Il savait qu'il pouvait compter sur ces grandes femmes qui logeaient dans des grottes près de la rivière. Il s'avança tout près de Bo et demanda :

— Que veux-tu que l'on fasse d'eux, maintenant ?

Bo déposa une main sur l'épaule de son fils. Sachant que Gédéon était seul et sans défense dans la forêt, il proposa de repartir dès maintenant à sa poursuite. Mais avant toute chose, il devait poser une dernière question au baraqué.

— Dis-moi, Brutus, que sais-tu à propos du docteur Blass ?

— Rien, je vous le jure ! répondit l'autre, terrifié.

Il avait répondu la vérité et Bo le croyait. Blass n'était qu'un chercheur un peu dérangé, pas complètement fou. Mais ce que Bo avait découvert dans la maison de cet homme le troublait. Les dizaines de bords débordant de petits crânes et d'ossements granuleux n'avaient rien de rassurant. Il ne savait pas ce que ça signifiait et aimerait bien le savoir... L'absence du docteur le dérangeait, mais il se convainquit qu'il n'y avait rien d'alarmant pour le moment. Afin d'oublier cette histoire, il se concentra à chercher le maire, dissimulé quelque part près de la rivière.

— Pour le moment, commanda-t-il, attachons les Autres aux arbres. On décidera de leur sort plus tard.

On isola Brutus, qui souffrait. Ces débiles aux yeux vides qui avaient soif de vengeance lui flanquaient la trouille. En réalité, depuis son enfance, il n'était qu'un froussard.

— Bo, je vous en prie, pleurnicha-t-il encore, laissez-moi venir avec vous ! Ne me laissez pas seul avec eux. Ils se vengeront.

Ce disant, il fixait craintivement les Grîne qui, tout en montrant les dents, ne souhaitaient que sa peau. Bo n'aimait pas la violence et ses pairs encore moins. Par contre, Brutus leur en avait tellement fait voir de toutes les couleurs, qu'il méritait une bonne leçon. En décelant dans les yeux des grandes et petites personnes un ardent désir de flanquer une bonne frousse à ce gros baraqué, Bo oublia momentanément les règles de vie dictées par ses parents...

— Brutus est à vous ! leur dit-il, petit sourire en coin.

S'ensuivit une scène que nul n'avait encore vue au village. Le curé et les Laframboise fermèrent les yeux pour ne pas voir ce qu'ils

ne voulaient pas voir. Quel événement heureux ! On avait permis aux habitants de faire ce qu'ils voulaient de ce Brutus de malheur. Formant un cercle, ces derniers se mirent à se lancer le malfrat comme s'il s'agissait d'un ballon. Les yeux hagards, Brutus s'étourdissait comme un carrousel qui n'en finit plus de tourner. Ébranlé, il chancelait à la manière d'un homme ivre.

Par chance, il parvint à échapper à ses bourreaux. Courant au hasard, il était traqué et savait que sa vie était menacée. Son seul souci se limitait à créer une bonne distance entre lui et ces débiles. Ils étaient si près de lui qu'il entendait leur souffle haletant bourdonner dans sa tête. Parfois, lorsqu'il se retournait, il pouvait voir du coin de l'œil des pierres lui frôler la tête. Heureusement pour lui, ses assaillants rataient chaque fois leur cible. Était-ce intentionnel de leur part ? Peut-être. Affolé, Brutus courait vers la crèche, persuadé que là-bas, on le protégerait de ces fous furieux, qu'il sentait tout près de lui. Encore quelques secondes, et ils se jetteraient sur lui. Arrivé à destination, il frappa féroce ment à la porte, qui s'ouvrit subitement.

— Vite ! Entrez ! s'écria sœur Marguerite.

Les poumons en feu, Brutus chuta, se releva et se jeta précipitamment dans l'entrée du parloir. La sœur s'empressa de refermer la porte derrière lui et de lui montrer la cuisine du doigt.

— Prenez la porte de derrière et ne revenez plus jamais au village ! lui ordonna-t-elle.

Sans demander son reste, l'Autre prit une grande respiration et s'enfuit...

Bo et César avaient laissé derrière eux le village comme s'ils ne s'en souciaient guère plus. La pluie, le froid... rien ni personne n'aurait pu les empêcher de se lancer à la recherche du maire. Peu après avoir traversé la route de sable, ils pouvaient encore entendre les habitants crier inlassablement : « Trouvez-le, trouvez le diable et ramenez-le au village ! » Les cris étaient si forts, que même après avoir emprunté le sentier de droite couvert de brume, ils les entendaient toujours. Ils marcheraient jusqu'à la rivière, là où Brutus et les Autres avaient abandonné le maire.

— Cette fois, si la chance est avec nous, c'est ici que nous le coincerons, prédit César.

Il ne restait plus qu'à espérer que tout se passe en douceur, sans effusion de sang. Bo aurait préféré que César ne soit pas impliqué dans cette expédition, mais il était trop tard pour débattre de la question. Tout ce qui lui importait était de ramener Mio à ZaZa, quitte à abattre le maire.

Du sommet de la colline, un éclair illumina la rivière, qui coulait violemment. Elle n'était vraiment pas d'une humeur invitante. Les Grïne examinèrent les environs et descendirent la colline. Partout, dans chaque recoin, ils inspectèrent et remuèrent le moindre des arbustes. Aucune trace du maire. À la fois déçu et préoccupé, Bo lança à son fils :

— S'il n'est pas ici, c'est qu'il est plus loin que je ne le pensais. Laissons la rivière se calmer et reposons-nous en attendant que le brouillard se lève.

César fit *oui* de la tête, ramassa quelques branches humides qui gisaient à quelques pas d'eux, les déposa sur le sol et y mit le feu. Bo, qui s'était joint à lui, s'apprêtait à attiser le feu lorsqu'il aperçut Blass debout devant eux, les pieds bien ancrés au sol. Jubilant et avant de leur donner le temps de réagir, le docteur s'approcha d'eux d'une étrange manière. Les yeux vides, il semblait perdu.

Voyant cela, les Grïne se regardèrent. Soucieux, Bo se leva de façon à lui faire face. Son vis-à-vis était normalement un homme sensé. Mais le fait qu'il soit là et à cette heure du jour n'augurait rien de bon.

— Ça va, docteur ? lui demanda-t-il calmement.

D'abord froids et vides, les yeux de Blass devinrent soudainement aussi clairs qu'une eau limpide. Puis, en seulement quelques secondes, il reprit ses esprits. D'un petit mouvement, il renversa sa tête à l'arrière et ricana de manière sarcastique.

— C'est vous, Bo ! Pardonnez-moi, j'ai cru que c'était quelqu'un d'autre.

Trouvant son interlocuteur un peu bizarre, Bo, intrigué, poursuivit tout de même la conversation.

— Dites-moi, docteur, que faites-vous dans le coin ?

« Dans le coin ! Vous me demandez ce que je fais dans le coin ? Eh bien, je suis à la poursuite de votre petit Mio, cher ami ! » faillit répondre Blass avant de se raviser.

À peine quelques heures plus tôt, après s'être réveillé, ce dernier avait regardé en direction de l'arbre où il avait attaché Mio, pour n'y voir que les liens qui traînaient au sol. Le petit avait réussi à s'enfuir. Rouge de colère, Blass s'était alors écrié : « Où es-tu, petit Mio ? Attends que je t'attrape... » Mais n'y étant pas parvenu, il avait décidé de retourner au village en se disant que Mio s'y trouvait peut-être...

À l'aide du canot des garçons, il venait d'affronter la fouguese rivière, pour ensuite tomber sur Bo et César. Le souffle un peu court, il se ressaisit et, jouant de finesse, broda une histoire à l'emporte-pièce.

— Je cherche le maire Gautier, expliqua-t-il. Nous nous étions donné rendez-vous à la rivière pour y pêcher. Je la longe depuis ce matin, mais rien, il n'y est pas.

Bo pensa que cette histoire ne lui ressemblait pas du tout.

— Pêcher ? s'étonna Bo qui doutait de l'honnêteté du docteur. Mais pourquoi avoir choisi cette rivière ? Vous êtes très loin de votre maison. C'est la forêt, ici !

Alors que Blass feignait de ne rien entendre, Bo jonglait avec l'idée de lui raconter que son ami le maire avait assassiné la sage-femme.

— Si vous le rencontrez avant nous, commença-t-il par lui demander, pourriez-vous lui dire que...

Puis il se lança et lui déballa tout ce qu'il savait sur la mort de la sage-femme. Parfois, Blass écoutait, parfois non, comme si la vie de cette femme ne revêtait guère d'importance pour lui.

— Gédéon Gautier est un assassin, déclara Bo. Nous le cherchons pour le ramener au village, où les habitants l'attendent avec impatience.

Emporté dans un tourbillon, Blass revint sur terre et ne retint que le mot *assassin*. Se donnant un air névrosé, il répliqua :

— Vous divaguez, Bo. Gédéon Gautier, un assassin ! Allons donc ! C'est un homme très respecté au village. Pourquoi dites-vous ça ?

— Vous n'avez vraiment aucune idée de l'endroit où il pourrait se trouver ? insista Bo, que le temps pressait.

Blass se remémorait ce pauvre Gédéon Gautier, alors qu'il le suppliait de ne pas le noyer dans la rivière. « Si vous aviez vu ce spectacle, Bo, c'était à pleurer de rire ». Il mourrait d'envie de lui conseiller de le chercher au fond de la rivière, mais passa outre. Il lui dit plutôt :

— Je n'en ai aucune idée, cher ami.

— On croit qu'il se cache quelque part, près d'ici, soupira Bo en observant la rivière.

Il s'interrompit un instant, l'air de réfléchir. Il connaissait le docteur, mais peut-être pas aussi bien qu'il le croyait. Pourquoi ne pas le questionner au sujet des drôles de bocaux ? Non, ça devait attendre. Étant sur le point de tourner les talons, le Grîne demanda encore :

— Qu'avez-vous l'intention de faire, docteur ? Aimeriez-vous nous accompagner ?

— Oh non ! Je suis trop vieux pour ce genre de choses, plaisanta Blass, éberlué, en passant une main dans ses cheveux en broussailles. Je préfère retourner seul au village, et à mon rythme !

L'expression sur le visage de César en disait bien long. Même s'il préférerait ne pas avoir cet individu dans les jambes, il se doutait que son but consistait à les éloigner le plus loin possible de lui.

— Regardez ce canot ! reprit Blass en pointant l'embarcation. Je crois qu'il ne me servira plus, aujourd'hui. Comme il est solide, il vous sera utile pour traverser la rivière.

Bo accepta la proposition, puis le docteur s'éloigna.

— Éteignons ce feu, César, et remettons-nous en route.

Sans se retourner, ils montèrent dans le canot pour traverser la rivière. Affichant un sourire neutre, Blass les salua de la main.

— Soyez prudent ! s'écria-t-il.

À bord du canot, les Grîne atteignirent l'autre rive et accostèrent sans problème. Courbés, ils poursuivirent leur route jusqu'à la forêt vierge, avec César en tête. À titre de propriétaire des lieux, celui-ci les connaissait comme pas un. Marchant à sa suite, Bo remarqua que son fils marchait d'un pas hésitant, comme s'il doutait de ce qu'il faisait. Soudain, il s'arrêta, se retourna et fixa Bo en secouant la tête.

— Je crois que nous faisons fausse route. Je n'ai pas confiance en ce docteur. Vaut mieux retourner au village.

— Et selon toi, que se passe-t-il là-bas ? questionna Bo en se grattant le front.

Si contrairement à Mio César n'avait pas de visions, il était toutefois intuitif et raisonné. C'est pourquoi il aimait parfois croire que la forêt lui parlait.

— Je ne sais pas, soupira-t-il. Je n'arrive plus à me concentrer. J'ai un mauvais pressentiment et ça me perturbe.

En fait, il craignait pour son jumeau. Mio avait-il gagné le *refuge*? Pendant leur absence, le maire était-il revenu au village? Et ce docteur, que faisait-il dans la forêt? Il cachait plus d'une chose, c'était évident. César savait que ce n'était qu'en retournant au village qu'il obtiendrait les réponses à ces interrogations qui le hantaient.

— D'accord! rebroussons chemin, approuva Bo qui lisait parfaitement dans ses pensées.

Pendant ce temps, grelotant, Mio se blottissait sous un arbre. Malgré son immense fatigue, il eut bien du mal à s'endormir. Ce n'est qu'après s'être terré sous un amas de feuilles mi-sèches pour se réchauffer qu'il parvint à trouver le sommeil.

L'aube naissait, mais l'obscurité était encore profonde lorsque le froid pénétrant le tira de son sommeil. Lorsqu'il ouvrit les yeux, un épais brouillard l'empêchait de voir si c'était le jour ou la nuit. Songeant au docteur, il tentait de deviner quelle avait été sa réaction quand il s'était réveillé pour aussitôt se rendre compte qu'il avait fui. À n'en point douter, s'il était libre et qu'il avait à présent la chance de retourner au village, c'était grâce au loup. En repassant la scène dans sa tête, il émit un petit sourire...

La veille, il s'était perdu. Bien qu'il lui eût été aisé de deviner le chemin du retour, il avait paniqué lorsqu'il s'était vu entouré d'arbres gigantesques qui semblaient ne vouloir qu'en faire une bouchée. Tout en marchant, il levait le nez de temps en temps pour scruter l'horizon. Ce faisant, il voyait le visage de Chanelle et ça lui donnait un regain d'énergie. Il était incapable de définir ce qui se passait entre eux et surtout, ce qu'elle lui trouvait. Non seulement il était minuscule, mais de plus, il était aussi ridé qu'un vieillard de cent ans. Triste, après avoir lâché un soupire, il s'était remis à marcher jusqu'à ce que ses jambes refusent de lui obéir. Il n'avait pas d'ennemis, mais ce jour-là, la fatigue en était devenue un. Il était exténué, gelé et claquait des dents.

Alors même qu'il se croyait à proximité du village, il était déjà trop tard. À bout de forces, il s'était arrêté, avant de lever les yeux vers le ciel nuageux et de s'effondrer. En piteux état, il revoyait toutes ses visions qui s'avéraient plus justes, plus puissantes et réelles. Elles filaient dans sa tête comme le temps qu'il ne pouvait rattraper.

Péniblement, il s'était relevé. Une fois debout, il avait repris sa marche, persuadé qu'il n'aurait pas à revenir sur ses pas, qu'il était dans la bonne direction. Il cheminait à travers les sous-bois denses et humides lorsque la colline lui est apparue. Cette fois, c'était la bonne, celle qu'il avait franchie avec César. Or, la grimper de nouveau lui semblait un obstacle infranchissable. Mais n'étant pas un magicien, il ne pouvait tout de même pas la faire disparaître. Il s'était donc appliqué à la grimper, mais à bout de souffle, avait dû s'arrêter. Les jambes flageolantes, il s'était effondré une nouvelle fois. Après quoi, il s'était adossé à un arbre pour se reposer. Il avait tout simplement atteint les limites de son endurance. Le pauvre était resté là, bouillant et fiévreux. Brisé par ses visions qui le hantaient et par cette maladie qui l'emportait, une pensée terrible lui avait alors traversé l'esprit : « Et s'il ne se relevait plus... »

Et c'est sous ce même arbre qu'il se réveilla ce matin-là. Non loin de lui, la grande femelle Luba faisait ce qu'elle faisait toujours : gratter la terre pour tenter de trouver ses nouveau-nés. Rapidement, elle leva la tête et dressa l'oreille. Elle entendait des chants à la fois mélodieux et inquiétants. Hélas, c'étaient plutôt des plaintes désespérées. D'où provenaient-elles ? Après avoir gagné la position debout, elle fonça comme une furie en s'écriant :

— Où êtes-vous ?

Étant tout près, Mio savait qu'il s'agissait de Luba.

— Par ici ! s'efforça-t-il de répondre.

Un *Par ici !* tellement faible, que la géante ne l'entendit pas. Néanmoins, elle gambada jusqu'à lui. En le voyant, elle le souleva délicatement et le reconnut. Avant de se retrouver dans une grotte, la Grïne avait vécu plusieurs années au village. Le jour où elle avait aperçu Mio pour la première fois, il jouait dans le jardin de la crèche. Elle avait alors demandé à sœur Marguerite qui était ce petit d'allure si étrange. Avec un grand plaisir, la religieuse avait décrit le garçon dans les moindres détails, mais Luba n'avait retenu que son prénom. Mio remua, puis fit battre ses jambes et ses bras en baragouinant des mots dénués de sens.

— C'est toi, César ? souffla-il.

Luba commença à l'étreindre contre elle, pour ensuite le bercer en fredonnant une douce mélodie. Mio aurait dû être au comble du bonheur, mais ce qu'il ressentait n'était qu'un soulagement passager.

Engourdi, il luttait pour retrouver ses visions. Au bout d'un moment, en posant une main sur la peau froide de la géante, il chuchota :

— Le temps presse. Je dois me rendre au village...

Puis, sentant la faiblesse l'envahir de nouveau, tout redevint noir autour de lui. En le touchant, Luba sursauta. Le petit homme avait les joues en feu et le corps brûlant. La géante ignorait ce qui causait cette fièvre, mais savait comment la faire tomber. Il fallait tout de suite le plonger dans l'eau froide. Mais où en trouver, sinon dans la rivière ? Or, plus de temps pour aller là-bas. Le petit risquait de mourir.

C'était la mi-journée. En observant le ciel, Luba remarqua la présence d'épais cumulus noirs, grossièrement nuancés de taches grises. Entassés, ceux-ci annonçaient une pluie prochaine. Là où Luba vivait, il y aurait de la chaleur et de l'eau froide.

— Je t'emmène avec moi, annonça-t-elle à Mio.

Puis elle l'entraîna à grands pas jusqu'à sa grotte. Comme le soir approchait, la géante, prévenante, eut l'idée de ramasser du bois et de cueillir une plante mystérieuse devant servir à soigner la fièvre du malade. Par la suite, elle se courba et s'engagea dans un passage débouchant dans un endroit sombre et étroit.

Il s'agissait de sa grotte. Rien d'exceptionnel. Il y avait, tassée dans un coin, une couverture souillée d'une terre fraîchement labourée et quelques casseroles usées par le temps. L'air y était confortable, mais la lumière déserte. Déjà, un feu crépitait. Il y faisait bon.

— Tu es chez moi. Regarde ici, il y a une source d'eau glaciale qui coule.

Luba déposa ensuite le petit homme sur le sol et attisa le feu en y ajoutant des branches de pin sec. La chaleur chassa la fraîcheur pour enfin réchauffer toute la grotte. La géante devêtit son invité, s'approcha du point d'eau et plongea Mio dans une eau si froide, que ce dernier en eut le souffle coupé. Tous ses muscles se contractèrent en même temps. Pendant qu'il se débattait et lançait des sons étranges, Luba s'éloigna pour s'emparer d'un bol d'eau et y insérer les quelques plantes cueillies plus tôt. Après avoir mélangé vigoureusement ce liquide qui ressemblait à de l'eau brouillée, elle entendit Mio lui demander faiblement :

— Mais qu'est-ce que c'est ?

— Ça fonctionne, c'est tout ce que je sais.

Cela dit, Luba souleva la tête du petit pour verser doucement le liquide dans sa bouche ouverte. Après avoir bu quelques gouttes, celui-ci se mit à tousser.

—Allez, Mio, fais un effort, le pria-t-elle.

À son grand soulagement, il but la mixture jusqu'à la dernière goutte. Quelques minutes plus tard, il s'endormit près du feu.

Le lendemain matin, en ouvrant les yeux, il se rendit compte qu'il n'était pas dans un endroit qu'il connaissait. Il voulut se lever, mais pris de vertige, s'affala aussitôt.

—Où suis-je ? questionna-t-il.

Le sourire aux lèvres, Luba s'inclina devant lui et toucha son front. La fièvre avait complètement disparu.

—Enfin, te voilà revenu à la vie, petit Mio.

Même s'il n'avait vu cette femme qu'en rêve, le petit homme la reconnut.

—Heureux de vous revoir Luba, chuchota-t-il.

Aujourd'hui, il était encore en état d'apporter aux habitants du village toute l'aide dont ils avaient besoin. Mais pour combien de temps le pourrait-il ?

—Je ne crois pas être en mesure de poursuivre mon chemin.

—Tu sembles mieux. Il ne faut pas traîner ici trop longtemps. Je peux te ramener au village, où ton peuple t'attend. Pour aller plus vite, tu devras monter sur mes épaules, proposa Luba, une femme charitable et plus délurée qu'elle n'en donnait l'impression. Allez hop ! lança-t-elle sans attendre de réponse.

Mio glissa les bras autour du long cou de sa bienfaitrice. Courbée, celle-ci sortit de la grotte. L'aube se pointait et il pleuvait à plein ciel lorsqu'ils prirent la route vers le village. Galopant comme un cheval, le sol tremblait sous les longues enjambées de Luba. Au bout de sa course, elle déposa son passager sur un lit d'herbe fraîche, près de la crèche Santa-Maria. Mio ne put s'empêcher de sonder ses yeux vides d'expression qui lui souriaient à travers les larmes qui s'en écoulaient.

Sans se retourner, la géante repartit vers la forêt, alors que Mio la regardait courir au loin. Peinée, la femme lui avait fermé son cœur. Sans même lui donner le temps de lui dire au revoir, elle avait repris son chemin en direction de la route de sable. Sûrement qu'elle creuserait la terre pour tenter d'y trouver ses nouveau-nés jusqu'à la fin de sa vie, songea Mio.

CHAPITRE ONZE

Une fois près de la crèche, Mio s'endormit et rêva. Chaque seconde était un délire, une lutte. Derrière ses paupières, d'autres tourments se présentaient à lui. Des cauchemars qu'il n'avait pas l'habitude de faire. S'enfonçant dans les profondeurs de l'enfer, il voyait d'horribles scènes où il devait se battre pour empêcher la destruction de l'homme et la nature. Il remportait ses combats, mais par si peu. Dès qu'il s'assurait d'une victoire, de nouvelles images se dressaient déjà devant lui pour remplacer celles qu'il avait réduites à néant. Sentant qu'on le soulevait et qu'on le transportait, il s'agita comme s'il sortait brusquement d'un cauchemar angoissant. Quelqu'un lui tapotait le visage.

— Réveille-toi, Mio !

En ouvrant les yeux, le petit homme s'aperçut qu'il se trouvait dans la maison familiale de Bo Grïne. Allongé sur le canapé du salon, il sentit quelque chose lui effleurer doucement le genou. C'était la robe de ZaZa.

— Nous t'avons retrouvé près de la crèche, lui dit-elle tendrement.

Alors qu'il souriait à demi, ZaZa le prit dans ses bras et l'étreignit très fort.

— Comme j'ai eu peur de te perdre...

Il n'était pas important qu'elle sache tout ce que Mio avait vécu depuis son départ du village. Il n'était pas important non plus qu'il lui raconte ses cauchemars au sujet de l'avenir de son village... En fait, il préférerait lui cacher qu'il avait rêvé que, bien avant sa naissance, tout était déjà commencé et que les années à venir seraient déterminantes, tant pour les Grïne que pour les Autres des villages voisins. Un énorme gâchis se préparait, mais lui, Mio, n'en éprouvait aucune culpabilité. Malgré tout, il restait l'espoir, celui des enfants de l'avenir. Tout comme lui, ces derniers étaient proches de la Terre... Mio se consolait un peu en pensant qu'ils pouvaient et pourraient sauvegarder les milieux naturels, préserver l'eau des rivières et protéger les espèces animales, plutôt que de les exterminer par pur plaisir. Soucieux, le petit observa le visage triste et les traits cernés de sa mère.

— Que deviendras-tu, ZaZa ? demanda-t-il.

Il faillit ajouter : « *Lorsque je serai mort* ». Mais se retint et dit plutôt :

— Lorsque je ne serai plus près de toi.

ZaZa fronça les sourcils et étouffa quelques larmes. Comme lorsqu'il était petit, son Mio attendait une réponse qui l'apaiserait. Et cette fois, elle sut trouver les bons mots.

— Lorsque tu seras parti, tu resteras toujours dans mon cœur.

Mio acquiesça de la tête et soupira. Pour l'instant, il voulait juste ne pas mourir, même s'il savait qu'il s'éteindrait d'ici quelques heures.

— Il fait encore nuit. Allez, essaie de te rendormir. Demain, tu iras beaucoup mieux, bafouilla ZaZa, les larmes aux yeux, sans vraiment y croire.

Cela dit, elle l'embrassa sur la joue. Mio était rassuré. Serrant la vieille barboteuse entre ses mains, il se rendormit paisiblement.

Au-dehors, le temps était frais. Une brise froide s'infiltrait par la fenêtre.

— Tu dors ? murmura Chanelle.

Mio et elle étaient couchés, bien collés l'un contre l'autre. Le petit homme roula sa tête sur le côté, posa une main sur la peau douce de Chanelle et la caressa doucement. De son côté, cette dernière toucha sa peau humide. Dans l'obscurité, tout contre elle, Mio resta un long moment immobile. Pris d'une envie soudaine de l'enlacer, il céda à son désir. Au contact de la peau blanche et soyeuse de la jeune femme, il cessa de se demander si ce qu'il faisait était bien ou mal. Chanelle inspira profondément et inclina sa tête contre la sienne.

— T'avoir connu me fait peur, lui confia-t-elle.

— Ne t'inquiète pas pour nous, tout ira bien, la rassura-t-il avant d'ajouter au bout d'un court silence : tu es la plus belle chose qui me soit arrivée, Chanelle.

Après le départ de ZaZa, la fille du docteur était venue le rejoindre. Avec sa main, elle épongea la sueur qui perlait sur le front de son ami. Une scène plutôt attendrissante pour quiconque y aurait assisté.

— Ça t'arrive souvent de faire des cauchemars de ce genre ? questionna-t-elle.

Confus, Mio regarda autour de lui. Tout en lui caressant le bras, elle poursuivit en demandant :

— Tu es sûr que ça va ?

— Il y a des jours où j'aimerais être quelqu'un d'autre, lui confia Mio en frissonnant et en posant sur elle un regard insistant. Ce que je donnerais pour ne pas faire ces horribles cauchemars et ne pas souffrir de cette terrible maladie.

Pour toute réponse, Chanelle le dévisagea avec un sourire compatissant.

— Ne me fixe pas comme ça, la pria-t-il.

— Comme quoi ?

— Comme si tu voulais m'enlever ma souffrance.

— C'est le cas, répondit-elle gentiment.

Avec ses larges mains, Mio serra Chanelle tout contre lui. Alors que le rythme de sa respiration se faisait plus constant, il sentit le sommeil l'emporter de nouveau.

Dehors le loup hurlait... Mio avait l'impression qu'il venait tout juste de fermer les yeux quand une vive lumière l'obligea à plisser les paupières. C'était le début du jour qui ruisselait par les fenêtres. Après avoir constaté que Chanelle n'était plus à ses côtés, il entendit des hurlements provenant de l'extérieur. On aurait dit un animal en détresse. Mio essaya de lacer ses chaussures et, presque nu, sortit de la maison en balançant péniblement ses bras d'avant en arrière. Puis, les cris cessèrent. Une brume transparente aveugla momentanément le Grîne, qui ne voyait plus la route de sable. En revanche, il pouvait voir le loup qui piétinait droit devant lui, comme s'il était pressé. Grognant faiblement, la bête s'approcha de lui sans la moindre hésitation. Avec ses crocs, elle agrippa l'unique lacet de ses chaussures et se mit à tirer. Visiblement, elle souhaitait l'entraîner quelque part.

— Mais qu'y a-t-il de si urgent ? s'étonna Mio.

En guise de réponse, le loup lâcha le lacet imbibé de salive et courut vers la maison du docteur Blass.

— Attends-moi, le loup ! cria le petit homme.

Intrigué, celui-ci le suivit. Comme elle était située un peu à l'écart des maisons du village, il hésita avant de poser les pieds devant

celle du docteur. Cette dernière se dissimulait derrière d'énormes sapins qui donnaient l'impression de lui servir de gardes du corps. Mio s'avança, tourna la poignée de la porte d'entrée qui n'était pas fermée à clé et l'ouvrit. Le frôlant à peine, le loup s'empessa d'entrer, puis se dirigea droit devant une porte close. Dès qu'il y fut, il s'accroupit et gémit faiblement. Lors de sa visite en ce lieu, Bo avait fouillé presque toutes les pièces, mais il avait été tellement terrifié devant les mystérieux bocal, qu'il avait omis d'inspecter celle-ci. Le temps était venu pour Mio de le faire...

— Dis-moi, le loup, qu'est-ce qu'il y a dans cette pièce ?

À même le regard éblouissant de l'animal, Mio comprenait que celui-ci insistait pour lui faire comprendre que ce n'était pas terminé, qu'il fallait creuser plus loin et ouvrir cette porte. Soudain, venant de l'intérieur de la pièce, le petit entendit des petits pas agrémentés de rires enfantins. « Qui peut bien se trouver là ? » se demanda Mio en ouvrant doucement la porte, qui grinça. Satisfait, le loup sortit rapidement de la maison.

— Attends, le loup ! Où vas-tu ?

Le cœur bourdonnant, Mio se retrouva seul. Curieux, il entra et referma la porte derrière lui. Ce qu'il voyait n'était pas un rêve. Rien d'épouvantable, mais plutôt inattendu. Dans une cage, où il était retenu prisonnier, un petit enfant nu comme un ver regardait ses doigts. Il les bougeait un à la fois en émettant des petits sons. Il avait des yeux aussi flamboyants que des rayons du soleil et des cheveux blancs qui lui arrivaient aux pieds.

Dans la cage il y avait deux bols. Dans l'un de l'eau fraîche et propre et dans l'autre, de la nourriture appétissante. Dans un coin, Mio pouvait voir un savon, une serviette et tout le nécessaire pour se toiletter. L'enfant ne semblait manquer de rien. « Mais qui est-il et quel âge peut-il avoir ? » se questionna le Grîne. « Deux ans ? Trois ans ? » Il portait une couche absorbante encore propre. « Un garçon, une fille ? » Pas la moindre idée.

Discrètement, l'enfant enfonça les mains dans le récipient d'eau et frotta son visage. Il savait comment s'y prendre. Quelqu'un le lui avait donc montré. Mio s'approcha de la cage, s'agenouilla en joignant les mains sur sa tête pour signifier qu'il était un ami.

— Je ne te veux aucun mal, dit-il au petit pour le rassurer.

Ce dernier l'examinait de la tête aux pieds. Dans son regard qui se perdait dans les ténèbres, Mio nota une imperfection. Une lueur défaillante trahissait son déséquilibre. Il manquait cette étincelle qu'on retrouve habituellement dans les yeux d'un enfant sain d'esprit. De son regard presque parfait, le petit fixait continuellement son visiteur. Intrigué, celui-ci le poussa à communiquer, histoire d'en savoir davantage sur lui.

— Qui es-tu ? Quel est ton nom ?

Non seulement l'enfant ne répondit pas, mais il semblait égaré.

— Tu ne peux pas me répondre, c'est ça ?

Visiblement, ce bambin avait vécu plusieurs années sans contact humain et n'avait aucune idée du monde extérieur. Dans la tête de Mio, tout se plaçait. C'était clair comme dans un livre. Cet enfant imparfait était la création du docteur Blass. Et sans les gènes du cerveau de Mio, il ne pourrait s'exprimer que par des sons. Il ne pourrait ni apprendre, ni parler, ni se confier. Attristé, le petit homme s'avança plus près et baissa la voix.

— Ne t'en fais pas, c'est terminé. Je te ramène parmi les tiens.

Farouche, l'enfant recula. Au même moment, le docteur Blass, les yeux fous, entra précipitamment dans la maison. L'ayant entendu, Mio eut tout juste le temps de se dissimuler derrière un coin de la cage. À la fois pensif et tourmenté, le docteur ouvrit la porte de la pièce, entra, s'approcha de la cage et s'adressa à l'enfant.

— Toi, au moins, tu es encore là ! dit-il en respirant péniblement.

Exténué, il regrettait de n'avoir pu mettre la main sur Mio.

— Désolé, petit. Je n'ai pas réussi à ramener ce que je t'ai promis, déplora-t-il, sans se douter un seul instant de la présence de Mio. Tout à l'heure, j'ai fait une rencontre dans la forêt. Bo et César Grïne cherchaient le maire. Aurais-je dû leur avouer que je l'avais noyé ? Qu'en penses-tu ? Aurais-je dû leur dire qu'ils n'avaient plus à s'en faire ? Qu'ils n'avaient plus à craindre les atrocités de ce vieux fou ?

Navré, il s'inclina et ajouta :

— Je sais, tu ne peux pas me parler. Je suis vraiment désolé pour tout ça.

Était-il sincère ? En tout cas, Mio le croyait. Ce qu'il ne croyait pas, toutefois, c'est que le maire gisait au fond de la rivière ? Tout à coup, après avoir senti quelque chose bouger derrière lui, Blass se retourna. Le fait qu'il faisait dandiner sa tête de droite à gauche dé-

montrait qu'il n'en croyait pas ses yeux et qu'il était heureux de revoir Mio.

— Où étais-tu passé, petit ? Je te cherche depuis longtemps, tu sais ! lança-t-il, revigoré.

Mio resta figé, tandis que l'enfant presque parfait ne bougeait plus, comme s'il ne voulait pas interrompre la suite des événements.

— Approche, Mio, que vous fassiez connaissance.

Le petit homme s'approcha, puis Blass l'empoigna, ouvrit la cage et l'y jeta d'une seule main.

— Va rejoindre ton sang ! lâcha-t-il.

— Laissez-moi sortir d'ici, docteur Blass ! s'écria Mio en se relevant et en constatant que ses genoux étaient éraflés. Ce que vous faites ne vous avancera à rien.

Blass délirait et jubilait. Ce qu'il avait tant désiré était là, devant lui. La combinaison idéale : les gènes uniques de Mio, jumelés à ceux de l'enfant presque déficient.

— La fusion de ces deux êtres sera sublime ! s'extasia-t-il.

Recroquevillé, Mio examinait l'enfant qui se tenait dans un autre coin de la cage. Bien que le petit homme avait perdu la plupart de ses dents, il entrouvrit tout de même la bouche pour lui décocher un sourire, que l'enfant observa avec des yeux ronds. Délicatement, celui-ci posa la pulpe de son index sur ses propres dents et sourit à son tour en laissant entrevoir une dentition irréprochable. La réaction de Mio fut instantanée. Pour lui montrer qu'il était dans son camp, il imita le gamin et dit :

— Je n'ai pas de dents et je m'appelle Mio !

— Je n'ai pas de dents et je m'appelle Mio ! répéta l'enfant à la grande surprise du Grîne qui s'écria, la bouche toujours entrouverte :

— Mais, tu parles !

— Mais, tu parles ! répéta l'enfant après un court silence.

Désarçonné par ce qu'il venait de voir et entendre, Mio regarda le docteur Blass, qui s'agenouilla sur le sol, les deux mains sur son visage. L'homme devait sans doute avoir consacré des années de sa vie pour arriver à créer cet enfant presque parfait.

Pendant ce temps, Bo et César, épuisés et complètement gelés, faisaient leur entrée au village, heureux d'être en sécurité, mais tristes de devoir annoncer aux habitants qu'ils revenaient sans le maire. Ils traversèrent la route de sable et marchèrent vers la rue principale. Là, ils aperçurent au loin Ambroise, lunettes vacillantes, qui courait au-devant d'eux comme si on le poursuivait. Quelques pieds derrière lui, Françoise traînait sa jambe de bois. Complètement essoufflé, Ambroise souleva maladroitement ses lunettes humides et s'exclama :

— On croyait ne plus vous revoir ! Merci d'être revenus si rapidement !

Il s'apprêtait à poursuivre, mais Françoise, arrivée au même moment, le devança.

— Il s'est passé un vrai miracle, ici, pendant votre absence ! annonça-t-elle.

— Votre petit Mio est revenu ! lança son frère.

Si Bo était soulagé, César, lui, était un peu embarrassé. Comment son jumeau avait-il réussi à revenir seul au village ? Pour lui, ça semblait incroyable. Cette histoire lui échappait. Il se sentait coupable de ne pas avoir accompagné son frère jusqu'au bout. Mais puisqu'il était maintenant en sécurité au village, il fallait s'en réjouir et oublier le reste.

Bo suivit les Laframboise jusqu'au magasin général. Certains petits guerriers faisaient le guet, alors que d'autres s'impatientsaient. Encore sur place, le curé affichait un air triste. Il se tenait à l'écart des habitants, qui, fidèles à eux-mêmes, encerclaient les Autres, toujours enchaînés aux arbres. Puisque tous s'attendaient à revoir le maire menotté et traîné comme un animal au bout de sa corde, ils étaient déçus.

— Où est-il ? Où est le maire ? demandèrent-ils tous en chœur.

Un long silence s'ensuivit, jusqu'à ce que César s'approche d'eux et réponde :

— Pardonnez-nous. Nous avons longé la rivière et fouillé la forêt, mais n'avons trouvé aucune trace de lui.

— Si vous ne l'avez pas trouvé près de la rivière, peut-être qu'il nous épie, qu'il est caché quelque part, s'inquiéta un habitant.

Bo n'était pas en total désaccord avec cette supposition. Il replaça son chapeau et s'avança vers ses pairs. Il s'apprêtait à dire quelque chose lorsqu'un Autre, attaché au tronc d'un arbre, le devança.

— Nous pouvons vous aider ? bredouilla-t-il en tremblant.

L'intervention de ce dernier, qui semblait être le leader de son groupe, estomaqua les Grîne. Cet Autre n'avait jamais fait attention à eux et n'avait même jamais levé les yeux sur eux, et voilà que maintenant, il leur proposait son aide ? Sans aucune arrière-pensée et comme s'il regrettait le mal qu'il avait fait, l'homme précisa :

— Cette affaire nous concerne aussi.

Un lourd silence s'installa. Soudain, une petite personne à qui l'on avait inculqué la méfiance s'apprêtait à tirer une pierre en direction de l'Autre, lorsque Bo s'interposa avec la main.

— On doit l'écouter, commanda-t-il. Parle, dis-nous ce que tu sais.

Avides de savoir, tous se rassemblèrent autour de l'Autre, qui se leva en disant :

— Soyez assurés que le maire ne vous fera plus aucun mal, de même qu'il ne reviendra plus jamais au village.

— Et pourquoi ne reviendrait-il pas nous exterminer ? interrogea un habitant tout en s'avancant en brandissant les poings.

— D'étonnantes géantes l'ont dévoré, répondit l'Autre, sûr de lui, comme s'il avait assisté à la scène.

Persuadés de la véracité de cette histoire, les Grîne, vivement secoués, posèrent une main sur leur bouche. Seul César émit un petit sourire. « Nul doute, je pourrai toujours compter sur les femelles des grottes », se dit-il. Qu'avaient-elles fait de Gédéon Gautier, qui à ce moment même, devait être mort de peur. Cette seule pensée suffisait à le rendre heureux. De son côté, Bo se demandait plutôt si cet Autre disait la vérité. Les grandes femelles de la forêt avaient-elles réellement dévoré le maire ? Rien ne le garantissait. Il y eut des murmures, suivi d'un silence. Soudain, des pleurs provenant d'assez loin captèrent l'attention de tous. En se tournant, ils aperçurent ZaZa, affolée, qui courait vers eux.

— Pourquoi pleures-tu, ZaZa ? la questionna Bo après s'être élançé vers elle.

Rendu près d'elle, il remarqua que l'éclat de sa chevelure rouge ternissait et en éprouva du chagrin. Visiblement embarrassée, elle mit une main sur sa joue.

— Je ne le trouve plus, se plaignit-elle.

— Mais de qui parles-tu ?

— De Mio !

— Hier, je l'ai laissé dormir sur le canapé. Je lui tenais les mains, et il était bien devant moi. Crois-moi, Bo. Mais ce matin, il n'est plus là. Il est reparti...

La pauvre avait besoin de réconfort. Tandis que le curé lui prit une main, Bo la regarda d'un air inquiet. Ce faisant, il remarqua que la respiration de César commençait à s'activer.

— Divisons-nous, César, se hâta-t-il d'ordonner. Prenez la direction de la maison du maire, et moi, j'irai vers celle du docteur Blass. À l'instant même, Mio peut se trouver n'importe où.

— Ambroise et moi aimerions faire quelque chose pour vous aider, intervint Françoise que Bo, dans son énervement, avait oubliée.

— Vous pourriez attendre ici, au cas où Mio reviendrait ! suggéra le Grîne après avoir réfléchi quelques secondes.

— Bien sûr, agréa-t-elle, peinée de lire autant de tristesse dans le regard du grand mâle.

Pendant qu'Ambroise et elle s'assirent sur le sol, Chanelle s'approcha discrètement de César pour lui dire :

— Je viens avec toi.

César l'observa et accepta d'un signe de tête. Préoccupé par les prisonniers, il prit quelques secondes pour demander l'approbation de Bo, qui semblait indécis. Malgré tout, il leva sa canne et ordonna aux petits guerriers :

— Libérez-les tous ! Vous en faites ce que vous voulez.

— Non, ne nous libérez pas ! Ils vont nous massacrer ! crièrent les Autres, terrifiés.

Faisant fi de cette demande, les petits guerriers les relâchèrent. Pour eux qui attendaient ce moment depuis longtemps, il s'agissait de proies faciles. S'ensuivit une chasse aux Autres, qui devaient courir vite pour ne pas être attrapés. Lorsque c'était le cas, les habitants les rouaient de coups, réfléchissaient à la suite des choses et les balançaient comme des pantins contre les arbres. Ils étaient à la fois désordonnés et ordonnés. Quelques-uns prirent même le temps d'enfoncer leurs ongles et leurs dents dans la chair de leurs pauvres victimes. Témoins de ce massacre, Bo et César ne firent rien pour l'arrêter. C'était la façon que le peuple Grîne avait choisie de se venger et voilà tout. Ce n'est qu'une fois rassasiés qu'ils s'arrêtèrent.

La pluie tombait toujours et le froid persistait. Après la bataille, le curé et les Laframboise essayèrent de calmer les habitants qui, dé-

pités et satisfaits en même temps, examinaient leurs mains ensanglantées en se demandant ce que la colère avait fait d'eux.

Tandis que César, suivi de Chanelle et d'un groupe de petits guerriers, se rendait à la maison du maire, Bo posa le regard sur celle de Blass. De l'extérieur, encerclée d'arbres majestueux que le vent balançait, la maison paraissait plutôt calme. Lorsqu'il entra, il constata que tout le fouillis du docteur y était encore. Il s'apprêtait à saisir un bocal lorsqu'il entendit un bruit. Il tourna la tête, et vit que ce n'était qu'un coup de vent qui avait fait claquer la porte d'une pièce, soit celle qu'il avait omis d'inspecter lors de sa dernière visite. Discrètement, il y entra et huma une odeur. Avant même de déterminer s'il s'agissait d'une bonne ou mauvaise, il baissa les yeux et aperçut une énorme cage tapie dans l'ombre. Son contenu l'estomqua. Un petit enfant presque nu et... Mio.

— Attention papa ! s'écria ce dernier.

— Attention papa ! répéta l'enfant.

Fiévreux et emmitoufflé dans une couverture, Blass braquait une arme sur son nouveau visiteur. Impressionné par la corpulence de celui-ci, il lui cria :

— Ne bougez pas d'un poil, Bo Grïne !

Bien que toujours prisonnier, Mio se sentait vivement soulagé. Son père était là. Il savait qu'il le reverrait un jour.

— Je savais que tu me retrouverais, papa ! lança-t-il d'un air ravi.

— Je savais que tu me retrouverais, papa ! répéta l'enfant.

— Et comment le savais-tu ? demanda Bo, plus que rassuré de le voir.

— C'est comme dans un rêve, répondit le petit homme avec un sourire radieux.

— C'est comme dans un rêve, reprit l'enfant avec un sourire tout aussi radieux.

— Arrêtez, vous allez me faire pleurer ! feignit de gémir Blass en applaudissant et dont le visage rougi n'osait pas encore afficher un air victorieux.

On aurait dit qu'il sortait tout droit de l'asile. Bo voulut se jeter sur lui pour le mettre en pièces, mais le sachant capable des pires

horreurs, il s'abstint. Il détourna le regard et observa plus attentivement l'enfant qui se trouvait près de Mio. Ne s'attendant pas à voir ce qu'il avait sous les yeux, il éprouva beaucoup de mal à reprendre ses esprits. Il avait devant lui un enfant beau comme un dieu. De plus, il resplendissait. C'était incroyable ! Le bon ou le mauvais était arrivé...

En même temps, face à lui, se tenait un monstre encore plus maléfique que le maire, le docteur Marcus Blass lui-même.

— Mais d'où sort cet enfant, docteur ? questionna Bo après s'être ressaisi.

— Je suis un vieil entêté, Bo, répondit Blass d'un ton arrogant en levant le menton et en bombant le torse. Pendant des années, j'étais préoccupé par votre aspect physique et vos comportements. Je vous ai observés et étudiés. Comme vous êtes sexuellement actifs, vous donnez naissance à des bébés porteurs d'un caractère héréditaire précis dont ils assureront la transmission. C'est indéniable. Regardez ce que votre père, votre mère, vos oncles et vos tantes ont fait de vous et des habitants de ce village, poursuivit-il, attristé. Regardez ce qu'ils ont fait de votre fils Mio. Croyez-vous que cet enfant mérite d'être devenu ce qu'il est ? Il faut que vous sachiez, Bo, que je ne suis pas aussi cruel que le maire. Mon intention n'est pas de vous exterminer, mais d'empêcher que vos futurs nouveau-nés naissent difformes et déficients.

Bo était un peu perdu. C'était la première fois qu'on lui parlait d'un sujet aussi troublant. Avant qu'il ne réagisse, le docteur reprit en disant :

— Félicitez-moi, Bo Grüne ! Autant vous le dire, je touche au but. Après des années de recherches, j'ai enfin découvert la parfaite combinaison de gènes dont j'avais besoin. Regardez ce produit... J'ai mis des années à créer cet enfant parfait que je vous le présente à l'instant.

Après l'avoir écouté, Bo n'était pas certain d'avoir bien compris ce que Blass voulait insinuer. De son côté, Mio attendait et écoutait sagement. Le moment d'intervenir n'était pas encore venu...

— Vous êtes fou, docteur ! déplora Bo, bien à l'affût de l'imprévisibilité de son interlocuteur. Qu'avez-vous fait à cet enfant ?

— Ne vous en faites pas pour lui. Il n'a jamais souffert et ne souffrira jamais, répondit Blass avant d'ajouter d'un air grave : contrairement à ce que vous croyez, ma méthode se limite à des échanges génétiques.

—Que dites-vous là ? répliqua Bo, interloqué, en se grattant le front. Des échanges génétiques ?

—Grâce à moi, tous les futurs nouveau-nés du village jouiront d'une vie meilleure.

Plus le docteur parlait, plus Bo devenait troublé. Blass pouvait-il vraiment faire de leurs futurs nouveau-nés des enfants parfaits ? s'interrogeait-il. Peiné, Mio ne put s'empêcher de lancer :

—Arrêtez, docteur ! Vous ne faites que brouiller mon père.

—Ne t'en fais pas pour moi, fils. Je commence à comprendre ce que mijotait notre bon docteur durant toutes ces années, répliqua Bo en agitant la tête.

Ce disant, il revoyait tous ces bouches humides et louches alignés sur des étagères, et ce, dans plusieurs pièces de la maison. Il connaissait maintenant leur utilité. Il se méfiait du docteur et de ses obscurs échanges génétiques. Il plissa les yeux, s'obligea à se concentrer et songea à un sujet encore plus sérieux. Il en était à chercher une façon de sortir son fils de cette cage, lorsque Blass se frotta le visage d'une main tremblante. Comme pour s'excuser, celui-ci confessa :

—Mais après maintes expériences, le résultat n'est pas encore satisfaisant. Mes recherches et mes travaux n'aboutiront pas sans le précieux cerveau de Mio.

Quand Bo entendit ces derniers mots, tout s'éclaira dans sa tête. Il comprit que le seul désir de ce docteur complètement fou était de mettre la main sur son petit, mais pour des raisons différentes de celles du maire.

—J'ai besoin de lui pour compléter mes expériences. Malheureusement, il souffre de la maladie de l'enfant-vieillard et il ne lui reste que très peu de temps à vivre.

Cherchant constamment à vaincre la maladie, la vieillesse et la mort, le docteur, qui semblait étonnamment sincère, se fit presque implorant lorsqu'il dit :

—Si vous saviez, Bo, j'ai cherché... cherché... J'aurais tant voulu trouver le remède, tant voulu guérir votre petit de cette maladie qui ne pardonne pas !

Assombri, Bo se bouchait les oreilles pour ne plus rien entendre. Ce que Blass disait lui faisait mal, vraiment mal. Mais en même temps, il découvrait la vraie nature de cet homme.

—Je vous en prie, Blass ! Réfléchissez, supplia-t-il.

Il apparaissait évident que Blass campait deux rôles. Celui du bon et parfois, celui du méchant. Son cœur était devenu insensible. Il se desséchait. Dans sa tête, ça ne tournait pas rond, ce qui pour Bo, était peu rassurant. Il parvint à le surprendre lorsqu'il lui dit :

— Écoutez-moi, Blass ! Vous avez veillé des nuits entières pour soigner chacun des petits et grands de notre peuple. Et si vous l'avez fait, c'est parce que pour vous, la vie est essentielle, peu importe qui nous a donné le jour. Ne soyez pas comme lui, je vous en prie, ne soyez pas comme le maire !

Anxieux, Bo attendait patiemment la réponse de Blass, qui répliqua d'une voix implorante :

— Ne m'en veuillez pas... Ce que j'ai commencé n'est pas terminé. Aujourd'hui, ce dont j'ai besoin est là, dans cette cage qui se trouve devant vous et moi. Il me faut les gènes exceptionnels que renferme le cerveau de votre fils pour poursuivre mes recherches. Allons, Bo, soyez raisonnable et laissez-le-moi.

Mio fixa son père, tandis que celui-ci réfléchissait. L'enfant fit de même. Bo fit un geste pour signifier son désaccord et dit :

— Écoutez, docteur, vous devez les laisser partir.

— Vous me prêtez de mauvaises intentions, rétorqua Blass, visiblement ennuyé, et ça ne m'étonne pas du tout. Mais aujourd'hui, j'ai presque atteint mon but et je suis prêt.

Arme à la main, il ricana et ajouta à l'intention de Mio :

— Te voilà face à ton destin, petit ! Toi et moi, nous allons entrer ensemble dans l'histoire.

Alors que l'ambiance devenait très tendue, il tenta de se donner un ton consolateur pour dire encore :

— Vous, les Grïne, n'êtes pas faits pour vivre ainsi, sans la moindre défense. Forts et puissants, vous pourrez affronter des monstres comme le maire, par exemple ! Vous ne semblez pas comprendre que je rêve d'un monde sans souffrance. D'un monde que la mort n'atteindra jamais. J'ai laissé partir mes fils, mais je ne laisserai jamais la mort m'enlever ma fille Chanelle, qui vieillira éternellement à mes côtés.

— Mais vous êtes complètement déconnecté de la réalité ! Vous n'êtes qu'un sadique assoiffé d'expériences malfaisantes et votre ami le maire n'est qu'un sadique assoiffé de haine envers tout ce qui est différent. Avez-vous seulement une idée du mal que vous et ce monstre

avez fait dans ce village ? Regardez ce que nous sommes devenus à cause de vous ! Voyez l'état déplorable de nos grandes femelles !

— J'aurais aimé faire plus pour elles, croyez-moi... murmura Blass après avoir lâché un grand soupir. Je savais que ça ne servirait à rien de discuter avec vous.

Voyant que son interlocuteur affichait tout à coup un air luna-tique, Bo en profita pour changer de sujet. Il s'avança de quelques pas et ordonna fermement :

— Vous devez nous aider à retrouver le maire, docteur. Je suis convaincu que vous savez où il se trouve.

— Pauvre Gédéon... soupira à nouveau Blass en jetant un regard glacial à Bo. Qu'il pourrisse en enfer ; il a eu ce qu'il méritait !

C'est à ce moment-là que Bo comprit que Blass s'était occupé du maire. Il baissa la voix comme s'il s'apprêtait à lui faire une confi-dence pour lui dire :

— Votre dévorante ambition vous a privé de votre jugement et vous avez perdu la raison. Tout autant que le maire, vous êtes le diable en personne !

De plus en plus exalté, il marchait de long en large. Blass le toisa de la tête au pied avec une telle froideur, qu'il ne put réprimer un dédain envers lui.

— Vous m'attristez, Bo Grïne ! Vous me fatiguez avec vos cri-tiques exaspérantes !

Le docteur s'éloigna de Bo, s'approcha un peu plus près de la cage et tendit sa main libre vers l'enfant qui se tenait au pied de Mio.

— Regardez-le. Fusionné au cerveau phénoménal de Mio, le physique parfait de cet enfant aurait pu améliorer votre espèce, j'en suis encore convaincu. Mais si ça continue, j'aurai à peine le temps de faire le nécessaire pour tous vous guérir, gémit-il, et...

Les mots se bouscuaient pour sortir de sa bouche, comme s'il transportait un fardeau dont il se débarrassait avec soulagement. Il fut déconcentré par l'arrivée soudaine de César et Chanelle. Trempés jusqu'aux os, ils entrèrent dans la pièce. Du coup, l'atmosphère devint encore plus tendue. Lorsqu'il vit que Blass tenait Bo en joue, César voulut réagir. Mais son père leva une main et la braqua devant lui.

— Tout va bien, César. Regarde, nous avons retrouvé Mio.

Dans la cage, Mio paraissait terrifié, mais en réalité, il ne l'était pas. Tout comme Bo, César était venu à son secours. Chanelle se te-

nait près de lui, comme le jour où il l'avait vue pour la première fois. Ses cheveux à la dérobée et sa robe maculée de taches boueuses la rendaient encore plus belle.

— Et voilà toute la famille réunie ! s'exclama Blass. C'est assez troublant, vous ne croyez pas !

Étourdie, Chanelle, qui cherchait à comprendre, crut avoir la nausée. Toujours armé, son père s'approcha d'elle.

— Pars, Chanelle, pendant qu'il est encore temps ! la supplia-t-il. Sors de ce village avant que ces maladies honteuses qu'on avait oubliées et ces virus venus de nulle part ne reviennent nous hanter ! Ces maux renaîtront, crois-moi, et tu souffriras.

Mio suivait la conversation tout en sondant les yeux du docteur. Il y voyait la peine et des images aussi sombres que celles qu'il avait vues dans ses récents cauchemars. Du coup, il devint encore plus soucieux que précédemment. Tour à tour, il fixa ensuite le regard de Bo et César. Il y lut l'étonnement, puis plus rien. Il s'assied dans la cage et baissa les yeux. Ce qu'affirmait le docteur était vrai. Mio avait rêvé de ces maladies inconnues et de ces virus qui avaient déjà emporté et emporteraient les Grïne et tous les peuples de ce grand monde. Ce que le docteur ignorait, toutefois, c'est que lui-même serait emporté par la maladie. Très bientôt, après s'être perdu en pleine forêt, il serait gagné par la folie et tomberait gravement malade. Hélas ! il n'en survivrait pas.

Mio se refusait de changer le cours de l'histoire de Blass. Ce n'était pas son rôle. Immanquablement, dans à peine quelques heures, cet homme ne serait plus de ce monde. Le petit Grïne fut tiré de ses songes par la douce voix de Chanelle.

— Laissez-moi vous aider, père !

— Je sais que pour toi, ma fille, c'est difficile de comprendre ce que je fais. Mais crois-moi, je trouverai ces remèdes miracles qui te garderont longtemps près de moi.

Blass ne savait plus ce qu'il disait. L'instinct de Chanelle lui criait de sortir de cette pièce et de s'enfuir, mais elle ne le fit pas.

— Vous avez besoin d'aide, père, insista-t-elle.

Pour toute réponse, elle n'eut droit qu'à un haussement d'épaules et un regard vide. Voyant cela, son expression s'assombrit tant elle se sentait impuissante.

— Vous n’êtes plus vous-même, père, s’entêta-t-elle d’une voix attristée. Vous savez très bien que vous ne pouvez pas remporter cette victoire.

Bo et César demeuraient silencieux, tandis que Mio et l’enfant observaient la scène. Blass posa sur sa fille des yeux hagards et se sous-estima quelque peu. Sa propre enfant le déstabilisait. Durant un court instant, il crut qu’effectivement, il n’était pas en mesure de remporter son combat contre la mort et la maladie. L’arme à la main, il était ailleurs. Chanelle profita de cette absence pour s’approcher et lui toucher la joue.

— Arrête ! dit-il.

— Je suis peut-être bien responsable de ce gâchis ! chuchota-t-elle. J’aurais dû prendre votre main le jour où vous m’avez abandonnée chez Olga.

— Ne dis pas ça. Je l’ai fait de mon plein gré. Je ne voulais plus de toi dans ma vie.

— Et pourquoi ?

— Tu ne m’aurais fait que du mal, lança le docteur, qui laissa sa phrase en suspens avant d’ajouter, les larmes aux yeux : je suis désolé de t’avoir dit ça. Pardonne-moi, c’était cruel.

— Je ne sais pas, père, si je vous pardonnerai un jour.

Chanelle avait prononcé ces mots avec une telle froideur, que son père ne put que déceler sa détermination. Si elle souffrait de lui avoir ainsi répondu, lui souffrait devant cette réponse. Pourquoi agissait-elle ainsi ? Était-ce sa façon de chercher à le protéger ? N’empêche, c’était douloureux.

Bouleversé par ce qu’il venait d’entendre, ses yeux s’embruèrent de larmes. Il était totalement vulnérable. Tellement, que c’était l’occasion idéale de lui retirer son arme. César se pencha et à la vitesse de l’éclair, s’empara d’un objet qu’il tira au loin. Voyant que Blass était désorienté, Bo s’élança à l’avant, se jeta sur lui et le désarma. Sous l’impact, le docteur tomba, non sans faire sursauter l’enfant, alors seul dans un coin. Apeuré, il s’empressa d’aller se recroqueviller entre les jambes de Mio. D’un geste vif, Bo éloigna l’arme avec son pied et enroula ses larges mains autour du cou de Blass. Le visage déformé par la consternation, Mio se leva, tendit les bras et cria :

— Arrête ! Arrête, papa ! Je t’en prie.

— Arrête ! Arrête, papa ! Je t’en prie, lança à son tour l’enfant.

Ces voix enfantines, si implorantes, stoppèrent Bo sur-le-champ. Il tourna la tête vers la cage et objecta :

— Il faut qu'il paye, fils !

— Non, ne fais pas ça. Il payera, mais autrement. Je te l'assure.

— Non, ne fais pas ça. Il payera, mais autrement. Je te l'assure.

Bo fit mine de ne pas entendre, mais le petit homme savait qu'il avait bien reçu le message. Son père affichait à présent un air contraire, voire même de pitié. Le regard empreint d'une profonde tristesse, Mio recula en titubant et se laissa tomber dans un coin de la cage.

— Pourquoi faire une chose aussi atroce, papa ? murmura-t-il. Tu sais très bien que nous ne sommes pas comme ça. Cette violence détruit vos vraies valeurs...

Cette fois, l'enfant ne l'imita pas. Insatisfait, Bo laissa entendre un long soupir. Il aurait tant aimé serrer le cou de ce docteur et l'étrangler. En regardant ses mains, il se demanda si c'étaient bien les siennes, celles qui avaient voulu commettre cet acte... Décidément, il n'était plus le même. Est-ce que le mal qui était entré au village l'avait changé ? Contraint, il lâcha sa proie, qui s'écroula sur le sol froid.

— C'est grâce à mon fils si je vous laisse la vie sauve. Partez, docteur, avant que je ne change d'idée.

Surpris de ce revirement, Blass s'apprêtait à s'exécuter, quand il aperçut un sourire qui en disait long sur les lèvres de César. Un sourire qui s'adressait à lui, et à lui seul. Il ne comprenait pas pourquoi, jusqu'à ce qu'il lève les yeux et voit les grandes et petites personnes dans l'entrebâillement de la porte, le regard assoiffé de vengeance. Quelques-unes tenaient des petits guerriers par la main, alors que d'autres brandissaient des branches épineuses et remuaient d'énormes pierres dans leurs mains. Toutes avaient entendu la conversation. Mais en avaient-elles bien saisi le sens ? Pour le docteur, impossible de le savoir. Étonnamment, derrière les Grîne se tenaient les Autres. On aurait dit que les deux clans formaient une seule et même famille. Blass blêmit, tandis que son cœur battait la chamade. Incapable de fuir et affaibli par de violents tremblements, il arrêta de bouger et resta sur le sol.

Sous les yeux de Mio, maintenant debout dans sa cage, les habitants s'approchèrent lentement du docteur, comme s'ils ne voulaient pas l'effrayer. Avec leurs pieds boueux, quelques-uns lui bottèrent délicatement le bas des reins. Malhabiles, leurs coups, ni agressifs

ni violents, ressemblaient davantage à des caresses. En même temps, d'autres frôlaient la peau ridée de Blass avec leurs branches épineuses. Si tous semblaient vouloir la peau de ce dernier, nul ne savait comment s'y prendre. Ils souffraient de haine, mais pas au point de se transformer en meurtriers. Chaque fois qu'ils frappaient, leur soif de vengeance s'amenuisait. Puis, sans raison apparente, les coups cessèrent...

Si Blass ne ressentait aucune douleur physique, ce n'était nullement le cas sur le plan moral. Jusque-là, il avait cru que lui seul aurait pu changer les Grïne, mais il avait tort. Après avoir essayé d'en faire des êtres extraordinaires, voilà qu'il se trouvait dans l'obligation d'admettre qu'ils l'étaient déjà. Il avait échoué. Le maire aussi, d'ailleurs. Celui-ci n'avait pas réussi à imprégner le mal dans le cœur de ces grandes et petites personnes. Pas de doute, ils avaient perdu tous les deux. Blass essaya de se relever lorsqu'un habitant, plus malin, jeta sa branche épineuse sur le sol en s'écriant :

— Partez du village, docteur !

Une vague de froid extrême émana de la porte de la pièce entrouverte.

— Oui, il faut l'éloigner d'ici ! lança une petite personne d'un ton exaspéré.

— Non ! Ne faites pas ça ! implora Blass, prêt à bondir et s'élançant derrière la cage.

— Où allez-vous, docteur ? l'interrogea Bo. Nous n'en avons pas fini avec vous.

Une fois de plus, Blass tomba à genoux. Les mains sur son visage, son cœur battait à tout rompre. À l'unisson, les Autres contemplaient la scène avec un malin plaisir. Ils firent quelques pas vers le corps croulant de leur victime.

— Que me voulez-vous ? paniqua le docteur.

À l'instar du maire, cet Autre n'avait pas l'étoffe d'un héros. Il avait peur des Grïne, encore plus de ses semblables, qui démontraient un réel soutien envers ces personnes. Accroupi, il sentit sa gorge se nouer. Une centaine de scénarios, tous aussi horribles les uns que les autres, se dessinaient dans sa tête. C'est là que Chanelle intervint. En lui lançant un regard implorant, elle dit :

— Ne bougez plus, père, sinon...

Blass lui tendit la main, mais elle la repoussa. Il essaya de se relever, puis tituba comme s'il était ivre. Les Autres en profitèrent pour le saisir et l'empêcher de fuir. Tout en le tenant fermement, ils attendaient les ordres de Bo.

Mio tomba à genoux. Dans sa tête, il ressassait les scènes troublantes auxquelles il venait d'assister. Marcus Blass était et serait toujours un grand chercheur, mais il semblait si seul au monde que Mio se sentait affreusement mal pour lui, comme si les Autres s'apprêtaient à euthanasier une innocente créature. Il aurait dû se réjouir à l'idée de le voir souffrir, et pourtant, c'était tout le contraire. Il ne voulait pas que les Autres déchargent sur cet homme la haine que le maire leur avait transmise et qu'ils finissent par commettre l'irréparable. S'il pouvait leur faire comprendre l'inutilité d'une telle violence. Il s'apprêtait à essayer lorsqu'un Autre s'écria :

— Il doit mourir !

Le docteur devait mourir, et le maire aussi. Mio le savait, mais cette pensée ne lui apportait aucun réconfort. Il posa les mains sur les barreaux de la cage et se releva en ignorant la douleur croissante qu'il ressentait dans les membres. C'était le moment qu'il attendait... Debout, il se contraignit à parler d'un ton doux, mais imposant :

— Attendez !

Ayant entendu une petite voix enfantine, les grandes et petites personnes, ainsi que les Autres, scrutèrent les alentours du regard. Intrigués, ils finirent par apercevoir Mio dans la cage.

— Attendez ! répéta ce dernier.

Interloqué, chacun attendit en silence. Le petit homme inspira et s'adressa aux siens.

— Regardez, nous ne sommes plus seuls, maintenant. Les Autres sont là, avec et pour nous.

Capables ou incapables de comprendre ce qu'il disait, les habitants restaient là sans bouger, le regard nébuleux. Un mystérieux silence régnait dans toute la pièce. Persuadé que quelque chose de grave était sur le point de se produire, Mio sentait peser sur lui la lourde responsabilité de calmer le jeu. C'était effrayant de savoir qu'il ne pouvait changer le cours de l'histoire, pas plus que les destinées du docteur et du maire. Encore plus effrayant, il lui était impossible de changer le futur de son peuple. Mais à ce moment précis, leur survie dépendait de lui, de ce qu'il allait leur dire. Malgré la crainte qu'elle

inspirait, cette pensée lui permettait de ne pas sombrer dans la noirceur. Voyant que tous attendaient la suite, il se ressaisit et raconta :

— Il y a des centaines d'années, nos ancêtres ont décidé de se retirer pour créer le peuple Grïne. Une fois bien à l'abri, ils ont fermé la porte à tous ceux qui étaient différents d'eux. Et c'est regrettable... Pour affronter l'avenir, nous devons nous ouvrir au monde et aux changements. Si nous fermons les yeux, aucun d'entre nous ne survivra. Aujourd'hui, cette chance de changer les choses se présente à nous, là, maintenant. On doit la saisir.

Un nouveau silence rempli de mystère s'ensuivit. Bo semblait désarçonné. Et si Mio disait vrai ? Si ce qu'il venait d'affirmer s'était déjà réalisé ? Si les grandes et petites personnes qui avaient vécu avant eux avaient effectivement décidé de se fermer au monde ? S'étaient-elles déjà lancées à la recherche d'un monde différent de celui du village Rieur ? Probablement. Bo était troublé par ce passé mystérieux. Un passé pas très vieux, finalement. Moins de cent ans à peine. L'envisager lui faisait mal, mais heureusement, les paroles de Mio poussaient les habitants du village Rieur à espérer la venue d'un nouveau monde. C'était nécessaire. Très.

Sachant que lui et les siens n'auraient plus à se battre cette journée-là, César laissa tomber sa canne sur le sol. Pourquoi risquer la mort, alors que les choses pourraient tourner à leur avantage ? C'était terminé. Il adressa un signe de tête à Mio pour signifier son accord. À partir de ce jour, les Autres feraient partie de leur vie.

Pendant un long moment, nul n'avait parlé ni émis le moindre commentaire. Pas même le docteur, que les Autres maintenaient fermement sur le sol. Mio rassura tout le monde en disant :

— J'ai un *rêve* dans la tête et j'aimerais le partager avec vous.

Dans ses rêves, le petit homme voyait rarement des images réconfortantes. Or, ce *rêve*-là, si précieux, différait des autres. Il y croyait fermement. Regardant au loin, il lança à la manière d'un grand sage :

— Cultivons l'amour et non la haine, comme nous avons toujours cultivé notre immense terre.

En entendant ces mots qui leur semblaient aussi grands qu'incompréhensibles, les grandes et petites personnes reculèrent un peu. Elles connaissaient le sens du mot *amour*, puisqu'elles se le répétaient chaque jour. Mais par manque d'intérêt ou par ignorance, jamais elles n'avaient cherché à découvrir le sens du mot *haine*, qu'elles enten-

daient pour la première fois. Intriguées par ces mots et ce *rêve* plus qu'intéressants, tenant toujours par la main leurs petits guerriers, elles avancèrent d'un pas pour mieux entendre la suite. Mio se déplaça pour pointer un doigt en direction des Autres, tapis dans la pénombre à quelques pas des habitants.

— Si nous voulons vivre en harmonie, arrêtons de juger ce qui se passe ailleurs, de juger l'Autre et le voisin. Tendons-nous la main.

Tous hochèrent de la tête. Maintenant, c'était plus clair dans leur esprit. Peu importe qu'ils furent blancs, noirs ou jaunes, grands, petits, simples d'esprit ou pas, ils accepteraient de se tendre la main et de vivre ensemble. Peut-être même de fonder des familles composées de Grïne et de d'Autres... À cette pensée, un murmure approuvateur émana de l'assistance. Satisfait, Mio, respirait mieux. Il a réussi, semble-t-il...

Tandis que les Autres restaient dans la pénombre, dégoûtés et penauds du rôle qu'ils avaient joué au cours des dernières années, debout dans sa cage, l'enfant tapa des mains. Certains Grïne se grattaient la tête et cherchaient encore à comprendre ce que Mio venait de dire, mais la plupart étaient d'accord pour faire de son *rêve* une réalité. Aussi, à l'instar de l'enfant, l'applaudirent-ils. Soudain, une grande femelle éclata de rire, bientôt imitée par tous. Les rires étaient si contagieux, que plus personne ne pouvait les arrêter.

Ça y était... Non seulement la vie reprendrait son cours, mais leur situation s'améliorerait. Le maire disparu, plus personne n'essaierait d'exterminer les Grïne. Convaincus que le *rêve* de Mio était garant de leur avenir, tous s'entendirent pour libérer le pauvre docteur. Devant ce souhait unanime, Bo s'approcha et dit :

— Peu importe qui vous êtes et peu importe vos valeurs, docteur, on vous laisse la vie. En revanche, nous ne voulons plus vous revoir au village Rieur. Partez !

Blass avait beau être soulagé, il n'était pas rassuré pour autant. Il avait atrocement peur de se retrouver seul dans cette immense forêt, où le corps de Gédéon Gautier gisait tout au fond d'une rivière.

— Vous connaissez le chemin à prendre pour quitter le village, enchaîna César.

La peau humide, les yeux fous et le visage inondé par la pluie, Blass prit le chemin de la forêt sans même se retourner, sous le regard de Chanelle qui ne versa aucune larme.

CHAPITRE DOUZE

C'était fini. Mio n'y arrivait plus. Des éclats de voix et des bruits de pas se firent entendre, puis quelqu'un ouvrit la porte de la cage. Trop grand pour y pénétrer, Bo se courba, étira le bras et toucha son fils. Faisant montre d'humilité, le petit homme recroquevillé dans un coin tenait les cheveux blancs de son voisin de cage du bout de ses doigts.

— Je t'emmène, annonça Bo en agrippant l'enfant-vieillard.

— Laisse-moi ici, papa, haleta ce dernier, je n'en ai plus pour longtemps de toute façon.

Ignorant ses protestations, Bo le prit dans ses bras. Les jambes squelettiques du petit corps malade ne pendaient même pas tant elles étaient courtes, alors que l'énorme tête restait coincée contre son épaule. Aussi léger qu'une plume, le grand Grïne le porta jusqu'à la maison familiale. Mio voulait sourire, mais en était incapable. Son cœur saignait déjà à l'idée de quitter les siens.

Ce soir-là, une fenêtre ouverte laissa entrer une agréable chaleur que les habitants n'avaient pas ressentie sur leur peau depuis des années. Les nuages tiraient leur révérence. Ils se dispersaient graduellement, pour faire place à la plus douce des soirées. Franchissant le seuil de la porte entrouverte de la maison, les Grïne se présentaient à tour de rôle pour faire leurs derniers adieux au petit homme, avant de s'éloigner à la file indienne et de le laisser seul avec Chanelle, qui le serrait contre elle. C'était là une scène fort émouvante...

— Ça me révolte de te voir mourir si jeune, murmura-t-elle.

— Je sais. J'aurais aimé, moi aussi...

— Arrête ! soupira la jeune femme en lui posant un doigt sur la bouche.

— Promets-moi de choisir César, poursuivit tout de même Mio, qui se crut obligé d'insister en voyant Chanelle détourner les yeux. Regarde-moi. Tu sais qu'il a un faible pour toi.

En guise de réponse, elle opina de la tête.

— D'accord ? enchaîna Mio en émettant un petit sourire pour ne pas se mettre à pleurer.

— D'accord, répondit-elle faiblement.

Mio savait bien que la pauvre fille se fermait pour contenir sa peine. Il réprima une envie de l'embrasser en même temps qu'elle laissa échapper un soupir. Il aurait voulu lui dire qu'elle serait toujours son grand amour, mais là encore, il s'abstint. Malgré qu'aucun futur ne leur était destiné, il arrivait à être heureux de la savoir à ses côtés. Ces dernières minutes auprès d'elle constituaient un don du ciel.

— Tu dois t'en aller et me laisser seule, gémit-elle.

— Un jour, trouva la force de répliquer Mio en dépit de la cruauté des mots qu'il venait d'entendre, tu pourras raconter à tes enfants l'histoire du village Rieur. Ainsi, à leurs yeux, je serai à jamais un magicien !

Ils se sourirent tendrement, jusqu'à ce que le petit homme hoche de la tête et que son visage devienne plus pâle. Même épuisé, il tint à serrer une dernière fois la jolie jeune femme dans ses bras. Puis, pour éviter que l'un et l'autre ne souffrent davantage, il se leva péniblement et se retira dans un coin. Les yeux pleins de larmes, Chanelle se leva à son tour et quitta les lieux pour le laisser mourir.

Peu après, Bo, ZaZa et César formèrent un cercle autour de lui. Tandis que le curé priait en silence, les Laframboise se tenaient par la main. L'énorme Marguerite était présente, elle aussi, avec, dans ses bras, l'enfant beau comme un dieu. Elle le berçait en chantonnant tristement. Mio s'éteignait. Ce faisant, il éprouvait moult sentiments, passant de la crainte à l'espoir relativement à l'avenir de son peuple. Étant donné que le temps lui manquait, il ne saurait jamais la fin de cette histoire.

La nuit était plus tiède. Le temps se réchauffait et la lune s'estompait comme jamais auparavant. Malgré cette chaleur, Mio transpirait, grelottait et perdait connaissance à intervalles réguliers. Assis à ses côtés, Bo regardait l'état lamentable de ZaZa, tandis qu'elle fixait son fils, qui expira discrètement en la fixant constamment. Tout en expirant à nouveau, il se remémorait ce qu'elle lui avait dit ce fameux soir datant d'il y a longtemps. À ce moment-là, il lui avait demandé de façon insistante : « Dis-moi, ZaZa, pourquoi l'Être suprême permet-il que le soleil ne brille plus ? » Et elle avait répondu : « Pourquoi demandes-tu ça, Mio ? Tu sais très bien que le soleil ne brille pas

lorsqu'il y a des nuages dans le ciel». Le petit avait alors baissé la tête en se disant que sa mère n'avait pas complètement tort. Sauf que le soleil ne brillait plus depuis le jour où Gédéon Gautier avait engendré le mal au village. Et ce mal vivait encore. Mio savait que le maire avait échappé à la noyade. Or, le soleil ne brillerait à nouveau que lorsque le maire perdrait véritablement la vie, ce qui surviendrait imminemment «Demain, le retour du soleil annoncera la mort de Gédéon Gautier. Il éblouira dans le ciel».

Ce fut là la dernière pensée du petit homme. Ensuite, il saisit les doigts de ZaZa et les posa péniblement sur sa joue. Une fièvre brûlante se répandait dans tout son corps. Il ne sentait plus la chaleur de la brise de la nuit, de même qu'il ne voyait plus les ombres et n'entendait plus rien. Son pouls ralentissait et les battements de son cœur s'espaçaient. bercé par les bras de sa mère, serrant sa vieille barboteuse entre ses mains, il s'endormit d'un sommeil engourdissant, peuplé de rêves apaisants.

Dans la nuit noire, quelque part dans la forêt, le loup gémissait pour annoncer la fin de quelqu'un ou de quelque chose. Emportant le souvenir de Mio avec lui, il se dressa sur ses pattes et s'enfonça dans le brouillard qui commençait à peine à se lever.

Dès l'aube, tandis que les habitants rêvaient à la disparition du maire, Albinos, toujours au *refuge*, préparait son plan. Les grandes femelles de la forêt lui avaient raconté que le maire avait échappé à la noyade, qu'il se dissimulait près des grottes et qu'il tentait désespérément de trouver un endroit pour se mettre à l'abri. «Il est toujours vivant!» avait dit Luba. «Vous avez compris? Il est toujours vivant!» Elle le lui avait répété trois fois. Albinos n'était pourtant pas sourd. Assis en tailleur au centre de sa cabane, il affichait une expression aussi vide que le néant. Son regard ne vacilla pas lorsqu'il répondit: «Je sais».

Puis le centenaire fit un signe de la main pour signifier à Luba qu'elle devait partir. Tremblante, celle-ci replaça le fichu qu'elle portait sur la tête et sortit de la cabane. Les oiseaux chantaient dans le feuillage d'un vieil arbre du jardin. Lorsqu'il se leva, ces gazouillements parvenaient intensément aux oreilles d'Albinos. Il aurait juré qu'un essaim d'abeilles se trouvait à proximité...

L'eau était froide et les courants violents. Malgré son bras décharné, Gédéon était parvenu à se débattre vigoureusement contre la rivière déchaînée. Le souffle coupé par une grosse vague glacée, il avait réussi à émerger de l'eau et à effectuer une dernière brasse, pour finalement poser le pied sur la rive. Blass avait échoué. Le pauvre ignorait sans doute que Gautier avait appris à nager avant même de marcher et qu'à l'âge de quatre ans, il était déjà extrêmement à l'aise dans l'eau. À l'époque de sa jeunesse, nager comme un poisson était d'ailleurs l'unique moyen d'échapper à sa mère lorsqu'elle était en colère contre lui.

Toujours à la recherche de Mio, à travers un voile de brouillard, le maire avait porté son regard sur les montagnes de majestueux pins. Parmi les épais taillis, de minces rayons de l'aube naissante filtraient une montagne en particulier, soit celle qu'il lui fallait franchir pour atteindre le *refuge* dont lui avait parlé Olga. Gelé, pieds dépourvus de chaussures que la rivière lui avait fauchées, il courait. À un certain moment, après avoir buté contre une racine surélevée, il était tombé brutalement. Sa chute lui ayant fait perdre ses esprits, il n'avait pas jugé utile de s'asseoir pour soulager son bras blessé. Péniblement, il s'était donc relevé, puis, la peur au ventre et le regard éteint, avait commencé à courir à toutes jambes. Se sachant poursuivi, il avait lancé en pleurant :

— Ne me touchez pas ! Éloignez-vous ! Vous transportez les microbes de l'amour !

Par la suite, il était retombé sur les genoux. Le cœur tambourinant et les mains sur son visage fiévreux, il délirait. Même qu'il entendait une voix lui ordonner de se lever. Une voix si imprévisible, qu'il ne pouvait que la craindre.

— Qui êtes-vous ? criait-il.

Question qui était demeurée sans réponse. Épuisé, Gédéon s'était alors mis à prier pour qu'on l'aide. Il avait commencé à trotter, puis à courir et à foncer comme un forcené. L'instant d'après, comme un petit chien, il avait pataugé sur le sol avant de se laisser retomber comme une masse. À nouveau, il avait essayé de se relever, mais sans succès. La voix le secouait. Ne reculant pas, elle ne parvenait qu'à lui soutirer que quelques grognements. Le maire affichait une expression désespérée qui se lisait à même ses traits. Le malaise qui lui nouait le ventre devenait si violent, qu'il en vomit.

Après quoi, il s'était relevé puis remit à courir à vive allure, jusqu'à ce qu'il heurte un arbre mort. Sous le choc, il avait levé la tête, persuadé que la voix était là, quelque part, cachée tout près de la rivière coulante. Il avait tenté de diriger le canon de son pistolet vers l'endroit d'où provenaient des bruissements, là où la voix pouvait se cacher, mais son bras, tressautant, refusait de se soulever. Convaincu que Bo en voulait à sa vie, il avait crié :

— Sors de ta cachette, Bo Grïne !

Mais aucune réponse ne lui était parvenue. Gédéon perdait de sa puissance. Du sang débordait de sa bouche et suintait entre ses dents. D'un geste brusque, il avait passé une main sur ses lèvres rougies par le sang avant de l'examiner. Baignée de son propre sang, sa main tremblait.

— Eh merde ! avait-il alors maugréé.

Pour une deuxième fois, il avait tenté de viser le lieu d'où provenait la voix avec son pistolet, pour ensuite recevoir une flèche à la pointe affûtée finement en pleine gorge. Celle-ci était parvenue à traverser son oreillette et à s'enfoncer si profondément dans sa tête, qu'elle frôlait l'autre extrémité. Le maire s'était écroulé, l'écume aux lèvres, aussi ensanglantées qu'inertes. Pendant que ses bras et ses jambes s'agitaient, ses yeux se révulsaient. À deux doigts de la mort, il parvenait tout de même à entendre des pas marcher dans sa direction.

— Va en enfer ! de lancer la voix.

Les yeux à demi-fermés, Gédéon, était incapable de reconnaître son agresseur. Il savait toutefois qu'il ne s'agissait pas de Bo. Étendu sur un lit d'épais taillis, il gisait sur le dos, jambes écartées, son pistolet dans une main, qui le tenait à peine. Visage méconnaissable, il ne mâchonnait pas, mais expirait. Le pied bien enfoncé sur la gorge du bourreau de son peuple, Albinos était resté longtemps dans cette position, à le regarder à travers le faisceau tremblant de sa lampe. Ce faisant, il s'était dit : « Si on ignorait ce qu'il a fait subir aux habitants du village, on pourrait presque le prendre en pitié. » Puis, d'un calme olympien, il s'était courbé pour souffler à l'oreille de sa victime :

— Cela va de soi, monsieur le maire, les méchants finissent toujours par échouer et être punis.

C'est à ce moment que Gédéon Gautier avait lâché son dernier souffle. Le cauchemar des Grïne venait d'être enseveli dans le sol humide et froid de l'immense forêt.

Une chaleur précoce pénétrait doucement par la fenêtre de sa chambre. ZaZa n'avait pas dormi. Ce matin-là, son cœur avait très mal. Sa tête tournait constamment, comme lorsqu'elle rêvait. Malheureusement, les rêves de ZaZa n'étaient jamais agréables et celui-ci encore moins. Elle portait sa robe de la veille, faisant que sa nuisette pendait dans l'armoire de sa chambre. Elle avait beau chercher les bras de Mio, elle ne parvenait pas à les toucher. Soudain, une réalité inacceptable refit surface. Elle se leva péniblement et sortit de la chambre, les yeux imbibés d'eau. Son fils n'était plus là.

Debout devant la fenêtre semi-ouverte de la cuisine, elle sentait une agréable chaleur sur sa peau, de même que quelque chose de différent. D'instinct, elle s'approcha de la fenêtre et aperçut Bo. Se tenant près de l'étable, celui-ci fixait le lointain d'un air émerveillé. Lorsqu'il se rendit compte que ZaZa le regardait, il leva un bras et pointa le ciel du doigt, l'air de dire : « Regarde ! »

— Qu'est-ce qu'il y a ? questionna ZaZa, stupéfaite.

— Là ! lui indiqua Bo.

— Quoi ? maugréa-t-elle sans regarder ce qu'il tentait de lui faire voir.

— Dépêche-toi, insista son frère. Viens voir ça.

Du coup, elle s'empressa de sortir et de trotter jusqu'à lui. Arrivée près de lui, elle avait beau suivre son doigt, elle ne voyait toujours pas ce qu'il tenait tant à lui montrer. Bo se pencha, lui saisit la tête entre ses deux mains et la fit tourner vers le ciel. Cette fois, la gorge de ZaZa se serra. Une lumière, tel un astre lumineux, brillait dans le ciel. Intriguée, elle ouvrit grand les yeux, puis crut reconnaître ce qui se trouvait au-dessus d'eux.

— C'est le soleil ! s'exclama-t-elle.

Elle se souvenait vaguement de ces rayons jaunes si réconfortants. Sous la chaleur de ses larmes filtrant entre ses cils, elle chuchota :

— Est-ce un rêve ?

— Non, ZaZa, tu ne rêves pas, le soleil est revenu parmi nous !

Le brouillard s'était complètement dissipé. En observant le scintillement des rayons du soleil à travers les arbres de la forêt, ZaZa contemplait le paysage comme si elle le voyait pour la première fois. Émue devant toute cette beauté, elle sourit. C'est là qu'un vieux sou-

venir ressurgit dans sa mémoire. Longtemps auparavant, Mio avait annoncé : « Crois-moi, ZaZa, le soleil reviendra un jour, comme de la belle visite que l'on n'a pas reçue depuis des années. »

Enfin, il était là ! L'air était déjà chaud. Levés très tôt, les habitants contemplaient eux aussi le spectacle à travers une fenêtre de leurs maisons. Le village baignait dans une lumière si éblouissante, qu'ils devaient fermer les yeux. Les jours à venir s'annonçaient lumineux. À n'en point douter, cette chaleur envahissante redonnerait vie à la nature. Seule une infime quantité de nuages blanchissait le ciel en cette matinée de septembre.

Pour célébrer le plus beau jour de leur vie, les Grïne avaient habillé les enfants du village avec des vêtements aux couleurs resplendissantes. Pendant des heures, main dans la main, tous dansèrent dans les ruelles en respirant l'air doux et accueillant. Du *refuge*, Albinos entendait leurs rires qui résonnaient à ses oreilles comme l'écho. Il ne pouvait qu'en sourire.

C'était la fin de cette histoire et aussi, la fin de ce combat contre Gédéon Gautier qui ne pouvait tolérer les grandes et petites personnes, au même titre que ceux qui les aimaient. Le maire avait disparu et personne ne savait ce qu'il était advenu de lui. Comme les nouvelles circulent rapidement dans un petit village, immanquablement, les habitants avaient repris leurs anciennes habitudes. Alors qu'ils étaient regroupés au magasin général, le sujet, cette fois-ci n'était pas sans intérêt. Tous les Grïne racontaient que lorsque le maire avait essayé de noyer Mio, les pouvoirs du petit vieillard s'étaient enclenchés. Du coup, le diable avait reçu, venue de nulle part, une flèche en pleine tête.

Touchés par les derniers événements, les Laframboise, l'âme plus légère, laissaient la porte du magasin général grande ouverte pendant des heures. Respectant la différence sous toutes ses formes, tout le monde y était le bienvenu. La presque totalité des grandes et petites personnes décidèrent de demeurer au village afin d'y poursuivre leur vie avec les Autres, tandis que quelques-unes choisirent de se rendre au *refuge*, où Albinos les attendaient. Peu importe ce que l'avenir leur réservait, elles pouvaient respirer la chaleur de l'aube, se nourrir des produits de la terre et boire l'eau saine de la rivière. S'accepter les uns les autres, s'unir et s'ouvrir à un autre monde... voilà, entre autres, à quoi se résumerait leur nouveau mode de vie. Parmi les Autres,

quelques indécis plièrent bagage et quittèrent le village en empruntant la route de sable.

Puis vint le moment des adieux, du fait que certains risquaient de ne plus se revoir. Mulâtre fut le premier à prendre la parole. S’avançant vers César, il lui tendit la main et dit :

— Merci.

— Restez avec nous ! proposa le Grîne en baissant la tête.

— J’ai vécu ici les meilleurs moments de ma vie, répliqua tristement Mulâtre. Je me souviendrai qu’il n’y a que l’amour, et rien que l’amour. Autrement, c’est la haine ou pire, le vide.

Cela dit, il regarda ceux qui, parmi les petits guerriers, souhaitaient partir avec lui et ajouta :

— Nous repartons vers le *refuge*, notre terre à nous. Tant que nous vivrons, je te promets que nous la préserverons. De votre côté, vous rebâtierez le village Rieur en semant l’amour, la paix et la liberté, comme nous l’avons toujours fait au *refuge*.

César sentit un frisson lui parcourir le dos. Mulâtre s’était exprimé d’une voix amicale et très forte, ce qu’il n’avait jamais fait auparavant. Le coucher du soleil s’offrait à eux dans toute sa splendeur, lorsque les petits guerriers quittèrent le village.

Sous un soleil de fin d’après-midi, ZaZa alla frapper à la porte du presbytère. Lorsque le curé lui ouvrit avec sa longue robe noire ouverte et fripée, il était nauséux et faisait peine à voir. Sans hésiter, ZaZa lui tendit une enveloppe cachetée qu’elle avait trouvée dans l’une des poches de ce qui restait du pantalon de Mio. Une enveloppe sur laquelle était écrit : *Pour le curé seulement*.

— Pour vous, dit-elle calmement pour ne pas l’affoler.

Puis d’un air sinistre, elle partit retrouver Bo à la maison familiale. Elle ne savait pas ce que contenait cette enveloppe et préférait demeurer dans l’ignorance.

Mains tremblantes, le curé referma la porte. Il ouvrit l’enveloppe et en sortit un papier qu’il s’empressa de déplier. Dès le premier mot, le texte lui sauta aux yeux comme une gifle au visage. Il aurait reconnu cette écriture entre mille. Mio avait une manière d’écrire bien à lui, peu courante et plutôt étrange. Son message se lisait comme suit :

« Vous êtes une personne de grand cœur, monsieur le curé, et j'aurais aimé vous connaître davantage, mais le temps me manquait. Lors de nos longues rencontres, je sentais qu'il y avait un grand vide dans votre cœur, un besoin d'affection et d'écoute. J'ai failli à ma tâche, celle de calmer vos angoisses. J'aurais peut-être pu vous venir en aide. Je me le reproche, maintenant.

Mon cœur est resté marqué par les sons joyeux de Jo, le jour, mais aussi par ceux terrifiants qu'il émettait la nuit. N'en doutez pas, monsieur le curé, le mal que vous avez fait à Jo, cette nuit-là, ainsi qu'à tous les enfants qui croyaient en vous, ne s'effacera jamais.

Je n'atteindrai pas quinze ans. J'espère une harmonie entre tous les hommes d'aujourd'hui et ceux de demain. Je présume que vous trouverez votre propre harmonie, qui consiste à faire la paix avec vous-même et avec tous les enfants de la Terre».

Je vous pardonne, monsieur le curé.

Le message de Mio ne se résumait qu'à cela. Le curé laissa tomber le bout de papier et s'assit à la table de cuisine. Tête baissée et doigts enfoncés dans les cheveux, il se mit à pleurer. Il savait dorénavant que ce petit avait connu son passé et aurait pu connaître son avenir. Plus tard dans la soirée, torturé par le contenu de la lettre, le curé ne se flagella pas.

Le lendemain, affligé par le départ hâtif de son petit, Bo était toujours allongé dans son lit. Il n'arrivait pas à absorber le coup. Tenant ZaZa dans ses bras, il n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Ses pensées allaient sans cesse vers Mio, qui avait succombé à la maladie de l'enfant-vieillard. Par les fenêtres ouvertes, le grand Grïne pouvait sentir l'odeur du soleil. Pour oublier sa peine et repousser ses pensées tristes, il se leva, sortit, s'arrêta devant la porte de l'étable et l'ouvrit. Il entra et observa tour à tour les juments qui reposaient dans leur box, jusqu'à ce qu'il aperçoive une scène effroyable. Stupéfait, il recula.

Ce qui s'offrait à sa vue constituait une véritable vision d'horreur. À la plus haute des poutres était suspendu le curé. Ce n'était pas seulement ses chaussettes et sa robe noire qui pendaient, mais bien son corps tout entier. Une corde était enroulée autour du cou du pauvre

homme, dont les traits trahissaient sa peine. Derrière ses paupières mi-closes, ses yeux ressemblaient à deux billes vitreuses. Sa bouche était pleine du vomi multicolore qui l'avait étouffé. Au-dessus du revers des chaussettes de fin tricot, la longue robe noire laissait entrevoir des chevilles nues et squelettiques, alors qu'une odeur d'excréments et de mort empestait les lieux. Submergé par la pitié, Bo ne put que s'écrier : « Pourquoi avoir commis un tel geste ? » Probablement, se dit-il, qu'il avait voulu se libérer d'un mal qui le rongait. Mais de quel mal pouvait-il bien s'agir ?

Au bout d'un moment, alors qu'il examinait le sol, Bo remarqua qu'il s'y trouvait une feuille fripée. Probablement qu'elle était tombée de la poche de la robe du curé, crut-il. Il la récupéra, la lut et constata que le message n'était pas signé. Il s'agissait d'une lettre dans laquelle l'auteur y allait de reproches à l'endroit du curé St-Amour. Bo en déduisit que ce dernier avait mis fin à ses jours du fait qu'il n'arrivait plus à vivre avec sa faute. Il sortit brusquement de l'étable et avala une bouffée d'air frais. Le soir venu, malgré sa macabre découverte et sa peine, comme si on lui avait donné un coup de massue sur la tête, il tomba aisément dans les bras de morphée.

Faisant partie de la famille, César s'installa avec Chanelle dans la maison familiale des Grîne. Depuis le départ de son jumeau, les jours semblaient durer des siècles. Il se réveillait à n'importe quelle heure de la nuit et repassait dans sa tête tous les moments qu'il avait vécus avec Mio. Allongé près de Chanelle, il fermait les yeux et s'efforçait de combattre son mal. Il lui arrivait parfois de vouloir être ailleurs, disparaître, mais cela ne resterait à jamais qu'un souhait.

Un beau matin, Chanelle tourna son joli visage vers lui et le regarda avec des yeux remplis de fierté et de tendresse.

— Je crois en toi, dit-elle.

Par la fenêtre ouverte de la chambre, César respirait l'air doux du village Rieur. Il se leva, puis vit l'église qui au loin, se découpait sous un ciel bleu clair. Il peinait à croire que c'était vrai, qu'il était revenu chez lui pour de bon. À son tour, il regarda Chanelle qui lui chuchota :

— Viens vers moi.

Au soleil levant, accordant son souffle à celui de sa belle, César se dit que ces derniers mots étaient probablement les plus beaux qu'il avait entendus jusque-là. Chanelle l'embrassa sur la joue et se mit à rire. Non sans la surprendre, il l'arrêta en collant sa bouche sur la sienne.

Avec ses longs bras, il la souleva et la fit tournoyer très haut dans les airs, comme Bo avait l'habitude de le faire avec ZaZa. Lorsqu'il la déposa tout doucement sur le lit, la jeune femme porta une main à son ventre et sourit. Aussitôt, César la lui recouvrit, avant de sourire à son tour.

— Comment te sens-tu ? s'enquit-il. Tu as peur pour le bébé ?

— Non, pas aujourd'hui.

Puis, une pensée aussi apaisante qu'une main fraîche sur un front chaud vint à l'esprit de César. Il regarda le ventre arrondi de sa douce et y posa les lèvres.

— Je serai là pour toi. Tout ira bien, murmura-t-il au bébé avant d'ajouter affectueusement à l'intention de Chanelle : je prendrai soin de toi et de l'enfant de Mio.

— Oui, je le crois sincèrement, soupira la jeune femme en voyant de minuscules larmes perler dans les yeux de son bellâtre...

FIN

